

Ouvrages de M. Hippolyte Violeau :

PARABOLES ET LÉGENDES, poésies dédiées à la jeunesse. 1 beau vol. grand in-18 anglais. 3 f.

PÈLERINAGES DE BRETAGNE (Morbihan). 1 vol. in-12. 2 f.

LIVRE DES MÈRES ET DE LA JEUNESSE; ouvrage couronné par l'Académie. 3^e édit. 1 vol. in-12. 2 f.

PREMIERS ET NOUVEAUX LOISIRS POÉTIQUES. 3^e édit., à l'usage des maisons d'éducation, approuvée par S. E. le cardinal de Bonald et Mgr l'évêque de Quimper. 2 vol. grand in-18 anglais. 3 f. 50

SOIRÉES DE L'OUVRIER. Lectures à une Société de Secours Mutuels. 2^e édit. 1 vol. in-12. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2 f.

AMICE DU GUERMEUR, étude historique et morale (première moitié du 17^e siècle). 1 vol. grand in-18 anglais. 2 fr. 50

LA MAISON DU CAP. Nouvelle bretonne. 1 vol. in-12. 2 f.

La reproduction et la traduction sont réservées.

VEILLÉES BRETONNES

PAR

HIPPOLYTE VIOLEAU,

Auteur de Pèlerinages de Bretagne.

48
843
VIO

PARIS

Ancienne maison Sagnier et Bray.

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 66

1856

PRÉFACE.



En donnant à ce volume et à celui qui doit le suivre, le titre de *Veillées bretonnes*, j'ai voulu conserver comme un lien de famille entre les *Pèlerinages de Bretagne* et cette nouvelle publication destinée à les compléter. On connaît le plan des *Pèlerinages*, sorte d'itinéraire moitié religieux, moitié artistique, à travers une province pleine de souvenirs. Dans cette relation encore inachevée, tant d'églises, d'abbayes, de châteaux me passent sous les yeux, tant de faits historiques, de traditions, de légendes, de détails de mœurs se pressent sur ma route, qu'il me serait impossible, sans nuire à l'ensemble de l'ouvrage, d'y introduire certains épisodes trop étendus. La deuxième série des *Veillées* s'ouvrira par le *Sorcier de Concoret*, légende à laquelle il est fait allusion vers la fin du premier volume de mon voyage. En parlant des Côtes-du-Nord et du Finistère, je continuerai ce que j'ai déjà commencé pour le Morbihan : quand l'histoire du château ou de la ferme ne pourra trouver

Diocèse de
Quimper & Léon
Ekopti Kemparha Leon

Document numérisé en 2016

place dans les notes abrégées du pèlerin, je renverrai mes lecteurs au présent livre écrit à loisir pour les longues soirées de décembre.

Quelques mots sur les récits formant la première série des *Veillées bretonnes*.

J'ai peu de chose à dire de l'*Homme du Yunnan-Élé*, de la *Légende de Cesson* et du *Frère Louis*. Le premier morceau est une étude de mœurs qui se termine par une parabole ; le dernier, la biographie d'un saint religieux mort victime de son dévouement. La légende du montagnard me rappelle l'hôtel Roquefeuille où je suis né, où j'ai passé une partie de mon enfance entouré de parents et d'amis aujourd'hui morts ou absents. Les soirées sur le vieux perron, ou, quand revenait l'hiver, au coin d'un large foyer sous le toit jauni de l'hôtel en ruine, ont conservé dans ma mémoire un charme qui s'accroît avec les années. Nous éprouvons tous la vérité de ces jolis vers de madame Tastu :

Vous souvient-il des jours de votre enfance,
Objet constant de regrets superflus ;
Si chers, si purs, si doux quand on y pense,
Si beaux enfin quand nous n'y sommes plus ?
Car le bonheur dans l'humaine carrière
Marche toujours ou devant ou derrière ;
La même loi toujours nous le défend ;
On le regrette, on l'attend, on le nomme !
Que dit l'enfant ? Oh ! quand serai-je un homme !
Que dit son père ? Oh ! quand j'étais enfant !...

La *Fermière de Kersaint*, déjà publiée dans le *Correspondant*, est l'histoire d'une amie de ma famille, et loin d'avoir exagéré l'abnégation touchante de cette vertueuse femme, je l'ai plutôt amoindrie dans ces pages, faute de pouvoir tout raconter. Ceux que j'ai nommés Tanguy et Clauda vieillissent misérablement ; et, bien qu'ils ne me liront jamais, que l'obscurité de leurs derniers jours les protégera mieux que mes précautions contre la curiosité indiscreète, j'ai dû prévoir le cas presque impossible où le fermier et sa belle-sœur seraient reconnus.

La *Mansarde du Père Comtois* présente aussi des faits réels. Des raisons plus importantes encore que celles dont je viens de parler pour la *Fermière de Kersaint* ne m'ont pas permis de rendre dans toute sa vérité la triste scène du rouleau d'or. L'affaire alla beaucoup plus loin, et l'honnête ouvrier accusé par le vrai coupable ne s'en tira pas à si bon marché. Je ne me serais pas senti le courage de peindre M. Raymond et sa famille, si je n'avais pu opposer à leur égoïsme la générosité, le désintéressement, tous les nobles sentiments de M. de Verneuill et de son fils. Gustave de Tréville, dont la charité inquiète engage Élie à raconter son histoire, est lui-même un de ces hommes pour qui la richesse est une source de bonnes actions. Dans

les salons comme dans les ateliers, le bien et le mal se touchent : il y a d'excellents riches comme il y a de très-mauvais pauvres ; il y a d'excellents pauvres comme il y a de très-mauvais riches. Le vice et la vertu sont de toutes les conditions : on ne saurait trop répéter cette vérité banale.

J'ai pu étudier à loisir les caractères du père Comtois et de Cyprien. L'idée de ce nobiliaire, où le serrurier se fait une généalogie avec les noms de Socrate, de Démosthène, d'Euripide, n'est nullement une invention, et dénote une faiblesse bien près du mauvais conseil. La pente est dangereuse sur ce terrain glissant : Cyprien reste pur ; mais combien d'autres moins heureux que lui n'ai-je pas vus rouler dans l'abîme !

On m'a demandé si le père Comtois n'était pas le portrait de mon aïeul maternel. — Oui, j'ai cru pouvoir placer ce portrait dans une histoire tout à fait étrangère à ma famille, et je l'avoue d'autant plus volontiers, qu'il me paraît utile de prouver aux ouvriers qui me liront, qu'ils n'ont besoin ni de titres, ni de richesses, ni d'éclat pour mériter et obtenir la vénération de leurs petits-fils. Quelle que soit notre naissance, conservons la mémoire de nos morts, et persuadons-nous bien que les vertus obscures sont les meilleures à rappeler, la plupart d'entre

nous ne devant jamais en pratiquer d'autres. Il y aurait une affectation puérile à se vanter de descendre d'un pauvre artisan, uniquement parce qu'il était artisan et pauvre ; mais on peut honorer avec justice l'homme qui supporta courageusement les plus rudes épreuves, et travailla jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans sans savoir ce que c'était qu'un murmure contre la Providence. J'ai décrit fidèlement les derniers moments de ce bon vieillard qui fut le père de ma mère, et qui vécut assez pour connaître mes premiers essais poétiques. Il mourut, comme je l'ai dit, dans les bras de ses enfants en chantant le *Magnificat*.

Il ne faut donc pas chercher dans ce volume des aventures extraordinaires : tout y est simple et vrai comme dans les *Pèlerinages de Bretagne*. Le goût des fictions romanesques est-il si général qu'on ne puisse intéresser quelquefois sans sortir de la réalité ? Je crois qu'un talent plus vigoureux mènerait à bonne fin cette entreprise. Je l'essaye dans la mesure de mes forces, souhaitant à ce nouveau travail l'accueil qu'un public indulgent a fait jusqu'ici à tous mes livres.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

LA

FERMIÈRE DE KERSAINT.

A M. Clérec, aîné, avocat à Brest.

A vous, bon ermite de Saint-Gonvel, dont la plume élégante et facile a décrit depuis longtemps les lieux que j'essaye de peindre aujourd'hui, à vous la dédicace de ces quelques pages. La *Fermière de Kersaint* est un hommage à la mémoire d'une vieille amitié : en y ajoutant votre nom, je rattache encore à ce court récit un autre souvenir d'affection et de gratitude.

H. V.

Morlaix, 1^{er} juin 1852.

LA FERMIÈRE DE KERSAINT.

I

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Ce matin, au moment où j'ouvrais ma fenêtre aux premiers rayons du soleil de mai, j'ai vu, à travers les branches des pommiers sauvages formant la haie de mon jardin, une fermière de Lannéanou passer à cheval, assise entre deux mannequins, dans l'un desquels était un enfant de la ville. Celui-ci, dont la tête oscillait au trot rapide du cheval, paraissait âgé de sept ou huit ans, et, au regard orgueilleux qu'il promenait autour de lui, on devinait aisément combien il était fier de sa monture et quel plaisir lui promettait ce départ si matinal. Le cheval, la femme et l'enfant traversèrent le Jarleau sur le pont de pierre et

disparurent derrière les arbres qui bordent les prairies, mais je les cherchais encore longtemps après, tant m'avait séduit le bonheur du petit garçon. Depuis, plus de quatre heures se sont écoulées, et je ne puis penser à autre chose. Heureux enfant ! j'espère que sa joie bien naturelle n'exclut pas dans son cœur un sentiment de compassion pour les piétons qu'il rencontre sur sa route. Peut-être même qu'en passant devant ma fenêtre, il m'a plaint tout particulièrement moi qui ne servirai plus comme lui de contre-poids aux bottes de jeunes choux, au pain bis-blanc, aux provisions de toutes sortes ; moi qu'aucune fermière n'emportera plus désormais douillettement assis sur la paille fraîche d'un mannequin !

Un jour (il y a de cela vingt-six ans) ma tête sortait ainsi, pour la première fois, d'un de ces longs paniers, sur la route qui mène de Brest à Portsal, en traversant la petite ville de Saint-Renan. Le lourd cheval, au flanc gauche duquel j'étais suspendu, portait aussi, à droite, un second enfant plus âgé et dont le poids plus élevé que le mien avait nécessité de mon côté l'addition de trois grosses pierres. Nous allions passer quelques jours chez Marianna, l'amie d'une de mes parentes, et dont la petite métairie était située dans la paroisse de Landunvez, près de la mer, à gauche de la descente rapide qu'on rencontre en sortant du village de Kersaint pour aller à Plou-

dalmézeau. Nous aussi, l'autre enfant et moi, nous quittions la ville avec une satisfaction bien vive, une certitude de félicités inimaginables et continues, ce qui, pourtant, ne m'empêcha point, avant la fin de la route, de tomber dans un bourbier où j'enfonçai jusqu'au cou. Tiré de peine et les habits trempés d'une eau verdâtre, je dus emprunter les vêtements d'un petit berger ; et quel écolier oserait dire que le plaisir de changer ainsi de costume n'est point un ample dédommagement à de pires malheurs ? D'ailleurs, il me serait impossible d'énumérer les jouissances qui m'attendaient à la ferme et que je revins savourer tous les étés, jusqu'à l'âge de seize ans. Je vois encore les nids de moineaux dans les crevasses du vieux puits, à deux pas de la charrette dont nous faisons une balançoire, et, au sommet du donjon de Trémazan, les nuées de corneilles qui se rassemblaient à grand bruit, et prenaient à chaque instant leur vol vers le clocher de l'antique collégiale fondée par la piété des Tanneguy-Duchâtel. J'entends le gémissement des vagues, la plainte du vent sur les grèves, où le héron, le corps droit sur un seul pied, se tenait immobile, tandis que les goélands voraces se battaient autour de lui pour un poisson mort. Et les primevères, les *fleurs de lait* autour de la source de Sainte-Haude, les hannetons dorés dans les buissons d'aubépine, les grappes de mûres sauvages, les œillets rouges de la vieille tour, et, dans les

fossés du château, la branche du prunellier où la mésange bleue s'accrochait par ses petites serres, et se balançait joyeusement la tête en bas ! Je n'ai pas oublié non plus les pieuses légendes au pied de la croix du cimetière des naufragés, ni les longues ballades que Marianna chantait en filant, le dos appuyé au mur à demi écroulé de la chapelle de saint Usven, voisine de sa demeure. Pauvre Marianna ! c'est elle surtout que j'ai cru voir ce matin quand la paysanne et l'enfant ont passé ensemble devant ma porte ! Aujourd'hui, je le répète, je ne puis arracher mon esprit au souvenir de mes anciennes visites à Kersaint, et puisque ma mémoire se réveille, sur ce point, si fidèle et si vivante, je raconterai dans toute sa simplicité naïve la touchante histoire de Marianna.

Tanguy, le chef de la ferme dont je viens de parler, était un homme déjà mûr, lorsqu'il rencontra au *Pardon*, à la fête patronale de Lanrivoaré, deux sœurs de cette paroisse, l'une mariée depuis peu, l'autre encore libre et à peine âgée de seize ans. Des raisons d'intérêt bien plus qu'une inclination réelle engagèrent Tanguy à rechercher cette dernière, et comme Marianna était orpheline, qu'elle habitait avec sa sœur aînée Claudia qui ne souhaitait rien tant que de s'en débarrasser au plus vite, la demande du cultivateur reçut un fort bon accueil. Les noces furent donc célébrées après quelques légers débats sur l'*avoir* du prétendu, débats auxquels la jeune fille ne se mêla

point tant il lui tardait, de son côté, d'échapper à la tutelle d'une sœur jalouse et acariâtre. Les deux époux partirent aussitôt pour Kersaint, où je les vis, pour la première fois, environ dix ans après leur mariage.

Marianna n'était point jolie, mais il y avait dans toute sa personne beaucoup trop frêle pour une femme destinée aux rudes travaux de la campagne, un charme irrésistible qu'elle ne tenait pas entièrement de sa grande bonté. D'abord, je ne vis en elle qu'une excellente femme qui, par égard pour une amie, veillait à tous mes besoins, prévenait mes désirs, se mêlait à mes jeux ; puis, à mesure que l'âge développa ma raison, il me sembla que si je chérissais Marianna parce qu'elle était bonne, je l'aimais encore plus parce qu'elle n'était pas heureuse, et qu'elle pouvait avoir besoin de ma tendresse d'enfant. Pour un témoin superficiel comme je devais l'être lors de mes premières visites à la métairie, rien pourtant ne paraissait affligeant dans la situation de Marianna. Si la ferme était petite, la position de fortune assez médiocre, la fermière avait des désirs si modestes, qu'elle eût été satisfaite encore avec beaucoup moins : si ses occupations multipliées excédaient quelquefois ses forces, elle montrait, dans toute circonstance, tant d'activité, tant de courage, qu'il était bien visible pour tous qu'elle ne s'effrayait jamais du fardeau. Quant à son mari, il fallait voir avec quelle chaleur elle en

parlait, et comme ses yeux brillaient lorsqu'une bouche étrangère trouvait aussi quelque éloge pour lui ! Était-ce donc l'absence d'enfants dans ce ménage qui jetait sur les traits de la jeune femme cette expression douloureuse qu'elle ne pouvait toujours dissimuler?... Un enfant ! c'est la gaieté de la maison, la joie de toutes les heures ; et Marianna aimait les enfants : tout ce qu'ils disaient la ravissait ; tout ce qu'ils faisaient lui paraissait charmant, témoin une affreuse peinture où j'avais voulu représenter un bouquet de roses, et qui soigneusement encadrée par elle orna vingt ans sa petite chambre, pompeusement placée à l'endroit le plus apparent.

Quand Marianna ne suivait point les laboureurs aux champs, à l'heure où le travail cesse, elle se tenait sur le pas de la porte, et là, la tête tournée du côté du chemin par où Tanguy allait venir, elle attendait le fermier avec une impatience qui se lisait sur tous les traits de son visage. Si Tanguy lui souriait de loin, s'il lui faisait un signe amical, elle ne tenait plus en place, et le front rayonnant elle s'élançait au-devant de lui. Parfois, il arrivait aussi que le fermier rentrait d'un air soucieux, sans lui adresser ni un regard ni une parole d'encouragement, et alors Marianna inclinait tristement la tête, et ses paupières se mouillaient de larmes. Au nombre des promesses solennelles faites à Dieu le jour de son mariage, on eût dit qu'elle avait compris l'abnégation complète de

toute joie personnelle pour ne se réjouir dorénavant que des plaisirs de son époux. Comme la greffe nouvelle remplace à elle seule toutes les anciennes branches, attire à soi toute la sève, change la première essence de l'arbre en lui donnant des fruits qui, jusque-là, n'étaient pas les siens, l'amour de la fermière pour son mari absorbant et changeant toutes ses facultés, avait comme fondu son existence propre dans l'existence de l'homme à qui Dieu l'avait unie au pied des autels.

Encore si une affection aussi profonde eût été bien méritée ! Mais dès l'âge de quatorze ans, je crus m'apercevoir, au contraire, que l'époux de Marianna n'appréciait pas suffisamment tant de sollicitude et d'amour. Ce n'était point à l'heure des repas où le dernier valet de charrue mangeait à table tandis que la maîtresse de la maison se tenait assise sur la pierre du foyer ; ce n'était point le dimanche, quand Tanguy, allant à l'église, laissait toujours sa femme derrière lui à une distance de quelques pas ; ce n'étaient point tant d'autres usages peu courtois et trop généralement répandus dans nos campagnes bretonnes, qui m'avaient donné du fermier une telle opinion. Tanguy (et c'était là pour moi l'indication d'un cœur sec et d'un mauvais naturel) Tanguy qui n'avait jamais pour sa compagne les attentions les plus simples, accueillait les soins empressés de celle-ci comme le paiement d'une dette impérieuse, qui ne méritait pas même un remerciement. Il me

semblait, quoiqu'un peu confusément peut-être, que des droits et des devoirs accordés ou imposés à toute existence humaine, deux parts distinctes avaient été faites dans ce ménage, au mari tous les droits, à la femme tous les devoirs. A coup sûr, ce partage qui m'eût révolté bien autrement aujourd'hui, ne choquait nullement la paysanne. Comme je l'ai déjà dit, Tanguy pouvait se montrer ingrat à son aise ; elle n'avait jamais pour lui que des paroles de tendresse et d'admiration.

En recueillant mes souvenirs sur cette amie de mon enfance, je ne me rappelle qu'une occasion où elle se plaignit indirectement de son mari. Nous nous promenions un soir ma tante, Marianna et moi, au milieu des ruines du château de Trémazan, et tandis que les deux femmes causaient ensemble, je jouais dans les douves, essayant d'effrayer les corneilles en leur lançant des pierres qui ne pouvaient les atteindre, et cueillant au pied du donjon une plante qui attira mon attention par sa singularité. Fatigué de mes jeux, je revins auprès de mes deux compagnes avec mon bouquet, mais la fermière me l'arracha de la main et le foula aux pieds, en murmurant quelques paroles de dégoût et d'horreur. Je lui manifestai mon étonnement.

— « Ah ! dit-elle, ne cueillez jamais cette plante maudite, cette plante qui ne convient qu'à la calomnie et à la méchanceté ! »

Ma surprise redoubla.

— « Serait-ce, dit ma tante, l'herbe qui vous rappelle la marâtre de Sainte-Haude ? »

— « Justement, » dit Marianna ; et, sur ma prière, elle me raconta la légende attachée aux lieux que nous avions tant de fois parcourus.

Gallon, seigneur de Trémazan, avait épousé en secondes noces une hérétique qu'il ramena d'Angleterre dans son château, où elle persécuta de toutes manières les deux enfants qu'il avait eus de sa première femme. Gurguy trouva moyen d'échapper à ces mauvais traitements en se rendant du consentement de son père à la cour de France ; mais Haude, sa sœur, resta sans défense au pouvoir de la marâtre, et celle-ci la poursuivit encore avec plus d'acharnement. Réduite aux fonctions d'une servante dans le château de son père, puis chassée de ce château et reléguée dans une métairie voisine, Haude n'en menait pas moins une vie sainte, et les plus indignes outrages ne pouvaient altérer sa patience ni sa douceur. La pieuse fille vivait depuis deux ans dans cette métairie, quand le jeune seigneur, *si brave et en tel équipage qu'on ne le pouvoit reconnoître*, dit le bon Albert le Grand, s'en revint au pays où sa première pensée, en entrant dans la salle d'honneur de Trémazan, fut de demander sa vertueuse sœur. La belle-mère le prit à part et lui déclara que celle dont il s'informait ayant déshonoré son nom, Gallon avait dû l'éloigner impitoyablement du château. Le trop crédule Gurguy sortit au dés-

espoir de la demeure de ses ancêtres, et comme en passant près d'une fontaine il reconnut sa sœur occupée à laver quelques vêtements, il l'appela, la colère dans les yeux. Haude fuyant épouvantée, le jeune homme la poursuivit l'épée à la main, l'atteignit et lui trancha la tête qui roula toute sanglante aux pieds du malheureux fratricide. Eclairé bientôt par quelque vassal sur l'innocence de la victime qu'il venait d'immoler, Gurguy revint à Trémazan confesser son crime, mais à peine était-il dans la grande salle, que la sainte y entra derrière lui, tenant sa tête dans ses mains.

« Au même moment, poursuivit Marianna en broyant encore sous ses pieds mon bouquet d'herbes, au même moment la marâtre expirait dans une frénésie horrible, arrachant elle-même ses entrailles qu'elle jetait dans les douves du château où elles produisirent la plante que vous voyez. Oh ! oui, continua la fermière en s'adressant à ma parente, et s'animant de plus en plus, Dieu punit les langues perfides qui sèment dans les familles le mensonge et la division !... Si vous saviez.... Mais non, c'est un secret que je ne dois confier à personne, et vous l'apprendrez seulement à mon lit de mort.... Au moins, ne l'accusez pas lui, puisque son céleste patron, un grand saint, a cru si facilement à des calomnies odieuses, Tanguy est un homme de bien, un bon mari, et sans la ruse d'un serpent.... »

Elle ne put achever ; sa voix si pure était devenue rauque, étouffée ; ses yeux si doux lançaient des flammes.

— « Eh ! quoi, s'écria son amie, on oserait vous calomnier, Marianna ? Quelqu'un chercherait à vous désunir, Tanguy et vous ? »

La jeune femme garda quelques moments le silence.

« — Tenez, je suis peut-être folle, reprit-elle. Croirez-vous que j'ai toutes les peines du monde maintenant à réciter mon *Pater* ?... Quand j'arrive à ces paroles : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » j'ai peur de prononcer ma condamnation, et je ne sais ce que je dis au bon Dieu, tant je suis troublée et misérable. Mais ne parlons plus de toutes ces choses. Je voulais simplement dire à votre neveu qu'après une longue pénitence Gurguy, appelé Tanguy par Saint-Pol, devint abbé de Saint-Mathieu, et qu'il est un des saints les plus honorés de nos campagnes. »

Marianna regrettait évidemment les quelques mots qui lui étaient échappés, et elle continua à nous entretenir de saint Tanguy, de sainte Haude, en nous faisant remarquer aux fenêtres du donjon des touffes d'oeillets, autrefois blancs, disait-elle, et que le sang de la jeune fille avait rougis. Il ne fut plus question de ses chagrins personnels. Cependant je n'oubliai point cette demi-confiance, et désormais j'y songeai beaucoup dans

mes promenades du soir autour de Kersaint. Ce souvenir me rendait triste. Il faut dire aussi que les lieux que je parcourais alors étaient moins faits pour donner des idées riantes que pour inspirer des pensées mélancoliques. C'étaient la pauvre collégiale abandonnée, veuve de tout ornement ; les ruines de la chapelle de Saint-Usven et son étroit cimetière miné par les flots ; la laide bourgade de Portsal et ses chaumières sans ombrage ; le sombre Trémazan dont la haute tour se dresse comme une immense balise devant l'Océan et la Manche, et où des légions de corneilles, bordant de leur plumage noir toutes les fenêtres, toutes les meurtrières, toutes les crevasses, répondent par leur cri lugubre aux gémissements formidables du vent des mers. Attiré par l'éclat d'un grand nom, d'une condition élevée, des actions brillantes, un autre eût évoqué peut-être devant ce vieux berceau des Tanneguy-Duchâtel une longue suite de hauts et puissants seigneurs, celui que Charles VII nommait son ami et son père, cet autre qui resta fidèle au même prince en dépit de Louis XI et qui paya de ses deniers les frais des funérailles de son royal maître ; mais quoique pénétré de respect pour toutes les gloires légitimes, j'ai toujours incliné de préférence vers les inconnus de ce monde, ceux dont la vie cachée ne renferme que des joies simples ou d'obscurs douleurs. Destiné à parler surtout à ces derniers, à mesure que mon enfance m'échappait, j'allais par instinct au-devant

de ma mission modeste, m'occupant beaucoup plus des peines secrètes d'une pauvre paysanne, que des beaux faits d'armes du célèbre maréchal de Guyenne, ou de la magnificence du grand écuyer de Charles VII.

Je rêvais donc dans mes promenades solitaires au peu que nous avait dit Marianna, et je désirais vivement en apprendre davantage sur son mari et sur elle. Malgré la discrétion de la fermière, cela ne devint bientôt que trop facile. Quand une situation fâcheuse se prolonge longtemps dans un ménage, quelque soin qu'on prenne pour la cacher à tous les yeux, il arrive toujours un moment où une servante, un voisin la devinent, et, alors, adieu le secret !

LA FONTAINE DE SAINT-SAMSON.

La sœur de Marianna, devenue veuve après trois ou quatre années de mariage, avait une petite fille nommée Bella qui, sur l'invitation pressante du fermier de Kersaint, passait plus de temps auprès de sa tante que dans la maison de sa mère à Lannivoaré. A dix ans, Bella était déjà sérieuse comme une ménagère ; dédaignant les jeux des autres enfants, elle filait sans relâche sa grande quenouille de femme ; laissant à ma curiosité puérile les contes et les ballades de Marianna, elle demandait à Tanguy ce que tel champ rapportait de boisseaux de seigle, et trouvait ensuite sur ses doigts, avec une promptitude étonnante, quelle somme d'argent représenterait au marché de Saint-Renan le nombre total de ces boisseaux. Son front, déjà

silloné de rides, son teint jaunâtre, ses lèvres minces et qui ne paraissaient s'ouvrir qu'avec peine, ses yeux presque constamment baissés, comme si elle eût craint de laisser deviner son âme dans un regard, son pas grave, sa tournure gênée, toute sa petite personne, enfin, faisait de la fille de Clauda l'enfant le plus roide, le plus pincé, le plus raisonnable peut-être, mais à coup sûr le moins aimable qui se fût jamais rencontré sous le soleil. Les hannetons dorés pouvaient voltiger autour d'elle, les papillons se poser sur ses épaules, le roitelet l'effleurait de ses ailes nuancées et de sa couronne aurore ; les marguerites et les violettes pouvaient s'ouvrir, les buissons se couvrir de feuilles, l'eau courir sur les cailloux, Bella continuait paisiblement sa tâche laborieuse, ne manifestant quelque intérêt que pour apprendre où en était la récolte de pommes de terre, et combien s'était vendue, la semaine précédente, la gabarée de varech. Dans les *pardons*, on ne la voyait point parmi les filles de son âge, les bras pendants, la bouche béante, les yeux éblouis devant le séduisant étalage des marchands forains, car peu lui importaient à elle les élégantes poupées en robes de papier rose, les petites boîtes à miroir, les mirlitons, les chapelets en verroterie, les croix de plomb, les bagues de cuivre. Une seule fois son indifférence stoïque parut l'abandonner dans une de ces circonstances. C'était peu après la conquête d'Alger, et un pauvre diable était venu de la ville

au *Pardon* de Landunvez, muni d'un arc et d'un affreux Bédouin en carton. Or, vingt jeunes gens s'exerçaient à qui renverserait le mieux le malheureux Arabe. « Vingt sous pour un sou ! » criait le maître du jeu ; « vingt sous pour un sou ! » A ce séduisant appel, la petite Bella prêta l'oreille et ses yeux étincelèrent. Vingt sous pour un sou ! — elle tendit involontairement la main vers l'arc magique, et si sa mère ne l'eût entraînée loin de là, nul doute qu'elle n'eût aussi tenté de culbuter le Bédouin.

Bella était donc un vrai phénomène, et son oncle s'extasiait tous les jours sur son merveilleux discernement. Sans doute, il ne se trompait pas sur les facultés peu ordinaires de cette petite femme qui, avant douze ans, en savait plus sur l'économie domestique que bien des mères de famille ; mais du moment où la raison précoce de l'enfant ne s'alliait point en elle aux qualités si séduisantes de son âge, je crois qu'un véritable ami de Bella l'eût plainte au lieu de l'admirer. C'est chose curieuse assurément qu'un petit oiseau qui traîne une brouette, tire l'épée, danse pour amuser la foule, et pourtant qui ne préfère à ce savant emplumé le rossignol au bord de la source, l'alouette au-dessus des blés, l'hirondelle sur nos toits ? Les enfants et les oiseaux ont beaucoup de ressemblance : leur état naturel est la joie, le mouvement, les jeux infatigables sous les ombrages de la route ou dans les plaines immenses de l'air.

Dieu a fait l'enfance moins pour les froids calculs, la prévoyance chagrine, que pour la gaieté, la confiance, la candeur, comme il a fait l'oiseau, non pour des succès de saltimbanque, mais pour voler librement dans les bois et charmer nos oreilles par la mélodie de ses concerts.

Cependant, je le répète, Tanguy avait une haute opinion de sa nièce, et il lui arriva plus d'une fois de déplorer devant sa femme qu'une jeune fille aussi surprenante ne fût point à lui. Clauda s'appropriait une grande part de ces éloges ; et, comme elle n'aimait point sa sœur, elle disait à Tanguy que si Bella avait eu Marianna pour mère, celle-ci n'aurait su tirer aucun parti des heureuses dispositions de son enfant.

— « Je ne nie point, ajoutait-elle, que votre femme ne soit excellente, et pourtant elle devrait mettre plus de mesure dans ses dépenses, surtout dans ses aumônes, et je m'étonne de la voir aussi tranquille sur votre avenir à tous les deux. Marianna, j'en suis convaincue, ne dissipe pas follement votre bien ; mais ce bien serait peut-être doublé aujourd'hui entre des mains plus habiles. Surveillez-la attentivement, mon pauvre Tanguy ; voyez si rien ne se perd par sa négligence ; tâchez de lui donner à force d'avis et de remontrances l'esprit d'ordre, d'économie, qui manque à presque toutes les ménagères d'à présent. »

Ainsi parlait la veuve, et Tanguy, déjà exigeant

et injuste par caractère, devint plus injuste et plus exigeant encore, soupçonnant, épiant, grondant toujours davantage, tant qu'à la fin il vit une occasion de querelle dans tout ce que sa femme faisait ou disait. Marianna ne méritait aucun des reproches que lui adressait sa sœur; mais, pour un esprit prévenu, le bien devient facilement le mal, la calomnie ne rappelant que trop le suc de cette plante d'Éthiopie qui montre partout des serpents à ceux qui le boivent. Longtemps Marianna supporta patiemment ces tracasseries journalières; longtemps elle voulut les attribuer à un dérangement dans la santé de son mari plutôt qu'au mauvais vouloir de qui que ce fût; mais enfin, il fallut bien se rendre à l'évidence, et reconnaître qu'à chaque visite qu'il faisait à Lanrivoaré ou que Clauda lui rendait à Kersaint, Tanguy devenait plus mécontent et plus bourru. Bientôt aux plaintes habituelles sur les prétendus défauts de la femme, l'éloge des qualités de la belle-sœur se mêla tout naturellement. Le moindre doute n'était plus possible à la fermière sur la cause du trouble apporté dans son ménage; il lui restait seulement à connaître le mobile secret des médisances de Clauda.

« Qu'elle ait quelque chose à dire ou rien, écrivait John Tobin dans *la Lune de miel*, la langue d'une femme ira toujours. » Or, il est difficile que la langue aille toujours sans le secours de la médisance; et, qu'il soit homme ou femme,

celui qui parle beaucoup le fait rarement sans attaquer le prochain. Clauda pouvait avoir calomnié sa sœur moins par méchanceté que par intempérance de langue. Combien de fois n'a-t-on pas vu des médisants se désoler des suites funestes d'un mot irréfléchi, d'une insinuation imprudente, et tout prêts aux plus grands sacrifices pour réparer le mal qu'ils avaient fait?

— « Je verrai ma sœur, se dit Marianna : elle saura qu'en éloignant de moi le cœur de mon mari, elle me rendrait la plus malheureuse des femmes, et j'en suis certaine, quoiqu'elle ait peu d'affection pour moi, Clauda ne voudra jamais mon malheur. Pourquoi me haïrait-elle quand, bien loin de chercher à lui nuire, j'ai toujours pris ma part de tous ses chagrins? N'ai-je pas veillé nuit et jour à ses côtés le mari qu'elle a perdu? Et sa fille, si je n'apprécie pas autant qu'eux ses qualités qu'ils me vantent, ne m'en occupé-je pas constamment? lui ai-je jamais donné lieu de se plaindre de mes soins? Oh! oui, il me faut une explication franche, et cette explication je l'aurai dès qu'il me sera permis de reconduire ma nièce chez sa mère, après notre pèlerinage à Saint-Samson. »

Saint-Samson est une petite chapelle bâtie sur la falaise entre Argenton et Kersaint, et là, près du modeste oratoire, existe une de ces fontaines miraculeuses si communes dans notre pays. On peut sourire de la foi naïve qui conduit tant de

milliers de malades à des sources auxquelles la science ne reconnaît aucune vertu médicinale; on peut douter que l'eau du bon saint Gouesnou, en glissant dans le dos de la veste et le long des manches, guérisse les rhumatismes; celle de Scrignac de la fièvre tierce, si on la boit par trois fois à l'heure de minuit; celle de Saint-Samson des maladies de langueur, en trempant dans le creux du rocher qui lui sert de bassin une chemise qu'on met ensuite toute mouillée sur le corps de l'enfant rachitique; on peut se moquer de tant de crédulité, de tant d'ignorance, et pourtant combien d'exemples n'ai-je pas vus, moi-même, de l'efficacité de ces remèdes singuliers! — Ce compatissant Jésus, qui ne voulut point tromper la foi de la pauvre femme qui croyait sa guérison assurée du moment qu'elle aurait touché le bas de la robe de l'Homme-Dieu, ce compatissant Jésus ne peut-il récompenser encore la confiance de tant d'âmes simples qui, avant de recourir à l'eau des *bonnes fontaines*, ne manquent jamais d'invoquer son nom? Aux jours de *Paradons*, rien ne me paraît plus touchant que ces réunions de vieillards tout cassés, d'enfants chétifs, de mères craintives, tous prosternés dévotement autour de la source, où d'autres mères, d'autres enfants, d'autres vieillards, durant tant de siècles, sont venus s'agenouiller avant eux. A Paris, dans ce grand centre de lumières intellectuelles, quand la science se tait sur une maladie,

on va résolument consulter une somnambule, souvent entourée d'escrocs, et presque toujours, elle-même, d'une moralité au moins douteuse. Chacun son goût. Mais, merveille pour merveille, je préfère aux prodiges du magnétisme dans une Chambre suspecte, la source cachée sous les églantiers du vallon ou creusée dans le roc, sur nos grèves, la source protégée par l'image d'une vierge, d'un apôtre, d'une martyre, et qui, soit au milieu des blés, des fruits, des fleurs, soit devant l'immensité des flots, me dispose si facilement à attendre un nouveau miracle de Celui qui me montre déjà tant de preuves de sa bonté et de sa puissance.

Marianna n'avait pas besoin de toutes ces réflexions pour entreprendre son pèlerinage. Saint Samson ne guérit pas seulement le rachitisme; on l'invoque aussi pour les maux d'yeux, et la fille de Clauda souffrait d'une ophthalmie depuis plusieurs jours. Un matin, la fermière et l'enfant prirent ensemble la route de la chapelle qu'elles aperçurent bientôt sur l'éminence où la foi de nos pères l'érigea, pour conserver, dans ces campagnes, la mémoire bénie du premier archevêque de Dol. Après les prières à l'autel du saint et les ablutions à la fontaine, Marianna et sa nièce s'assirent sur le tertre pour se reposer, et comme la fermière avait pleuré dans la chapelle, qu'elle était triste et que la petite fille gardait le silence suivant son habitude, elles restèrent là toutes

deux, près d'une demi-heure, les yeux fixés sur les vagues, sans échanger un seul mot. Au bord de la grève, passaient et repassaient de grandes hirondelles de mer appelées *taraks* sur les côtes de Bretagne, et, de temps en temps, le cri de ces oiseaux dans lequel les Bretons reconnaissent un mot celtique, arrivait jusqu'à Marianna. Celle-ci répétait tout bas ce mot d'adieu : — « *Kuit* ! il faut s'en aller ! » en songeant qu'elle passerait aussi, qu'elle s'en allait tous les jours vers la tombe, et qu'après tout, peu devraient importer au chrétien les courts chagrins, les joies encore plus courtes d'une existence si rapide. La paysanne se rappelait également que lorsque l'ouragan avait mugi toute la nuit, on trouvait souvent, au matin, un grand nombre de ces oiseaux jetés morts sur le sable. Peut-être se disait-elle confusément, à ce souvenir, que pour une existence troublée mieux vaut finir avant le temps, que d'arriver à la vieillesse d'orage en orage : à quoi bon la vie sans la paix ?

Bella interrompit la rêverie de sa tante en lui demandant tout à coup pourquoi elle avait pleuré tout à l'heure, et si sa douleur ne provenait point de la crainte de ne pas obtenir de saint Samson la grâce que l'enfant sollicitait pour ses yeux.

— « Non, répondit Marianna, tes yeux seront guéris, ma chère petite, mais je songeais à mes peines, car depuis longtemps j'en ai beaucoup.

— « Ah ! oui, reprit l'enfant, mon oncle vous

gronde souvent, n'est-ce pas ? et cela parce qu'il dit que vous êtes une demoiselle, que vous dépensez trop, ne travaillez pas assez, et ne ressemblez pas à ma mère.

— « Eh ! quoi, tu sais tout cela, répliqua la tante d'une voix émue.

— « Comment ne le saurais-je pas ? dit Bella : mon oncle gronde si haut ! et alors j'entends, et Soizic entend comme moi, et Mazé aussi.

— « Tous mes domestiques, dit la fermière en cachant sa tête dans ses mains.

— « Et puis, reprit la fille de Clauda, avec un abandon extraordinaire dans une nature aussi peu expansive, et puis, je sais bien ce que mon oncle dit souvent à ma mère lorsqu'il vient nous voir à Lanrivoaré.

— « Ce qu'il dit à ta mère ! s'écria la tante en relevant brusquement la tête. Tiens, Bella, tu sais que je t'ai toujours traitée comme ma propre fille.....

— « Oui, vous m'avez acheté une jupe neuve, une coiffe carrée en dentelles, un tablier rose, interrompit l'enfant dont l'esprit se tournait constamment vers le positif.

— « Et je t'achèterai bien d'autres choses, tout ce que tu voudras, reprit la fermière de Kersaint, si tu me répètes fidèlement tout ce que ton oncle a pu dire de moi à ta mère. Voyons, je t'en prie, ma chérie, ma bonne petite Bella..... »

Marianna ne se dissimulait pas sans doute

qu'elle avait tort de presser ainsi une enfant de trahir les secrets de sa mère ; mais elle était si malheureuse, si avide de connaître jusqu'à quel point son mari la repoussait, la dédaignait maintenant, que si un scrupule de conscience lui vint, elle le fit taire aussitôt. Du reste, la punition suivit de près la faute, car la réponse de Bella devait lui briser le cœur. L'enfant raconta en quelques mots bien secs que Tanguy se plaignait souvent de la négligence, de l'incapacité de sa femme.

— « Il dit aussi, ajouta-t-elle, que ma mère entend bien mieux les soins d'une ferme, et que si elle eût été veuve quinze ans plus tôt, il serait devenu mon père, au lieu d'être mon oncle comme à présent.

— « Et que répond Clauda ? demanda la fermière, les joues pâles et la poitrine haletante.

« — Ma mère dit qu'il faut bien qu'il se console, répliqua tranquillement la petite fille, mais que s'il eût attendu quelques années de plus pour se marier, cela eût mieux valu pour tout le monde. »

Marianna se leva impétueusement, saisit la main de sa nièce, l'entraîna sur la route sans prononcer une parole, et Bella, redevenue aussi taciturne que jamais, ne parut nullement s'apercevoir de la marche précipitée de la fermière, des gouttes de sueur qui baignaient son visage, de l'étreinte convulsive de sa main. Froide, impassible, la fille de Clauda ne témoigna aucun regret devant

une douleur si poignante et si visible, soit qu'elle eût torturé volontairement par ses révélations cruelles une femme qui ne lui avait fait que du bien, soit, ce qui est moins probable, qu'elle fût de la nature de ce jeune coucou dont parle Buffon, et qui, en croyant ne manger qu'une chenille, avala de plus par inadvertance la tête de sa nourrice. La tante et la nièce rentrèrent à la ferme où Clauda, arrivée pendant leur absence, les attendait. Marianna la prit à part, et la conduisit près de la chapelle de Saint-Usven, dans le cimetière.

— « Clauda, lui dit-elle, il est inutile de chercher à m'abuser plus longtemps ; tu es l'ennemie de ta sœur, son ennemie mortelle. Plus d'une fois, te supposant plutôt imprudente que malintentionnée, je t'aurais confié mes peines, si je n'étais persuadée qu'une femme a toujours tort de se plaindre à qui que ce soit de son mari. Aujourd'hui, le même motif ne peut me retenir, puisque ce que je croyais avoir dissimulé à tous les yeux n'est plus un secret pour ta fille. Toutefois, je n'accuse pas mon mari, entends-le bien, je l'aime, je le vénère autant que jamais. Je n'accuse que toi... toi qui voudrais persuader à Tanguy qu'une autre femme l'aurait rendu plus heureux, et que cette autre pouvait être Clauda, oui, Clauda, mon indigne sœur, s'il eût été libre encore à l'époque où commença ton veuvage. Je t'adjure devant Dieu, ajouta la fermière en indi-

quant de sa main tremblante le calvaire élevé au milieu des tombes, je t'adjure de changer de conduite à mon égard, et de respecter à l'avenir la part de repos et de bonheur qui, sans toi, m'était réservée en ce monde !... »

Clauda avait écouté ces reproches d'abord avec une légère confusion, puis avec calme, et enfin, quand sa sœur eut fini, elle partit d'un grand éclat de rire.

— « Oh ! s'écria-t-elle, ceci est par trop ridicule ! sur quelle herbe as-tu marché ? Assurément, Gaît, la vieille mendicante bossue, t'a jeté un sort !

— « Si quelqu'un m'a jeté un sort, répliqua l'épouse de Tanguy encore plus indignée, ce n'est point la pauvre bossue, mais celle dont le triste rire me fait en ce moment frissonner de dégoût. Que t'ai-je fait, malheureuse, pour que tu désoles ainsi ma maison ? Dis-moi, trouveras-tu jamais une excuse à ta méchanceté, à ta perfidie ?

— « Ce que tu m'as fait, répliqua Clauda qui cette fois ne rit plus : faut-il te rappeler que, tout enfant, ton caractère endormi qu'on prenait pour de la douceur te valut toutes les préférences de notre mère, et que depuis, ce même avantage joint à ta simplicité de dupe t'a valu mille prévenances de tout le monde, tandis que, moins sotte et plus belle, personne ne songeait à moi ? N'ai-je pas entendu mon mari lui-même, peu de jours avant sa mort, quand tu le veillais,

me reprocher ma brusque franchise en la comparant à ce qu'il appelait ta complaisance, ta patience infatigable, ta grande bonté ? Va, si tu n'es pas heureuse dans ton ménage, ne t'imaginer pas que le mien ait été plus paisible, et s'il ne l'a pas été, tes prétendues vertus qu'on me jetait sans cesse à la tête y ont contribué beaucoup ! Maintenant, crois-tu que la vie soit encore bien douce pour une femme chargée à elle seule de la direction d'une ferme ; et si ma tâche est rude, accablante, comment oses-tu réclamer uniquement pour toi une existence sans inquiétudes et sans douleurs ? Quoi ! j'aurais entendu trois ans ton éloge insulter à ma tendresse d'épouse, et je ne me réjouirais pas aujourd'hui lorsque ton mari me venge en t'infligeant le supplice que tu m'as fait endurer ! Je ne sais si je suis ton ennemie, comme tu le crois, mais ce dont je suis certaine, c'est que tu trouveras plus facilement de la pitié dans le cœur d'une louve, que je n'en aurai jamais pour tes chagrins. »

Marianna resta quelques moments immobile et comme atterrée par tant de violence : elle avait ignoré jusque-là que l'époux de sa sœur, par une maladresse trop commune dans les familles, la présentait sans cesse à Clauda comme un exemple à suivre, quand celle-ci le tourmentait par son caractère impérieux. On ne sait pas assez combien ces comparaisons dangereuses engendrent bientôt entre deux parentes, deux amies, une jalousie

féroce, une haine implacable ! — Marianna commençait à le comprendre, elle qui trouvait dans son âme un levain des mêmes passions ; aussi ce fut d'un voix plus basse et plus adoucie qu'elle reprit la parole en assurant sa sœur de toute la peine qu'elle éprouvait de l'avoir contristée dans son ménage, quoique bien involontairement.

Le langage de Marianna devenu plus calme et plus modéré, Clauda changea de ton à son tour, et l'explication se termina par des larmes. La veuve retourna à Lanrivoaré avec sa fille dès ce même soir ; et près de six mois s'écoulèrent sans qu'elle reparût à Kersaint. Tanguy devenait plus accommodant, presque affectueux pour sa femme ; Marianna respirait, Marianna reprenait espérance et courage, quand une nouvelle imprévue vint encore la frapper de stupeur. Clauda quittait sa ferme de Lanrivoaré ; Clauda venait habiter Portsal, à moins d'un quart de lieue de la demeure de son beau-frère.

III

LA PÊCHE DU GOËMON¹.

Dans le Livre divin où l'Esprit-Saint lui-même a rassemblé tant d'adorables enseignements, il en est un qui ouvre et ferme l'histoire de l'Homme-Dieu, un qu'on retrouve souvent dans le cours de cette histoire, sous des formes différentes, et nul autre ne caresse aussi harmonieusement l'oreille, ne pénètre plus avant dans le cœur : — « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, » chantaient les anges à Bethléem : — « La paix soit avec vous, » répétait deux fois, après sa résurrection, le Sauveur à ses disciples : — Entre ces deux paroles exprimant le même vœu, Jésus avait un jour recommandé à ses apôtres de saluer toute maison où ils entreraient en y souhaitant la paix,

¹ Varech.

et, plus tard, au moment où il annonçait à ces mêmes apôtres les persécutions prêtes à les atteindre, il leur disait encore : — « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, n'ayez ni trouble ni frayeur. » Partout dans ces pages sublimes il est parlé de la paix comme du bien suprême, et si la lecture de l'Evangile nous laisse une impression si particulière et si délicieuse, c'est qu'il y règne d'un bout à l'autre une incomparable sérénité. Des spectacles variés offerts aux regards de l'homme, pourquoi n'en est-il aucun qui nous attire davantage, aucun qui repose plus doucement notre âme que la vue d'un petit enfant endormi dans son berceau ? Quelles que soient l'activité inquiète de notre esprit, les agitations de notre cœur, il y a toujours dans un recoin secret de ce cœur un autel à la paix, un autel où, même à notre insu, nuit et jour veille l'espérance. Le bonheur est le rêve constant de notre vie et beaucoup le poursuivent en vain, faute de s'apercevoir qu'il est le même que la paix, ou, du moins, que sans elle il n'existe pas. Nous qui voulons être heureux (et nous le voulons tous) aimons donc la paix, et pour la conserver en nous-mêmes et autour de nous, ne reculons devant aucun sacrifice.

Elle aimait aussi la paix, la pauvre fermière de Kersaint, et si l'amour qu'elle conservait intact à son mari n'avait suffi pour lui donner, dans son ménage, une patience à toute épreuve, le désir d'éviter le bruit et les querelles l'aurait portée

encore à tout souffrir sans jamais murmurer. Tanguy, au contraire, s'acharnait à se rendre le plus malheureux des hommes, surtout depuis l'installation de sa belle-sœur à Portsal, et l'on eût pu croire, au redoublement de sa mauvaise humeur après une courte trêve, que son unique but en ce monde était de remplir lui-même son existence de soucis. Clauda ne paraissait guère chez lui maintenant ; mais Bella allait et venait tous les jours de l'une à l'autre ferme, et tenue par elle au courant de tout ce qui se passait à Kersaint, la veuve continuait ses odieuses manœuvres. Ce fut vers ce temps-là que sa sœur en se promenant avec nous dans les ruines de Trémazan fit allusion à ce *serpent rusé* qui lui rappelait la belle-mère de sainte Haude. Ma parente ne la comprit pas mieux que moi. Il fallait pour éclairer la vieille amie de la fermière les confidences d'une servante assez peu discrète, les propos du voisinage, et une scène dont elle fut témoin quelques mois plus tard.

L'époque de la grande pêche du goémon était arrivée, et les habitants de la côte s'empressaient d'arracher à la mer ce précieux engrais, leur plus grande richesse. La nuit, à l'heure déterminée par la marée, une foule d'hommes, de femmes, d'enfants même se répandaient sur les grèves, grimpaient sur les roches glissantes, et là, munis de longs crocs, de perches, de râteaux, dispu- taient courageusement aux vagues le goémon que,

sans leurs efforts, elles eussent remporté. On se figure la fatigue, le danger d'un pareil travail quand, dans une obscurité profonde, debout sur la crête des rochers ou la moitié du corps dans l'eau, les intrépides riverains ont à lutter à la fois contre la mer, le poids des immenses tas d'herbes marines qu'ils lui enlèvent, la pluie qui leur fouette le visage, le vent furieux qui les aveugle et leur coupe la respiration. Souvent, on peut le penser, cette rude besogne ne s'achève point sans quelque malheur; aussi parmi les noyés dont les ossements gisent dans le sable autour de la chapelle de Saint-Usven, plusieurs sont morts en se livrant à cette pêche si utile, mais si périlleuse.

Un peu avant le jour où celle-ci devait commencer, les chagrins toujours plus cuisants de Marianna, joints aux travaux trop rudes qu'elle s'imposait pour complaire à son mari, avaient altéré sa santé, et Clauda en fit la remarque. Le front de la fermière de Kersaint se couvrait de pâleur, ses yeux s'éteignaient, une respiration pénible sortait de sa poitrine; enfin, elle se trouvait tellement souffrante, qu'elle témoigna à Tanguy, qui faisait un matin ses préparatifs pour la pêche, la crainte de ne pouvoir l'accompagner à la grève le soir. Tanguy ne lui répondit d'abord que par un ricanement moqueur, et comme elle lui demanda pourquoi il riait :

— « C'est, dit-il, qu'on m'avait déjà prévenu que le travail de cette nuit ne pouvait plaire à

une femme aussi délicate, et que j'étais préparé à vous voir refuser de venir avec moi.

— « Mon ami, je ne refuse rien, répliqua Marianna, sans même donner à l'accent de sa voix l'apparence d'une plainte : si vous me croyez assez bien pour aller à la grève, je ne manquerai pas de m'y rendre comme je l'ai fait jusqu'ici. »

Ma vieille parente était présente à cette conversation.

— « Tanguy, dit-elle, en se penchant à l'oreille du cultivateur, vous n'avez pas pour Marianna tous les égards que vous lui devez; elle est réellement malade, et si vous n'y prenez garde...

— « Non, non ! interrompit Marianna qui l'avait entendue, je sens bien maintenant que je ne souffre pas... il me passe quelquefois dans la tête de sottes idées, mais mon mari est si bon pour moi, qu'il me les pardonne toujours. »

Tanguy ne répondit point. Marianna continua ses travaux ordinaires avec autant d'activité que jamais et plus de gaieté qu'elle n'en avait fait paraître depuis longtemps. L'idée qu'on pouvait accuser de dureté l'homme dont elle portait le nom soutenait son courage; il fallait le justifier en se montrant forte et heureuse.

La nuit venue, Tanguy ayant mis dans sa charrette des barriques vides, des cordes et tout ce dont il avait besoin, Marianna prit un râteau sur son épaule, et les pieds nus, couverte de ses vêtements les plus grossiers, elle suivit d'un pas lé-

ger son mari et ses domestiques. Pour mieux cacher la vérité, elle fit encore un effort, et ce fut à pleine voix qu'elle entonna une de ces longues ballades qui charment les veillées de nos campagnes. Cependant sa pieuse ruse ne lui réussit point : sa voix, ordinairement forte, sonore, s'affaiblit vite et s'éteignit, dès le quatrième couplet, dans le bruit monotone des flots et les cris plaintifs du héron, dont l'existence misérable peut aussi se résumer en deux mots : souffrir et patienter. Des voisins, des amis les rejoignirent sur la grève, et l'obscurité n'était point telle, qu'ils ne purent reconnaître la fermière et remarquer l'altération de ses traits.

— « Ce n'est rien, dit-elle, mais d'une voix si faible, si tremblante, que Tanguy lui-même eut un moment de doute. »

— « Mais vous êtes malade, répliqua Gaît, la mendiante bossue, venue là pour aider les autres, après avoir recueilli pour elle-même, le *jour des pauvres*, son petit tas de varech ; tout le monde sait que vous n'êtes pas en état de prendre part à la pêche, et il faut que Tanguy... »

Marianna ne la laissa pas achever et s'adressant tout bas à la bossue : — « Tanguy n'est pour rien là dedans, ma bonne Gaît ; on me croit plus faible que je ne le suis, je vous assure ; et puis, ce travail est pour moi un divertissement, et si Tanguy ne m'eût pas permis de l'accompagner ce soir, je me serais crue très-malheureuse. »

La mendiante secoua la tête, et apercevant à quelques pas une jeune fille perchée sur des jambes aussi grêles que celles du héron dont les cris aigres s'entendaient toujours :

— « Voyez, dit-elle en faisant un geste de la main, c'est la méchante fille d'une mère plus méchante encore. Les croyez-vous aussi bien tendres pour vous ? Avez-vous dessein de le persuader aux autres ? »

Marianna eut l'air de ne pas comprendre et elle se perdit dans l'ombre, entre les rochers. Alors, la bossue serrant les poings, se rapprocha de la jeune fille qu'elle détestait, et la heurta si brusquement, que Bella tomba à genoux dans la vase. Une scène d'injures suivit naturellement cette chute. Gaît trouva des invectives équivalant à celles qu'un auteur dramatique anglais place dans la bouche d'un de ses personnages : — « Eh bien ! « créature qui n'a point d'ombre au soleil ! Pre-mier-né de la mort et de la faim ! Anguille en « consommation ! Squelette de sardine ! »

Sur tous les points de la grève on entendait des voix, des chants, des cris ; sur tous les écueils les plus avancés vers la mer, on entrevoyait des groupes confus au milieu desquels s'agitaient des crocs et des perches. Le travail dura plusieurs heures, et, au premier rang, parmi les plus courageux, Marianna se faisait remarquer, suspendue sur l'abîme, à côté de son mari. Auprès d'eux était Gaît la mendiante dont le regard inquiet, ra-

mené à chaque instant sur Marianna, semblait dans l'attente d'un accident inévitable. Un peu plus loin, Clauda, sa fille et ses valets recueillaient aussi leur provision d'engrais marin. Sautant de roche en roche avec une incroyable hardiesse, on voyait la veuve se précipiter avec son râteau au-devant des vagues furieuses, et saisir comme au vol les longues herbes qu'elles apportaient. De temps en temps, Clauda interpellait son beau-frère et sa sœur avec son rire sardonique, s'informant si le teint de *Mademoiselle* (c'était le nom qu'elle donnait à Marianna) s'accommodait de l'air salin qui les frappait au visage; demandant si des pieds aussi mignons ne souffraient pas trop des pointes aiguës des rochers. Marianna laissait Tanguy répondre aux railleries de sa sœur, mais la bossue maudissait tout bas cette ironie cruelle et elle se promettait en elle-même de ne pas laisser échapper l'occasion de la punir. Bientôt, autour d'une des barriques vides de Tanguy, un immense tas de goémon se trouva lié avec des cordes, et la marée aidant, il fallut réunir toutes les forces pour amener au point où la mer ne pouvait plus le reprendre le gigantesque amas acheté par tant de peines et de périls. Armés de leurs perches, de leurs crocs, ils dirigeaient de leur mieux, au milieu des écueils qui l'arrêtaient au passage, la masse énorme qu'ils venaient de conquérir, quand tout à coup un gémissement s'éleva de la montagne de varech où Marianna, épuisée de fatigue et

cherchant encore à aider son mari, venait de perdre connaissance. Aussitôt Gaït se mit à pousser des cris si perçants, qu'en un instant plus de cent personnes se trouvèrent rassemblées autour de Tanguy et de sa femme. On crut d'abord que Marianna était tombée à la mer, mais Gaït expliqua à qui voulut l'entendre l'accident de sa protégée, accident provenant uniquement, disait-elle, de l'état de maladie de la fermière, et de la fatigue que son mari, poussé sans doute par les mauvais conseils de Clauda, n'avait pas craint de lui faire endurer.

La mendiante était connue et vénérée dans toute la paroisse, et celle dont elle parlait avec un intérêt si chaleureux ne l'était pas moins. En un instant, le nom de Clauda circula dans la foule émue, et la veuve ayant voulu se justifier fut accablée de reproches et de malédictions. Pendant ce temps, le fermier avait transporté sa femme dans la charrette, et honteux devant ce corps inanimé, il reprit avec plus de tristesse qu'on ne pouvait en attendre de lui le chemin de sa maison.

Marianna revint à elle dans les bras de sa parente, et son premier regard ayant rencontré son mari, elle lui tendit la main et serra la sienne avec effusion :

— « J'ai fait ce que j'ai pu, murmura-t-elle d'une voix éteinte; mon cher Tanguy, dites-moi que vous ne m'en voulez point.

— « Je ne puis vous en vouloir, répondit Tan-

guy un peu troublé ; je sens bien que j'ai eu tort, au contraire, de vous engager à venir cette nuit à la grève. Mais ne parlons plus de cela Anaïk, pensons plutôt à vous rétablir.

— « Mon bon ami, dit Marianna, vous me guérerez bien vite en me parlant comme vous le faites aujourd'hui. Si Clauda n'était pas entre nous, il n'y aurait pas un ménage plus heureux que le nôtre. »

Marianna était beaucoup trop faible pour parler longtemps ; sa vieille amie l'invita à se reposer et passa la nuit auprès d'elle. Le lendemain, cette amie dévouée prit Tanguy à part, et s'efforça de lui démontrer combien sa conduite envers sa femme était condamnable.

— « A quoi vous êtes vous engagé en vous mariant, lui dit-elle, si vous ne croyez devoir à votre compagne ni affection, ni égards. Votre femme aurait eu des torts envers vous que vous lui devriez encore protection et bienveillance ; que sera-ce donc si je vous amène à reconnaître vous-même qu'elle a toujours été pour son mari un trésor de tendresse et de bonté ? Des remontrances continues et sans motifs, un ton chagrin que rien ne justifie, est-ce là le bonheur que vous lui promettiez quand, presque enfant, elle se confiait à vous et vous chargeait de son avenir ? — Écoutez bien ceci, mon cher Tanguy : l'homme qui, à tort ou à raison, s'est montré plusieurs fois mécontent de sa compagne, prend facilement l'habitude de la

quereller, et pour avoir, dans deux ou trois occasions manqué de justice ou d'indulgence, il semble s'imposer, par amour-propre, l'obligation d'en manquer toujours. Un mari et une femme ne songent pas assez combien les paroles blessantes deviennent vite une manie, quand l'un des deux s'aigrit, s'emporte dans les premiers temps du mariage, au lieu de jeter d'abord sur des imperfections légères le manteau d'une prévoyante charité. Le support mutuel, voilà la résolution qu'il faut prendre et qui nous profite bien mieux en ménage que les plaintes, les récriminations d'une sévérité hargneuse. Vous savez ce qu'on dit des abeilles qui refusent leur miel là où l'union n'existe pas : eh bien ! descendez dans votre cœur d'où vous avez banni la paix, et dites-moi si les pensées qui réjouissent, raniment, les pensées douces, aimables, consolantes, ne font pas exactement comme les abeilles ! »

Tanguy ne répondit pas, mais quittant ma vieille tante, il se rendit auprès de sa femme et la pressa sur son cœur. Marianna, les yeux baignés de larmes que la joie faisait couler, contemplait avec ravissement son mari, la tête penchée près de la sienne, joignait les mains, puis avec un regard qu'on ne saurait peindre, elle se tournait vers une image de la sainte Vierge collée sur le mur, au-dessus de son lit.

— « Je savais bien, disait-elle, que mon mari m'aimait tendrement et qu'il me reviendrait un

jour. Mon ami, dites-moi que vous n'avez jamais cru qu'une autre femme pût vous chérir autant que moi, et qu'elle eût été plus heureuse de vous dévouer sa vie entière. Vous ne verrez plus Clauda, n'est-il pas vrai ? Clauda que je voulais aimer aussi, et que j'ai le malheur de haïr, moi, chrétienne, pour qui la haine est un crime ! Il me semble, en vous voyant là si doux et si bon, que tous mes chagrins ont passé comme une pluie d'orage, et que nous allons commencer maintenant tous deux une vie d'union, de joie, de bonheur.»

Tanguy prenait la main de sa compagne et lui répétait qu'elle eût d'abord à se rétablir, après quoi il ne dépendrait pas de lui qu'elle ne fût heureuse. Marianna était au comble de la félicité.

— « Que je guérisse donc bien vite, disait-elle en voyant que son mari, maintenant que la maladie la retenait inactive sur son oreiller, reconnaissait enfin quel travail elle faisait naguère à la ferme ; que je guérisse bientôt, demain, ce soir, puisque mon mari ne doute plus de ma bonne volonté, de mon courage au travail, de mon désir constant de le satisfaire. »

Mais la maladie de Marianna était grave ; sa convalescence fut longue, et il ne fallut pas moins de six semaines pour qu'il fût possible à la fermière de reprendre une partie de ses occupations. Dans les premiers jours, Clauda s'était présentée à la ferme de Kersaint, et ce ne fut pas une petite satis-

faction pour la malade d'apprendre que Tanguy l'avait écartée très-rudement en lui reprochant la maladie de Marianna et le tort que cette maladie faisait à ses intérêts. Clauda était retournée à Portsal fort mécontente, d'autant plus que, grâce à la mendiante Gaït et à quelques-unes de ses comères, l'histoire des deux sœurs courait maintenant tout le pays. Le mendiant, quoiqu'un peu déchu désormais comme beaucoup d'autres majestés, est toujours une puissance en Bretagne : devant lui toutes les portes s'ouvrent encore ; il est invité de droit à toutes les fêtes, le premier instruit de tous les deuils. Traité ailleurs de vagabond, de vaurien, chacun, ici, lui donne tendrement le nom de *paour keiz*, cher pauvre ; et il n'est pas de si petite bourgade où l'on ne chante en son honneur quelque complainte sur la punition d'un avare, maudit pour l'avoir repoussé brutalement. Lui qui ne sème ni ne file non plus que les oiseaux du ciel et le lis des vallées, il est nourri, il est vêtu par la Providence qui lui fait un revenu de sa pauvreté, en lui assurant chez autrui son pain dans le four, son lard dans le charnier, son blé noir dans le champ, sa pomme dans le verger, son chou dans le jardin. Toujours ami du bon Dieu, un peu médecin, grand novelliste, on l'accueille avec d'autant plus de satisfaction, qu'on apprendra du cher pauvre l'histoire d'un nouveau miracle au Folgoat, à Rumengol, à Sainte-Anne, une recette infallible pour guérir les enfants ou

les vaches malades, et cent récits de mariages, de naissances, de marchés à telle ou telle foire, toutes choses qu'on n'entend jamais sans plaisir. Le mendiant, en laissant de côté ses autres mérites, est donc le journal vivant des chaumières bretonnes; aussi, après trois ou quatre tournées de Gaït et de ses amies dans les environs, la réputation de Clauda était-elle faite, et n'appelait-on partout la veuve que *C'hoar droug*, la méchante sœur.

Du reste, quoique très-peu flattée de voir ses actions livrées aux commérages de toute la paroisse, *C'hoar droug* n'essaya point de se réhabiliter en changeant de conduite à l'égard de sa sœur. Lorsqu'elle la rencontrait seule dans un chemin, elle continuait de la saluer par des éclats de rire ou des paroles moqueuses; et si la mère et la fille ne paraissaient plus à la ferme, Marianna n'ignorait point qu'elles ne perdaient pour cela aucune occasion de se trouver sur les pas de Tanguy. Ce dernier semblait les éviter, et même il se plaignit plusieurs fois de ne pouvoir aller à Saint-Renan ou à Ploudalmézeau, à l'église ou au marché, sans voir toujours devant lui le nez pointu de sa maigre nièce. En définitive, la nuit de la pêche du goémon avait porté d'heureux fruits pour Marianna; son mari était devenu moins exigeant, moins bourru, il appréciait mieux de quelle utilité lui était sa ménagère, et sans l'aversion que celle-ci nourrissait pour Clauda, aversion qui la troublait dans ses devoirs de chrétienne et lui rem-

plissait parfois le cœur d'amertume, la paix promise à ceux dont la volonté est bonne, la paix qui rend tous les malheurs supportables eût régné pleinement dans la ferme de Kersaint.

LA FOIRE DE LANHOUARNEAU.

Au mois d'avril 1852, je parcourais, en touriste, avec un ami, la côte nord du Finistère. Nous avions visité l'antique château de Kérouzéré, défiguré sous prétexte de réparations, veuf de l'étang qui reflétait ses tours, dépouillé des chênes séculaires qui l'entouraient de tant d'ombrage et de poésie; nous avions admiré les belles ruines de Kergournadec'h, l'élégant clocher de Goulven, les magnifiques grèves de Plounéour, de Kerlouan, de Guissény, et laissant derrière nous Plouguerneau, Lannilis, le passage d'*Aber-Béniguet*, le bourg de Ploudalmézeau, nous prîmes la route de Kersaint, où je voulais montrer à mon ami le donjon de Trémazan encore debout, malgré l'énorme brèche faite dans ses murs, et qui, de son sommet, des-

cend presque jusqu'à sa base. Depuis l'époque où j'avais vu Marianna pour la dernière fois, le temps avait rapidement dévoré mes derniers jours d'enfance, la meilleure partie de ma jeunesse, et comme ma vieille parente était morte, que j'avais quitté Brest pour m'établir dans une autre ville, depuis plusieurs années aucune nouvelle de l'épouse de Tanguy n'était parvenue jusqu'à moi. En mesurant par la pensée tant de jours qui me séparaient de cet autre jour où j'avais dit adieu aux fermiers de Kersaint, je me disais, non sans un peu de tristesse, que la jeune femme d'autrefois aurait aujourd'hui plus de cinquante ans, et que son mari, devenu tout à fait un vieillard, n'en compterait pas moins de soixante-douze. Après une absence aussi longue, pouvais-je me flatter de les reconnaître? et si je les reconnaissais, à coup sûr, il faudrait décliner mon nom avant d'en être moi-même reconnu. Pourtant, je voulais revoir Marianna, Marianna dont la tendresse inépuisable, la patience à toute épreuve, l'abnégation constante, m'offraient un si bel exemple des plus adorables vertus de l'épouse chrétienne; vertus sans faste, sans éclat devant le monde, mais qui, soigneusement gardées dans la vie domestique où elles se cachent, en font tout le calme et toute la félicité. Profitant des moments que mon compagnon de voyage voulait employer à dessiner les restes du vieux château des Tanneguy-Duchâtel, je le laissai donc seul assis devant les ruines, et des-

endant un chemin étroit qui mène à la ferme en passant devant la chapelle de Saint-Usven, j'allais à la recherche des deux époux.

Le ciel était couvert de nuages d'un gris sombre, le vent soufflait avec une violence rare, même dans cette région des tempêtes. On entrevoyait au loin quelques voiles fuyant dans la brume, blanches comme l'écume des vagues, rapides comme l'ouragan qui les poussait. Les corneilles de Trémazan, plus nombreuses et plus bruyantes que jamais, remplissaient l'air d'un bruit sinistre. J'écoutais les cris de ces oiseaux regardés par tous les peuples comme des messagers de malheur, et, en les voyant planer par centaines au-dessus de ma tête, je ne pouvais me défendre d'une inquiétude superstitieuse que la raison ne saurait justifier. J'arrivai sous cette impression au petit cimetière des naufragés, et là, cherchant à m'aider de la main pour monter de la grève sur l'éminence où sont le calvaire et la chapelle, mon appui mouvant retomba sur moi en poussière, et ne me laissa entre les doigts qu'un morceau de fémur humain. Toujours plus attristé, toujours mieux disposé à entendre quelque douloureuse histoire, je me trouvai enfin devant la porte de Tanguy, où je frappai plusieurs fois sans que personne vint m'ouvrir. Étonné de ce silence ou plutôt de cette solitude, car il était évident que la maison était déserte, je revins vers la chapelle de Saint-Usven autour de laquelle sont groupées plusieurs caba-

nes de pêcheurs. A la porte d'une de ces cabanes un vieillard raccommmodait des filets. Je le saluai en appelant, selon l'usage, les bénédictions de Dieu sur lui et sur sa famille, et interrogé par moi sur les anciens habitants de la ferme voisine, il me donna tous les détails que je vais rapporter.

« Vous saurez d'abord, Monsieur, me dit-il, que si la situation meilleure dans laquelle vous avez laissé Marianna ne dura pas longtemps, le bavardage de la mendiante Gaït en fut la première cause. Avec d'excellentes intentions, cette pauvre vieille mit toute la paroisse contre Clauda, et ce but ne pouvait être atteint sans que le beau-frère en reçût quelque éclaboussure. Celui-ci ne tarda guère à s'apercevoir qu'on le regardait de travers, qu'on s'arrêtait moins volontiers avec lui à la sortie de l'église ou au jeu de boules, et comme ses premiers torts envers Marianna n'étaient plus un secret pour personne, il vit aussi qu'on cherchait à lui en trouver chaque jour de nouveaux, ce qui n'est jamais difficile du moment qu'on le veut bien. D'ailleurs, quoique moins grondeur et moins dur depuis la maladie de sa femme, il n'avait pu changer tout d'un coup son caractère; il avait encore de mauvais moments, il élevait toujours la voix de temps à autre, et pour peu qu'un mendiant ou un voisin l'entendit, il n'en fallait pas plus pour que le jour même on ne répâtât de porte en porte que Tanguy, le méchant Tanguy serait jusqu'à la fin un vrai loup-garou dans son ménage.

Si quelqu'un souffrait de tous ces caquets, c'était bien la douce Marianna, car vous n'ignorez pas combien elle différait de ces femmes qui ne craignent point de se plaindre à tout venant de leur mari, salissant ainsi une réputation que leur premier devoir est de conserver intacte. Elle faisait l'impossible pour réparer le mal, détruire les soupçons, repousser les attaques, et malheureusement plus elle parlait avec chaleur, plus Tanguy paraissait coupable, lui qui, disait-on, la maltraitait. L'inutilité de ses efforts pour rendre à son mari l'estime de tous la désespérait, et sa haine pour Clauda, le seul sentiment mauvais qu'elle eût dans son âme, grandissait en raison du tort irréparable que sa sœur avait fait à la bonne renommée de Tanguy. Le pardon des injures est une admirable chose, Monsieur, mais quand ces injures sont profondes, continuelles, il faut bien reconnaître que de toutes les vertus il n'en est pas de plus difficile dans la pratique. Marianna ne l'éprouvait que trop, et moi qui ne cherche pas à l'excuser en ceci, je suis tout honteux de vous dire qu'elle pâlisait au nom de Clauda; que cette femme si patiente, si bonne, si pieuse, sortait toujours en larmes du confessionnal où le représentant du bon Dieu lui reprochait de négliger, de repousser l'exemple du miséricordieux Jésus. La belle fête de Pâques arriva, et Marianna ne s'approcha point de la table de communion, parce qu'il est dit dans l'Évangile qu'avant de se présen-

ter à l'autel, il faut d'abord se réconcilier avec son frère. Deux autres fêtes de Pâques suivirent celle-là, et la malheureuse demeura toujours sous le porche comme une excommuniée, sanglotant, le visage caché dans ses deux mains.

De son côté, Tanguy, journallement épié par la malveillance et voyant ses actions les plus simples prises en mauvaise part, se découragea promptement. Au lieu de continuer à éviter Clauda et sa fille, il se contenta de ne pas les rechercher comme il avait fait à une autre époque; puis, peu à peu, les rencontres devinrent plus fréquentes, et les conversations plus longues. Des années se passèrent ainsi, le beau-frère et la belle-sœur ne se voyant ni dans la ferme de Kersaint, ni dans celle de Portsal, mais se parlant aux champs, à la fontaine, à la grève, au lavoir, sur toutes les routes. Bella était toujours en tiers avec eux, et sa langue méchante n'était pas la dernière à rendre Marianna responsable des médisances, des calomnies même que le voisinage n'épargnait pas plus à la veuve qu'à Tanguy.

Un jour (c'était la veille de la foire de Lanhouarneau) Tanguy prévint sa femme qu'il partirait dans la soirée, son intention étant de se rendre à la foire pour y acheter un cheval. Marianna n'avait aucune objection à faire à cette communication, et pourtant, elle l'a dit depuis, dès les premiers mots le frisson de la peur parcourut ses membres. La journée se passa comme à l'ordi-

naire ; le soir venu, Tanguy attela sa jument noire à la charrette, et se mit en route en sifflant un air du pays.

Pourquoi Marianna resta-t-elle une bonne heure sur le pas de la porte, les yeux fixés du côté où la charrette avait disparu ? Pourquoi ensuite, avant de s'endormir, invoqua-t-elle plus tendrement saint Tanguy, le patron de son mari, saint Gonvel, le protecteur spécial des habitants de Landunvez ? Pourquoi, au moment où minuit sonnait à l'église de Kersaint, se réveilla-t-elle en sursaut, croyant entendre trois coups frappés à sa porte, où pas un vivant pourtant n'avait heurté ? — Monsieur, je sais qu'on ne croit pas à la ville à ces avertissements d'en haut que nous nommons ici des *intersignes* ; mais, puisque nous voyons de nos yeux, nous gens de la campagne, le héron s'attrister d'avance de l'hiver dont il devine l'approche, la chouette saluer le beau temps qu'elle sent venir longtemps avant que la pluie n'ait cessé de tomber, le pivoet chanter la pluie qu'il annonce quand le ciel est encore clair et brillant, je demande pourquoi les savants défendraient au bon Dieu de nous accorder une fois aussi à nous autres cet instinct des choses à venir qu'il donne tous les jours à de pauvres oiseaux ? — Enfin, vous penserez ce que vous voudrez de l'inquiétude, de la terreur de Marianna ; toujours est-il que cette inquiétude redoubla tellement, que cette terreur devint si grande, qu'il lui fut

impossible de demeurer plus longtemps en place, et qu'ayant bâti le second cheval de la ferme, elle partit à son tour pour Lanhouarneau, sans vouloir attendre la fin de la nuit.

La route est longue de Kersaint à Lanhouarneau, la route est longue, bien longue, et quand Marianna arriva sur le champ de foire, la foule l'encombrait, et l'on y voyait des chevaux de toutes sortes venus là de tous les points du pays. Vous savez ce que c'est qu'une foire aux chevaux : sept ou huit mille de ces animaux, la tête ornée de plumets, de pompons, de bouquets de fleurs, de touffes de rubans ; puis une mer d'hommes et de femmes, des blouses bleues de maquignons normands, des vestes brunes de Poitevins, d'innombrables chapeaux bretons et coiffes bretonnes, des piaffements, des hennissements, des cris, des rires, un vacarme qui remplit les oreilles d'un bruit confus et assourdissant. Marianna chercha longtemps son mari au milieu de cette foule, et ne pouvant le découvrir, elle alla respirer un moment dans le cimetière, à l'endroit où vous avez peut-être remarqué, sur une vieille pièce de bois scellée de grosses fermetures en fer, deux saints, dont l'un tient à la main une bourse, et l'autre un livre et un bâton.

« Patrons des voyageurs, dit Marianna, protégez mon mari, et que le péril qui le menace retombe sur moi seule ! »

Et elle jeta son offrande dans le tronc, trop

bien exaucée, hélas ! par les deux saints qui venaient de l'entendre.

Tout à coup, du sein de cette multitude agitée, en un instant, par mille courants contraires, un cri terrible s'éleva, un cri souvent répété aux foires de Lanhouarneau : « La mouche ! la mouche ! » Vous n'ignorez pas qu'on appelle de ce nom une terreur subite, inexplicable, qui s'empare quelquefois des chevaux dans un marché, et qu'ils se communiquent de l'un à l'autre en moins de temps qu'il ne m'en faut pour le dire. Toutes les voix de la foule clamaient à la fois le cri d'avertissement et de détresse ; les chevaux échappaient partout à leurs maîtres, galopaient en tous sens, se cabraient, lançaient au loin les hommes qui les montaient, foulaient aux pieds ceux qu'ils rencontraient sur leur passage. La frayeur était à son comble. On se pressait, on s'étouffait ; en cherchant à échapper au péril, on en créait de nouveaux, et déjà les blessés étaient en grand nombre. Marianna était sortie du cimetière et courait au hasard comme les autres, quand, devant elle et venant à sa rencontre, elle reconnut sa jument noire partie la veille ; elle la vit furieuse, les crins hérissés, traînant à sa suite une charrette à demi-rompue et dans laquelle se trouvait Tanguy. Deux femmes étaient aussi dans cette charrette, deux femmes, Clauda et sa fille ; mais si Marianna, en les apercevant, sentit comme un couteau lui percer le cœur, elle n'eut

pas même à réprimer cette douleur navrante avant de s'élancer au secours de son mari. Ne songeant qu'à la vie de celui qu'elle aimait, la courageuse femme se jeta à la tête du cheval pour saisir la bride ; on la vit passer comme l'éclair, lutter quelques secondes, puis on entendit un gémissement sourd, et l'animal, après une course de deux cents pas encore, s'arrêta hâletant, couvert de sueur.

Ah ! Monsieur ! je n'essayerai pas de vous peindre notre chagrin à tous, quand Tanguy nous ramena dans sa charrette le corps meurtri de Marianna ! Le rebouteur vint de Lanrivoaré ; il fit ce qu'il put, mais il était bien clair pour tout le monde que la pauvre blessée n'avait plus longtemps à vivre. Tanguy, quoiqu'il se montrât fort affligé, fut accueilli par des paroles de reproches et d'indignation. Quant à Clauda, il lui fallut profiter de la nuit pour regagner sa maison de Portsal, et encore, lorsqu'elle voulut sortir deux jours après, les femmes la poursuivirent de leurs vociférations, tandis que les enfants lui jetaient des pierres.

Cependant la malade ne s'abusait point sur son état désespéré, et, dévouée à son mari jusqu'à la fin, elle ne déplorait sa mort prochaine qu'à cause de l'isolement où Tanguy allait se trouver.

« C'est à présent, disait-elle, quand il a passé sa soixantième année, et que mes soins lui de-

viendront de jour en jour plus nécessaires, c'est à présent qu'il me faut l'abandonner à toute la tristesse de son âge, à toute l'amertume d'une existence dont personne ne prendra souci ! »

A ces plaintes elle en ajoutait beaucoup d'autres à peu près semblables, et si quelqu'un cherchait à diminuer sa peine, à la consoler, en l'engageant à s'inquiéter un peu moins de l'avenir d'un homme qui n'avait guère rempli ses devoirs envers elle :

« Ah ! reprenait Marianna, plus triste encore, les reproches que vous lui adressez ne font que m'attacher davantage à la vie, puisqu'une fois morte, je ne vois plus personne ici pour l'aimer comme moi. »

C'est ainsi qu'elle parlait toujours, Monsieur; et, bien qu'il se trouve à la campagne comme à la ville bon nombre de gens qui prétendent qu'en ce monde chacun doit vivre pour soi, nous ne pouvions assez admirer cette femme qui s'était oubliée toute sa vie pour s'occuper constamment d'un homme égoïste. Ma bonne femme et moi nous allions quelquefois la veiller, et, à mesure que les progrès de la maladie la rapprochaient de l'autre monde, nous lui trouvions dans la voix, dans le regard, quelque chose de plus doux, et qui nous donnait l'idée d'une sainte. Une nuit (vous allez juger, Monsieur, si nous avions tort de voir une sainte dans Marianna !) une nuit, la malade, après être restée longtemps immobile,

les yeux fixés sur l'image de Notre-Dame, se retourna vers nous, et nous demanda si nous voulions lui rendre un dernier service. Notre réponse l'ayant encouragée à poursuivre :

« Voici trois jours, dit-elle, que je supplie la sainte Vierge de m'inspirer quelque bonne pensée; et maintenant cette pensée est là, dans mon cœur, toute céleste, toute consolante. »

« Nous l'écoutions avec étonnement.

« Oui, reprit-elle d'une voix plus forte, il existe quelqu'un qui a toujours montré de l'amitié à Tanguy, quelqu'un qui possède en retour une part de son affection, puisque, depuis tant d'années..... Mes amis, ajouta Marianna, le jour va bientôt paraître : allez chercher ma sœur, je veux l'embrasser avant de mourir. »

Nous nous demandions si nous avions bien entendu : sa sœur, le mauvais ange de toute sa vie ! sa sœur, que personne n'osait plus nommer devant elle !

« Je veux embrasser Clauda, répéta la mourante en fondant en larmes; je veux lui recommander mon pauvre mari, dont elle seule peut avoir soin. »

Marianna avait accompli son dernier sacrifice : tout ressentiment s'effaçait pour elle devant l'isolement et l'abandon de Tanguy. Sans doute, la religion toute seule lui faisait une obligation de l'oubli des injures; mais si Marianna eut moins de mérite devant Dieu en accordant spontanément

ment, pour l'amour de son mari, un pardon qu'il eût été encore mieux de donner avec autant d'élan comme chrétienne, ce Dieu a tant de bonté, tant de compassion pour nos faiblesses, que je ne crains pas de dire, après notre curé lui-même, qu'un amour si pur, si généreux, si héroïque, ne trouva dans le ciel que pitié et bénédiction. Clauda refusa d'abord de nous croire; cependant elle se décida à nous suivre auprès de sa sœur, et quand celle-ci lui prit les deux mains en pleurant, elle parut touchée à son tour, et pleura elle-même.

« Ne parlons plus aujourd'hui, lui dit Marianna en l'embrassant, ne parlons plus de ce que nous avons été l'une pour l'autre dans un monde où je n'ai peut-être pas deux jours à vivre. Ce que je voulais te dire, Clauda, c'est que Tanguy est vieux et qu'il a besoin, surtout maintenant, d'une sœur, d'une amie qui veille à sa santé, étudie ses goûts, s'attache à ne déranger aucune de ses habitudes. Me promets-tu de venir ici tous les jours quand je serai morte, de voir si rien ne lui manque, de le soigner s'il est malade, de lui rendre, par des attentions continuelles, l'estime, l'attachement qu'il n'a jamais cessé d'avoir pour toi ? »

Clauda fit solennellement cette promesse.

« A présent, je m'en irai plus tranquillement, reprit Marianna en l'embrassant de nouveau; je prends Dieu à témoin, ma chère sœur, que ma dernière pensée pour toi est un sentiment de reconnaissance. »

Le pêcheur s'arrêta à cet endroit de son récit. Je partageais trop bien l'émotion qui étouffait sa voix, pour ne pas comprendre son silence. Après avoir attendu quelques instants :

— « Et Marianna mourut, demandai-je; elle mourut après une existence toute d'abnégation et d'épreuves ? »

— « Elle eut une mort sublime après une vie angélique, répliqua le vieillard. Tandis que nous récitons les prières des agonisants, autour de son lit, il me semblait entendre la voix éteinte de Marianna chanter ces paroles d'un de nos plus beaux cantiques :

« Aussitôt que mes chaînes seront brisées, je m'élèverai dans les airs comme une alouette.

« Alors je dirai : Adieu, mon pays, adieu, à « toi, monde de souffrances, et à tes douloureux « fardeaux.

« Je verrai les portes du paradis ouvertes pour « m'attendre, et les saints et les saintes prêts à « me recevoir. »

— « Et Tanguy, qu'est-il devenu ? » demandai-je encore.

Le pêcheur me montra un vieillard qui cheminait péniblement sur la grève, à quelque distance de nous.

— « Le voilà, me dit-il; devenu impotent et trompé par tous ses valets, dont pas un n'avait de l'amitié pour lui, il dut quitter sa ferme qui, pour le moment, attend un nouveau fermier. Il

vit du produit d'une petite rente, abandonné de tout le monde, et fort misérable.

— « Et Clauda, n'a-t-elle pas tenu la promesse faite au lit de mort de sa sœur ? »

— « Bah ! Monsieur ! Clauda n'était pas la femme de Tanguy ; et beaucoup moins patiente que Marianna, au bout de quinze jours elle en avait assez des exigences du beau-frère. Il y avait aussi entre eux un remords qu'ils ne s'avouaient peut-être pas, mais qu'ils ressentaient certainement en présence l'un de l'autre. Peu de temps après la mort de Marianna, Clauda retourna à Lanrivoaré, où je doute que les sept mille sept cent soixante-dix-sept saints enterrés dans le cimetière la prennent jamais sous leur protection. »

« — Et Bella n'a point quitté sa mère ? »

« — Si, Monsieur. Bella a épousé le garde champêtre d'une commune voisine, et comme elle s'occupe beaucoup plus que lui des affaires de police, on la voit, ou plutôt on la devine, dès le point du jour, glissant sournoisement le long des haies, faisant à tout le monde une guerre de surprise et d'embuscade, toujours à la piste des contraventions. Si Monsieur le maire lui permettait d'attacher à son cotillon la plaque de cuivre et le grand sabre de son mari, elle n'y manquerait pas, je vous l'assure ! Du reste, on prétend qu'elle a toujours dans une de ses poches quelque vieille cocarde hors de service, et qu'aux yeux de bien des gens cela lui donne une grande autorité. »

J'en avais appris assez sur la veuve et sa fille, et, prenant congé du vieux pêcheur, je m'avançai à la rencontre de Tanguy, qui s'était rapproché de nous. Après m'être fait reconnaître de lui : « Je sais, lui dis-je, quelle perte irréparable vous avez faite. »

— « Ah ! oui, Monsieur ! répondit le veuf d'un ton larmoyant ; quand elle vivait, mes repas étaient toujours prêts à l'heure, mes habits en bon état, toute chose à sa place au logis. Marianna faisait à elle seule plus d'ouvrage que quatre domestiques. Alors je n'étais pas, comme à présent, entouré d'ingrats qui me délaissent, d'égoïstes qui ne pensent qu'à eux. »

Le malheureux ne s'apercevait pas qu'il ne regrettait encore Marianna, lui-même, qu'à cause des services qu'il en attendait dans ses vieux jours. Pas un mot de sensibilité ne jaillit de son cœur sec et aride ; aussi le quittai-je bientôt sans me sentir le courage de lui serrer la main.

« Ainsi, me dis-je, en me hâtant de rejoindre mon ami qui m'attendait depuis longtemps au pied des ruines du château des Tanneguy-Duchâtel, ainsi Dieu permet que dans les unions de ce monde il se rencontre en foule des âmes généreuses qui donnent tout et ne reçoivent jamais rien ! On dirait des nobles dévouements, des héroïques sacrifices, trop souvent récompensés par la légèreté, l'égoïsme, la dureté de cœur ; on dirait ce bon grain de la parabole, dont une petite

partie seulement tomba dans un terrain bien préparé, tandis que tout le reste fut enlevé par les oiseaux, étouffé dans les épines, ou promptement séché sur la pierre. »

Et ma rêverie passait de la tristesse au découragement quand le premier son de l'*Angelus*, volant de clocher en clocher, éleva, comme pour me répondre, entre ce monde ingrat et le ciel qui se souvient de tout, la voix de la prière et de l'espérance. A ce tintement religieux, qui me parlait d'une patrie meilleure, d'un monde plus équitable, se mêla le cri plaintif d'un oiseau des mers, qui volait tout près de moi sur la grève. C'était le gémissant adieu du tarak, ce cri que la fermière de Kersaint avait écouté longtemps avant moi, et qui lui rappelait combien notre passage sur la terre est rapide, combien l'autre vie est prochaine.

FRÈRE LOUIS,

DE MORLAIX.

FRÈRE LOUIS,

DE MORLAIX.

Parmi les chemins de Bretagne où les monuments de la piété de nos pères se montrent plus nombreux, je n'en connais aucun qui, sur un espace aussi réduit (trois lieues au plus), présente au regard du voyageur autant d'églises, de chapelles, de calvaires, que le chemin de Morlaix à Saint-Jean-du-Doigt. Ce sont les clochers de Ploujean, de Plouézoc'h, de Plougasnou; les chapelles de Saint-Antoine, de Kermouster, de Saint-Sylvestre; des croix de pierre tantôt élevées et ornées de statues de saints, tantôt hautes de trois ou quatre pieds à peine, sans sculptures, usées, couvertes de mousse, mais plus intéressantes en ce qu'elles nous reportent par la pensée aux premiers siècles chrétiens. Tous ces monuments, quelque modestes qu'ils soient, ont leur histoire ou leur légende; tous rappellent une vie utile, une bonne action ou une douce croyance, depuis

la flèche de Ploujean devant laquelle, du plus loin qu'il l'apercevait, s'agenouillait toujours le bon père Quintin, jusqu'à cette croix mutilée nommée encore *Croas-ar-Rouanès*, et sur le subséquent de laquelle on montre l'empreinte du pied de notre reine chérie, Anne de Bretagne. Pour moi, chaque fois qu'il m'est arrivé de suivre cette route, et je l'ai suivie souvent, je me suis plu, pour l'abrégé, à m'entretenir tour à tour des pieux et consolants souvenirs qui, à mesure que j'avais, se succédaient dans ma mémoire. Il en est un surtout qui me charmait et m'arrêtait plus longtemps quand le clocher de Plouézoc'h se dessinait devant moi, de l'autre côté du Dour-Du, sur le haut de la colline. C'est dans cette paroisse que naquit le bon frère Louis, de Morlaix, saint religieux de l'Ordre de Saint-François. — Le bon frère Louis ? Ce pauvre capucin est bien inconnu, bien oublié de nos jours ; et pourtant quel enseignement pour chacun de nous dans sa vie si humble et si méritoire !

Né, comme je viens de le dire, en la paroisse de Plouézoc'h, au lieu nommé La Villeneuve, Louis Polart appartenait à une famille noble, riche et très-ancienne dans le pays. L'état militaire fut celui qu'il choisit d'abord. Et pouvait-il en être autrement à une époque où la guerre était partout, où la malheureuse Bretagne saignait encore de ces luttes récentes où ses enfants s'égorgeaient entre eux, ceux-ci au nom de la sainte

Ligue, ceux-là sous les drapeaux du roi de France. Au moins Polart sut échapper aux désordres qui, trop souvent alors, souillaient la vie du soldat ; il se conserva pur au milieu des camps ; il demeura chrétien, c'est-à-dire chaste, généreux, charitable ; aussi, un jour que, dans une marche, il descendit de cheval pour secourir un mendiant qui avait établi sa demeure dans un tronc d'arbre, ses compagnons d'armes ne furent pas trop surpris de le voir ému jusqu'aux larmes et de l'entendre s'écrier : — « Oh ! que cet homme est heureux s'il sait vivre content de son sort ! Pour moi, je préfère aux palais des princes ce vieux tronc de chêne, et plutôt à Dieu que je fusse digne d'imiter une pauvreté si héroïque ! »

Un désir aussi ardent et aussi extraordinaire annonçait déjà une résolution secrète que le jeune militaire ne devait pas tarder à exécuter. A peu de distance de la maison paternelle, il avait vu s'établir tout récemment, dans la paroisse de Ploujean, des religieux de l'Ordre de Saint-François ; et, plus d'une fois, en rencontrant dans les chemins rocailleux qui avoisinent Plouézoc'h deux de ces bons pères, le bâton à la main, la besace sur l'épaule, les pieds mal défendus par des sandales usées et tout meurtris aux cailloux de la route, il s'était dit que nul habit mieux que la robe de bure du capucin ne convenait à son humilité. Ambitieux de pauvreté, de souffrances, d'humiliations, comme on l'est autour de nous de

distinctions et de richesses, il vit dans l'immense héritage que lui laissa la mort de son père un signe manifeste que lui envoyait la Providence pour l'appeler plus vite au renoncement complet, à la vie austère et éprouvée du moine mendiant. Admis au noviciat, il y demeura huit mois au rang des clercs destinés à la prêtrise, puis, trouvant que ce n'était pas assez d'avoir rejeté loin de lui un beau nom, de grandes richesses pour embrasser l'état religieux, il aspira encore à de nouveaux sacrifices ; il supplia ses supérieurs de lui effacer la tonsure, de le réduire au rang de simple frère, alléguant qu'il n'était pas digne du sacerdoce, et qu'il ne descendrait jamais assez bas pour dompter son orgueil. La demande fut noblement comprise et accordée ; mais alors, la famille du novice s'irrita, et il fallut que le frère Louis insistât près de ses parents indignés pour leur faire admettre que Dieu pouvait exiger de lui cette servitude religieuse qu'ils regardaient comme une sorte de dégradation. Toutefois, ce dix-septième siècle, même à son aurore, finissait toujours par se rendre à ce qui était bon et vraiment chrétien : la vie du frère Louis va nous en offrir un nouvel exemple.

La sœur de notre religieux avait voulu réunir, dans un dîner, plusieurs anciens amis de son frère, et ce dernier, le matin du jour convenu, sortit du couvent et prit la route du château. Il s'en allait, selon son habitude, adressant à tous les pauvres

qu'il rencontrait quelques paroles aimables et consolantes, quand, au détour d'une lande, à peu de distance de la porte de sa sœur, il en remarqua un dont le teint pâle, l'œil éteint, la démarche chancelante, éveillèrent plus particulièrement encore son intérêt et sa compassion :

— « Mon ami, lui dit-il, où allez-vous dîner aujourd'hui ? »

— « Je n'en sais rien, » répondit le mendiant ; et il lui avoua qu'il avait mangé son dernier morceau de pain la veille, et qu'il ne savait plus où s'en procurer.

— « Ayez confiance, mon fils, reprit le capucin ; les yeux du Seigneur ne se détournent jamais de celui qui souffre, et si vous voulez m'accompagner au château que voici, vous verrez que Dieu ne vous oublie point. »

Le mendiant ne se fit pas longtemps prier, et quand les gentilshommes réunis pour le festin vinrent avec la dame du lieu au-devant de l'ami qu'ils voulaient honorer, ils ne furent pas sans étonnement en voyant quel singulier compagnon de route il s'était choisi. La dame voulut d'abord faire chasser l'hôte importun, mais apaisée aussitôt par la remarque de son frère « que le mendiant et le capucin portaient la même livrée, « que d'ailleurs ce malheureux n'était venu au « château que sur son invitation, » elle souffrit que le religieux plaçât son protégé à table, à côté de lui ; et elle ne se plaignit pas plus que ses bril-

lants invités de l'attention presque exclusive que, durant tout le dîner, le bon frère Louis accorda aux paroles du pauvre, de la préférence qu'il lui marquait sur tous les gentilhommes qui entouraient la table, et qui étaient venus là pour renouveler connaissance avec leur ancien ami. — Il y a six ou sept ans que le saint évêque de Nantes, Mgr Jacquemet, demandait aussi aux fidèles de son diocèse si la présence d'un pauvre, invité quelquefois à la table de famille, ne leur paraîtrait point une chose agréable à Dieu, salutaire à l'indigent qui trop souvent se dégrade parce qu'il sent qu'on le méprise, utile aux jeunes membres de cette famille chrétienne qui verraient toujours avec fruit honorer la pauvreté. La pensée touchante de l'excellent évêque fut comprise de plusieurs dans la charitable ville de Nantes, comme la bonne action du frère Louis le fut de tous sous le toit de sa sœur. Une personne qui m'est chère et qui se trouvait en 1850 dans la grande cité que protègent Donatien et Rogatien, se souvient avec bonheur de s'être assise à une table où une vieille mendiante était admise et traitée avec toutes sortes d'égards.

On a fait sur les capucins une foule de contes ridicules, et pourtant je ne sais pas de spectacle plus noble et plus sérieux que celui de cette pauvreté volontaire d'un homme destiné par sa naissance et sa fortune à commander à ceux-là mêmes de qui il reçoit le pain de l'aumône et dont il se

fait le plus humble serviteur. Il y avait de quoi consoler les déshérités des biens passagers de ce monde, lorsqu'ils voyaient des hommes comme Louis Polart préférer à tout ce qui semble digne d'envie le dénûment de l'indigence, le délaissement de l'obscurité. Le pauvre a une réponse toute prête aux heureux qui lui reprochent de manquer de résignation, et qui, à ses yeux, ont le tort impardonnable de n'avoir jamais souffert des maux pour lesquels ils prêchent la patience et qu'ils cherchent à adoucir. Il n'en était pas ainsi de ces moines qui avant de prêcher les pauvres avaient commencé par se faire pauvres eux-mêmes. Que répliquer au frère Louis qui avait tout quitté pour Dieu, quand il assurait que les richesses n'ont rien de désirable, que la vraie patrie est ailleurs, que notre âme trop à l'étroit sur la terre doit diriger tous ses vœux, tous ses efforts vers le ciel ? Il pouvait entrer hardiment dans le réduit le plus misérable, lui qui demandait comme une faveur qu'on ne l'arrachât point d'une cabane faite en branches de genêts où il vécut quelque temps, et où il ne pouvait se tenir qu'à genoux. Il pouvait sans rougir encourager le malade, l'exhorter à la patience, lui, infirme, qui souffrait les plus atroces douleurs sans se plaindre, de peur qu'en connaissant toute la gravité de son mal et en ne le voyant pas moins continuer sa vie dévouée et pénitente, on ne lui accordât des louanges qu'il repoussait presque avec horreur. De

semblables consolateurs ne peuvent être éconduits comme l'un de nous, car avant de parler des avantages de la souffrance, ils ont pris, par un libre choix, sur leur épaule, la lourde croix qui pèse sur les plus éprouvés de leurs frères.

Cependant la Providence réservait à Louis Polart une lamentable occasion de grandir encore en abnégation, en humilité, et de couronner par une mort héroïque la sainteté d'une si belle vie. Un bruit sinistre courait sourdement à Morlaix : on disait qu'un habitant de Guiclan venait de mourir de la peste. On se rappelait avec terreur la contagion qui sévit à Morlaix comme à Quimper au temps de la Ligue, et que le chanoine Moreau, qui en fut témoin dans la dernière de ces deux villes, a décrite dans le manuscrit qu'il nous a laissé.

« Le sieur Maréchal d'Aumont, dit-il, revenant « de Roscanvel avec une armée victorieuse, tant « Français qu'Anglais, se rendit à Quimper et aux « environs, où s'engendra incontinent parmi eux « et puis le reste du peuple une maladie incon- « nue, mais contagieuse, qui ne produisait aucune « marque extérieure ni aux malades ni aux morts, « et emportait son homme en vingt-quatre heures, « et s'il passait le troisième jour en échappait. « C'était un mal de tête et de cœur seulement. La « ville pensa demeurer déserte de tout âge et de « tout sexe, et y mourut un si grand nombre, que « l'on ne trouvait à peine place dans les églises et

« les cimetières de la ville et faubourgs pour les « inhumer ; et on trouva, de compte fait, qu'en « trois mois on enterra dans la ville et faubourgs « dix-sept cents, tous de cette maladie, sans y « comprendre les soldats qui furent tués pendant « le siège, ni aussi ceux qui n'eurent sépulture en « terre bénite, qui furent plus d'autant, car cette « maladie fut encore plus cruelle sur les Anglais que « sur les autres, qui, étant logés en la Rue Neuve « et aux Regaires, mouraient en si grand nom- « bre, que leurs gens les enterraient à monceaux « dedans les jardins, et n'allaient chercher église « ni prêtres. Tous les chefs de famille, hommes « et femmes, moururent lors, et ne demeura que « des jeunes gens et enfants que fort peu. Les ca- « tholiques disaient, et possible avec vérité, que « Dieu nous punissait parce que nous avions laissé « son parti adhérer au roi, qui lors était encore « calviniste. »

On peut juger d'après ce tableau emprunté aux *Mémoires sur les guerres de la Ligue en Bretagne*, de l'impression de terreur que l'approche du fléau qui, depuis 1595, avait déjà reparu en 1623 et 1626, répandit en 1640 dans toute la population de Morlaix. Je dis 1640 et non 1631, date citée par un biographe du frère Louis, car rien dans l'histoire locale ne fait mention de peste en 1631 ; tandis qu'en 1640 l'affreuse maladie n'étendit que trop réellement ses ravages dans la ville, et plus encore dans les bourgs environnants. On cite dans

la ville comme plus maltraités les quartiers de la Ville-Neuve et du clos Marant, et, dans les campagnes, les paroisses de Plouézoc'h et de Plougasnou. Un trait où se montre bien l'esprit breton, toujours porté vers le merveilleux ne doit pas être omis dans le souvenir de ces jours de désolation et de misère. On raconte qu'au temps où la contagion décimait Plouézoc'h, sans avoir encore pénétré en Plougasnou, un cultivateur de cette dernière paroisse en revenant chez lui, un soir, fit rencontre d'une vieille femme maigre, jaune, décrépite, qui se tenait tristement assise au bord du ruisseau nommé maintenant l'eau du Pont-Cornou, et qui sépare les deux paroisses l'une de l'autre. — « Mon ami, dit la vieille, je voudrais aller à Plougasnou, et vous me rendriez bien service en me portant de l'autre côté sur vos épaules. » Le villageois était aussi charitable que robuste, il fit obligeamment ce qu'on lui demandait; mais quelle ne fut pas son épouvante quand celle qu'il avait déposée sur l'autre bord du ruisseau se redressa, grandit, poussa un cri sauvage, et étendit devant elle ses bras décharnés comme pour étouffer dans une horrible étreinte quelque fantôme que la mégère seule semblait voir : — « Je suis la *peste noire*, dit-elle, et c'est toi, imprudent, qui m'as transportée dans ta paroisse où je ne pouvais arriver sans ton secours. » Le pâtre s'enfuit. Cependant la tradition assure qu'il fut épargné ainsi que sa famille.

La *mort noire*, une fois maîtresse du pays, vola de maison en maison avec la rapidité de la foudre. Les prêtres, les moines s'élancèrent courageusement à sa suite, et parmi eux, on remarqua surtout les Capucins de Ploujean et les Récollets de Cuburien, qui presque tous furent atteints par la contagion. Les chirurgiens et les hommes chargés des inhumations eurent aussi beaucoup à souffrir du fléau, et il vint un moment où il fallut en séquestrer le plus grand nombre. On avait construit, à la hâte, dans un vaste champ une multitude de cabanes dans chacune desquelles était un pestiféré. C'est là, c'est au lazaret que le frère Louis courut un des premiers, après avoir préalablement porté au cimetière, sur ses épaules, le cadavre d'un supplicié qu'il avait aperçu en traversant la ville, et que le bourreau laissait sans sépulture. Le voilà, le bon Frère, préparant les remèdes et les aliments des pestiférés, allant d'une cabane à l'autre; aidant celui-ci à se retourner sur son lit de douleur, consolant cet autre, le préparant à la confession que le prêtre vient entendre; inspirant à tous par ses angéliques paroles et son courageux exemple, l'amour de Dieu, la résignation la plus parfaite, le désir de se conformer, quoi qu'il arrive, à la volonté toujours bénie du Très-Haut. On le voyait à genoux près de ses chers malades, souvent des gens appartenant moins au peuple qu'à la populace, et par ce mot j'entends non pas ce qui vit au jour

le jour de son travail, ce qui est indigent et malheureux, mais ce qui est grossier, vicieux, vil par ses mœurs; on le voyait, dis-je, à genoux devant ces pauvres êtres souffrants qu'il comblait de soins, qu'il traitait avec autant de respect que s'il lui eût été permis de laver les blessures, de baiser les plaies de l'Homme-Dieu lui-même.

Des relations si constantes avec les malades ne pouvaient guère finir que par la mort de celui qui s'était dévoué tout entier pour eux. Louis se sentit frappé, et sa première pensée fut de remercier Dieu et de lui demander avec instance de le charger seul de toutes les douleurs qu'il réservait encore à ses bien-aimés compatriotes. Dès que la funeste nouvelle fut connue dans la ville et dans les paroisses d'alentour, la consternation se répandit partout, tant la perte de ce bon religieux paraissait encore un immense malheur au milieu de cette grande calamité. On vit alors la foule sortir de la cité, et se diriger, muette et désolée, vers la chapelle de Saint-Sébastien, à Kermouster, où l'on établit des prières publiques pour demander la guérison de ce capucin à la fois si modeste et si utile. Cependant la maladie faisait à chaque instant de nouveaux progrès, et avec elle aussi grandissaient la patience admirable, l'amour brûlant, toutes les vertus de l'héroïque malade. Pas un gémissement, pas une plainte ne sortait de sa poitrine; seulement, une fois, on entendit un soupir, on vit des larmes

ruisseler sur ses joues où trois charbons lui causaient d'affreuses douleurs. — « Mon père, dit-il au prêtre qui lui demandait pourquoi il pleurait, n'entendez-vous pas cette pluie torrentielle? Que vont devenir les malades couchés dans leurs cabanes où une inondation va peut-être les engloutir? » Ainsi, les souffrances horribles de la peste ne pouvaient encore occuper de ses propres maux cet homme dont la prière était exaucée, puisqu'il fut le dernier atteint par la contagion, et que sa vie parut avoir été acceptée en holocauste. Prête à s'éteindre dans ce monde, ou plutôt à se réunir au foyer de l'immortel amour, la charité du chrétien mourant se ranimait plus vive et plus éclatante.

Quand il vit le moment suprême approcher et qu'il eut reçu les derniers sacrements, le même esprit qui lui avait inspiré de quitter le monde, et de refuser les honneurs du sacerdoce, lui fit demander comme une grâce au prêtre qui l'assistait de le faire porter sur la charrette des pauvres dans la tombe commune où il voulait être enterré. — « N'avez-vous pas remarqué, lui dit-il, l'horreur de plusieurs mourants pour cette charrette qui leur paraît mener plutôt un condamné au lieu du supplice qu'un pauvre corps à la sépulture chrétienne? Oh! si je pouvais aider à détruire ce préjugé qui attriste encore les derniers moments de tant de malheureux! » Le prêtre ne fit aucune promesse, et, pour toute ré-

ponse, il mit le crucifix dans la main déjà glacée du religieux. Celui-ci le porta amoureusement à ses lèvres, et quand il le laissa retomber en exhalant le dernier soupir, on vit qu'il l'avait pressé avec tant d'effusion, tant de force, qu'il s'en était meurtri le visage.

Ainsi mourut le frère Louis, et la ville de Morlaix reconnaissante ne permit pas au prêtre qui avait reçu le dernier vœu du mourant, de remplir ce vœu, en faisant enterrer sans honneur celui qui avait rendu tant de services à toute la cité. Son convoi fut suivi d'un grand concours de peuple, on prononça son oraison funèbre, et durant trois jours on célébra pour lui un service, le premier jour aux frais de la ville, le second au nom du clergé, le troisième aux frais de la noblesse. Le corps du saint religieux fut enterré dans une chapelle de l'église Saint-Mathieu; mais bien qu'en bâtissant la nouvelle église à la place de l'ancienne, on n'ait point fouillé le sol et déplacé les tombes, j'ai cherché vainement le nom du frère Louis sur les pierres tumulaires qui portent encore une inscription. Ce nom, s'il a jamais été gravé sur la tombe de Louis Polart, a disparu de la pierre comme il s'est effacé de presque toutes les mémoires au lieu même où il mourut victime de sa charité. Dieu voulait sans doute qu'il en fût ainsi pour mieux répondre, même au delà du tombeau, à l'humilité du modeste capucin. Pourquoi, avec cette pensée ordinaire, ne me

suis-je pas contenté de garder dans mon cœur l'histoire que je viens d'écrire? Pourquoi? C'est qu'avec les tendances de notre époque, ses plaies sociales, rien ne me paraît plus utile que de rappeler aux âmes qui cherchent encore la perfection cet amour de l'obscurité et de l'indigence, cette abnégation de soi, cette vertu d'humilité enfin, déjà d'une *rareté inouïe* au quatrième siècle, suivant saint Basile, et devenue presque introuvable aujourd'hui.

LA
MANSARDE DU PÈRE COMTOIS.

LA
MANSARDE DU PÈRE COMTOIS.

I

INTRODUCTION.

Le 14 février 1852, dans un petit château situé sur les bords de la Charente, aux environs de Saint-Savinien, deux amis de collège se retrouvaient après plusieurs années de séparation, et causaient ensemble au coin du feu. Tous les deux s'étaient mariés depuis qu'ils ne s'étaient vus, et tous les deux aussi, bien qu'ils eussent à peine trente ans, étaient déjà pères de famille. L'un, Gustave de Tréville, vivait retiré à la campagne où nous les voyons réunis; l'autre, Élie de Verneuil, avocat à la Cour de Rennes, pressé par les sollicitations de son ancien camarade, était arrivé

chez celui-ci le matin même, avec sa femme et son fils.

Les souvenirs d'enfance à peu près épuisés, les deux amis s'entretenaient de leur situation présente. Gustave raconta l'histoire de son mariage ; il dit que sa fortune assez considérable relativement à sa vie modeste, lui permettait de donner beaucoup, et qu'il avait pu venir en aide à bien des misères.

— Toutefois, ajouta-t-il, les actions les meilleures ont deux côtés différents, et je suis bien aise de te consulter sur une question qui me paraît très-délicate. Je crois remplir un devoir envers les pauvres en leur sacrifiant, chaque année, l'excédant de mon revenu, et je crains, néanmoins, de nuire beaucoup aux intérêts de mes enfants en n'ajoutant rien à mon capital. Mes héritiers ne seront-ils pas en droit d'accuser ma prodigalité insouciant, lorsqu'ils verront que je me suis contenté de leur laisser ce que j'avais reçu, sans me préoccuper si ce qui était richesse pour moi, ne serait plus qu'aisance pour eux?... Oui, mon ami, telles sont les pensées dont je ne puis me défendre et qui empoisonnent pour moi le plaisir de consoler, le plus doux de tous les plaisirs. Quand nous étions écoliers, mon bon Élie, je m'adressais souvent à toi pour obtenir un sage conseil. Eh bien ! qu'il en soit encore comme au collège ; donne-moi des arguments pour calmer les inquiétudes du père ou pour résister une

bonne fois à la pitié de l'homme et à ce qui me semble un sentiment de justice envers les malheureux.

— Excellent Trévire, répondit le jeune avocat, la manière la plus simple de te faire connaître mon opinion sur ce grave sujet, c'est de te raconter aussi mon histoire. Écoute-moi donc, puisque nos femmes ont eu la discrétion de nous laisser seuls et de nous accorder la soirée entière pour nos confidences.

Et sans se laisser troubler par les jeux des enfants qui, sous les yeux de leurs mères, riaient et folâtraient dans une chambre voisine, Élie de Verneuil parla ainsi :

LE BANC DE PIERRE.

— Les avis dont tu veux bien te souvenir et que j'ai pu te donner quelquefois, n'étaient point les fruits naturels de ma raison, et l'honneur en revient tout entier à mon père. Marié à Rennes où il occupait une place élevée dans la magistrature, ce bon père se chargea lui-même de ma première éducation. Souvent, je te l'ai déjà dit, il me conduisait dans les écoles des enfants du peuple, et il priait l'instituteur d'interroger devant moi les élèves les plus distingués. Mon cher fils, me disait-il en sortant, ces enfants que tu viens d'entendre et qui sont plus habiles que toi, appartiennent à des parents pauvres et font partie de ce qu'on appelle parfois dédaigneusement le bas étage de la société. Or, si le bas étage est si sou-

vent ainsi, si l'on y rencontre tant d'aptitude au travail, tant d'intelligence, tant de savoir, que devra-ce être aux étages supérieurs? Ne l'oublie pas, mon enfant, ces écoliers seront tes juges et des juges prévenus, car, dans une position moins heureuse que la tienne, ils auront presque le droit de se montrer exigeants. Travaille donc à les surpasser en toutes choses et à acquérir une supériorité plus solide et plus glorieuse que celle qui nous vient de la naissance ou de la fortune. D'ailleurs, les temps sont difficiles : les générations nouvelles n'imiteront point ces troupes d'Arabes, qui, pour traverser le désert, choisissent un âne qu'ils dispensent de tout fardeau, et placent en tête de la caravane.

Nous faisons ensemble d'autres visites qui ne m'étaient pas moins utiles; mon père m'apprenait à monter l'escalier du galetas où ses aumônes et surtout ses paroles affectueuses et encourageantes étaient accueillies comme la manne du ciel. Lorsqu'il m'arrivait d'avoir quelque fantaisie coûteuse, de désirer un de ces jouets somptueux dont les enfants sont avides, au lieu de me répondre par un refus, ce sage conseiller me montrait des vieillards infirmes, des ouvriers malades ou sans travail, des enfants à demi-nus, et il me demandait ensuite ce qui me paraissait le plus nécessaire ou des habits, des remèdes, des secours à ces malheureux, ou l'achat d'un objet frivole dont mon inconstance se laisserait bientôt.

Ému de pitié, je suppliais mon père de ne plus m'écouter à l'avenir, et, comme il m'avait enseigné la nécessité du travail, il m'habitua à la compassion et aux privations volontaires.

Je ne m'arrêterai ni sur les années du collège, ni sur mon séjour à Paris, où mon père me conduisit pour faire mon droit. Démissionnaire de 1830, il avait quitté Rennes pour se retirer dans une maison de campagne près de Dinan, et c'est de cette tranquille retraite, en rapport avec ses goûts solitaires, qu'il s'arracha pour me suivre au milieu du bruit de la grande cité. Sa sollicitude si active dans mon enfance, le devint plus encore ; il s'attacha à me faire une jeunesse occupée et sérieuse, une jeunesse bien différente de celle de la plupart des étudiants qui m'entouraient. Enfin, j'obtins ce titre d'avocat qui pour tant de jeunes gens n'est qu'un papier sans valeur, une espèce de quittance moqueuse des déboursés de la famille. Mon père décida alors que nous retournerions à Rennes où il avait conservé quelques amis dont le crédit pouvait m'être utile. Je me suis toujours un peu moqué de la chasse au diplôme quand ce diplôme est le but et non le moyen :

Je voulais être vraiment avocat.

La veille de notre départ, ou plutôt de notre retour, mon père m'annonça qu'il avait une communication à me faire, et pour laquelle il réclamait toute mon attention.

— Ce n'est pas seulement, dit-il, pour te donner des clients que nous retournons à Rennes. Dans cette ville habite aujourd'hui un de mes compatriotes et compagnons d'enfance, à qui j'ai rendu, il y a vingt ans, d'importants services. Industriel habile, Raymond a mené à bonne fin plusieurs entreprises, tant à Aix où il faisait le commerce d'huile qu'à Marseille, où il établit ensuite une raffinerie d'une immense valeur. Il est maintenant fort riche, et, dans l'intention sans doute de goûter un peu de repos après une vie très-agitée, il est revenu au gîte avec sa femme et ses deux enfants, dont l'un se nomme Athanase et l'autre Octavie. A la naissance de cette dernière, son père, dans un transport de gratitude et de fraternelle affection, m'écrivit combien il se trouverait heureux si, plus tard, l'événement qu'il m'annonçait nous permettait une alliance entre nos familles. Je répondis que cette alliance dépendrait de nos enfants ; et, sans nous être formellement engagés l'un vis-à-vis de l'autre, cette idée de mariage est demeurée dans notre esprit, et nous la verrions se réaliser avec un véritable bonheur. Tu es encore jeune pour te marier, Elie, mais tu n'as pas de mère, et les soins d'une femme ne peuvent se remplacer dans une maison. Prépare-toi donc à étudier le caractère d'Octavie. Je voudrais qu'elle te plût ; mais je te conseille de ne te laisser éblouir ni par la fortune, ni par les qualités de l'esprit, ni par la beauté.

Je fis observer à mon père que ses désirs contrariaient les miens. Depuis ma sortie du collège, j'avais fait comme tout le monde de grands projets, et ces projets se rattachaient à un voyage d'Italie.

— Vous m'avez encouragé dans mon rêve artistique, continuai-je, vous avez applaudi aux économies que j'ai faites pour le réaliser, et maintenant vous soufflez sur mes chimères en me parlant d'une jeune fille qui ignore peut-être que je suis au monde, et dont je ne me soucie nullement. Je ne vous demandais que huit mois de liberté, et puis je revenais aux études oratoires avec de belles images de plus.

— Ne te désole point, reprit mon père, tu iras à Rome, à moins que tu ne me pries toi-même de te garder en Bretagne. Il ne s'agit pas de dire, en parodiant César : « Je suis venu, j'ai vu, et je me suis marié ; » viens seulement, et vois, et le mariage se fera l'année prochaine ou l'année suivante. L'important est de savoir si cette alliance peut assurer ton bonheur, et, dans ce cas, de ne pas la laisser échapper, faute de la rechercher à temps. Une fois les promesses données, tu partiras pour l'Italie. On n'aime jamais aussi bien qu'après une absence de quelques mois.

Cette réponse me rassura. Cependant je prononçai le mot de *mariage d'argent*.

— Elie, reprit mon père, je te répète de te tenir en garde contre les séductions de la fortune,

et pourtant, si mademoiselle Raymond est digne de devenir ta femme, ne repousse pas une opulence qui peut t'aider à faire du bien. Il faut de l'or aux âmes généreuses pour qu'elles répandent la vie autour d'elles ; il en faut pour créer des établissements utiles, pour développer et épauler des germes de fraternelle assistance destinés à couvrir le monde et à le sauver des luttes de la haine et du désespoir.

Je me laissai aisément persuader. Mon père me communiqua une lettre de M. Raymond, où celui-ci s'engageait à lui céder une partie de la maison qu'il habitait. J'allais donc me trouver tout d'abord sous le toit d'Octavie.

— Tant mieux, dis-je à mon père, mes observations en seront plus faciles, et je n'aurai pas longtemps à attendre pour la juger.

Gustave interrompit son ami :

— J'admire ton indifférence, dit-il en souriant, tu es certainement un des sept sages de France, en supposant que notre patrie puisse en compter jusqu'à sept.

— Attends un peu, reprit M. de Verneuil, je t'ai répété mes paroles, mais je ne t'ai rien dit de mes pensées, dont les moins extravagantes battaient encore la campagne et me peignaient Octavie tantôt sous la forme d'un ange, tantôt sous la figure d'un démon. Mademoiselle Raymond devait être d'une beauté céleste ou d'une laideur repoussante pour un cœur neuf, ne croyant qu'aux

extrêmes, et auquel, sublime ou hideux, il fallait toujours du roman. Oui, Gustave, l'étude des lois ne m'avait pas tellement absorbé, que l'imagination ne trouvât aussi son compte dans mes rêveries. Une jeunesse sérieuse a même cela de particulier, qu'elle conserve plus longtemps l'épanouissement poétique; en cherchant à acquérir la maturité du vieillard, elle sauvegarde, sans y penser, la candeur, la pureté de l'enfant. C'est la glaneuse qui n'a voulu recueillir que des épis, et qui, sans le savoir, emporte des bluets dans sa gerbe.

La distance de Paris à Rennes me permit de varier à l'infini mes créations fantastiques. Nous arrivâmes enfin, et nous descendîmes à l'hôtel, notre logement ne devant être prêt que dans quelques jours.

A ce soir la première entrevue, pensais-je avec un sentiment mêlé d'inquiétude et de curiosité.

En attendant, j'ouvris ma fenêtre, et pour me distraire d'une préoccupation que ma haute sagesse ne voulait point s'avouer à elle-même, je me mis à regarder les passants.

L'hôtel était situé assez près de la cathédrale, et de toutes les rues adjacentes je voyais la foule accourir à l'église. Ce n'était pas un dimanche; ce n'était pas non plus un jour de fête, et je me demandais pourquoi ce grand concours de peuple, quand le hasard me l'apprit. Parmi les passants, je remarquai un vieillard dont la physionomie ouverte et vénérable me frappa; infirme, il s'ap-

puyait d'une main sur une forte canne, et de l'autre sur une béquille qui le soutenait sous l'aisselle, et à l'aide de laquelle il s'avancait lentement. Il portait une veste brune et un pantalon d'étoffe grossière; son chapeau de feutre, un peu bas, tenait le milieu entre le chapeau bourgeois et le chapeau de paysan; ses souliers avaient des boucles d'acier. Bref, tout dans son costume annonçait un homme appartenant à la classe ouvrière. De temps en temps il s'arrêtait, et adressait la parole à une jeune fille qui marchait à côté de lui.

— Je réclame le portrait de la jeune fille, dit M. de Trévire.

— Et tu seras satisfait, dit l'avocat; je n'aurai garde de négliger le portrait d'un des principaux personnages de mon histoire. La jeune fille était d'une taille au-dessous de la moyenne et mince comme un enfant. Ses yeux (il faut toujours commencer par les yeux) brillaient d'un éclat tout espagnol; ses cheveux noirs descendaient en bandeaux sous son petit bonnet de dentelle commune et encadraient d'une façon charmante ses joues roses, à fossettes, et son front lisse et brun; sa bouche....

— Oh! je prévois l'inévitable sourire! s'écria Gustave; mentionne plutôt son nez, cet ornement indispensable d'une jolie figure, et dont les poètes et les romanciers semblent ne parler qu'à contre-cœur.

— Ma foi, dit Elie, le nez est embarrassant à décrire; et je conçois bien qu'on le passe sous silence dans la plupart des portraits. Que t'en dirai-je du nez de ma jeune fille? Au lieu de s'incliner vers la tombe comme celui du père Aubry, il avait quelque tendance à s'élever vers le ciel; c'était un de ces petits nez retroussés qui, s'il faut en croire Soliman II, renversent les lois des empires. Le tout charmait à la première vue, et formait un des plus agréables visages qu'il soit possible de rencontrer.

Arrivé devant l'hôtel, le vieillard jeta un regard furtif sur un banc de pierre qui se trouvait à la porte. La jeune fille s'en aperçut.

— Grand-père, dit-elle, nous n'irons pas plus loin sans nous reposer un peu. Pour moi je n'entre pas dans l'église avant de reprendre haleine.

— Non, Babet, répondit le boiteux en poursuivant sa route, tu brâles d'impatience; tu crains d'arriver trop tard pour te procurer une bonne place, et je ne veux pas qu'à cause de moi...

— Me traiterez-vous toujours comme une petite fille? reprit Babet en posant sa main sur la béquille du grand-père; on aura une place, bon papa, mais à condition que vous ne passerez pas devant cette pierre sans vous y asseoir.

— C'est donc à moi d'obéir, méchante? répondit le vieillard en se dirigeant vers le banc de pierre. Nous y resterons trois minutes, et pas une

seconde de plus. Tiens, m'y voici; maintenant je tire ma montre, et nous allons voir.

Babet épousseta la pierre avant d'y hasarder sa robe de toile peinte; puis, bien certaine que sa toilette, d'une propreté irréprochable, ne courait aucun danger, elle s'assit à côté de son aïeul.

— Et je dis, s'écria-t-elle joyeusement, qu'un évêque n'est pas mieux assis que nous!

Le banc était placé sous ma fenêtre; en faisant un effort, ma main aurait pu toucher les cheveux blancs du vieillard. Je fus donc en tiers dans la conversation suivante:

— Je voudrais savoir, bon papa, si le pauvre Cyprien viendra aussi à la cathédrale; il craignait hier de ne pouvoir terminer son ouvrage assez tôt, et de manquer le sermon de ce grand prédicateur. Il y aura bien des hommes dans l'église, mais Cyprien a peut-être plus d'esprit à lui seul que tout ce monde-là ensemble.

— Allons, répondit le grand-père, tu veux qu'un serrurier en sache plus que les docteurs en droit et Messieurs de l'Académie? Prends-y garde, Babet, ton admiration pour notre jeune voisin lui sera funeste. Heureux de t'éblouir, il passe les nuits à étudier je ne sais quoi, au lieu de dormir dans son lit et de réparer ses forces. Parce qu'il est savant et que ma mère a oublié de me mettre à l'école, penses-tu qu'il soit plus content que moi et meilleur ouvrier?... J'ai beau prêter l'oreille à la cloison qui nous sépare, moi qui

chante toujours, je n'ai jamais entendu ses chansons. Je veux bien qu'il ait la science ; mais si le bon Dieu ne la donne qu'en échange de la gaieté, je remercie le ciel de m'avoir laissé le meilleur lot.

La jeune fille baissa la tête.

— Je voudrais, dit-elle, que le prédicateur tonnât contre l'égoïsme, et cela à cause de quelqu'un que je vois d'ici.

L'aïeul regarda du côté que lui indiquait sa compagne, et il répliqua doucement :

— Si le prédicateur répondait à mon désir, il apprendrait plutôt à une petite fille de ma connaissance comment il faut être patiente, résignée et surtout charitable envers tout le monde. Voistu cette pièce ? continua le bonhomme en tirant de sa poche une mauvaise pièce de monnaie effacée et sans valeur. Elle ressemble aux conseils et aux remontrances ; personne n'en veut pour soi, et chacun aimerait à la glisser à ses voisins.

Le vieillard présenta la pièce à Babet ; celle-ci tendit la main avec un rire amical.

— Eh bien ! je la prends, dit-elle, et le conseil, et la remontrance, et tout ce que grand-père voudra. Voyons, bon papa, êtes-vous assez reposé ? Je vous donne encore un demi-quart d'heure.

Le bon papa s'était levé dès qu'il avait vu l'aïeul au bout de la troisième minute. Cette fois il ne céda point à la jeune fille, et ils s'éloignèrent en causant.

Voilà de bonnes gens, dis-je en moi-même, et je serais très-fâché de ne plus les revoir.

Moitié dans le but de les retrouver, moitié dans le désir de connaître l'orateur dont les habitants de Rennes faisaient si grand cas, j'engageai mon père à suivre la foule à la cathédrale ; il y consentit, et un instant après nous étions dans l'église où je cherchais vainement des yeux mes deux causeurs.

III

LA PARABOLE DE LAZARE.

Le prêtre commença son discours par ces paroles de l'Évangile : « Un homme était riche, « vêtu de pourpre et de lin, et donnait tous les « jours de magnifiques repas.

« Et un homme nommé Lazare mendiait couché « à sa porte et couvert d'ulcères, souhaitant de se « rassasier des miettes qui tombaient de la table « du riche, et personne ne lui en donnait. »

A ce début je regardai encore si je n'apercevais pas la jeune fille. L'idée d'étudier ses impressions durant ce discours qui devait répondre à ses pensées, me souriait beaucoup. Cependant je ne la vis point, et mes yeux s'arrêtèrent sur une personne toute différente.

C'était un homme gros et court, à l'extérieur

campagnard, et qu'on eût pris pour un valet, si les femmes élégantes au milieu desquelles il était assis ne lui avaient adressé, en lui faisant place, de gracieux saluts. Il n'était pas positivement laid, et même en dépit des cinquante ans qu'il pouvait avoir, il conservait encore une certaine fraîcheur. Ce qu'il faudrait peindre, mon cher Trévire, pour te faire comprendre l'espèce de répulsion qu'il m'inspira, c'est l'expression de ses traits, c'est l'ensemble de sa physionomie. Son front étroit, où les calculs et non les méditations avaient sans doute creusé des rides, ses lèvres serrées que ne dut jamais épanouir une gaieté franche, son regard inquiet et allant toujours de haut en bas, de bas en haut, comme pour vérifier une addition, son attitude gênée et commune, toute sa personne, enfin, attirait mon attention par le déplaisir et le dégoût. Je me fâchais contre sa redingote marron qui me paraissait sale, et arrachée en passant à quelque créancier insolvable; je m'indignais de son gilet à moitié trop large et sous lequel je ne pouvais croire qu'il y eût un cœur. Nous voilà bien loin des Sages de la Grèce, n'est-il pas vrai? et l'aveu de cette sous-daine antipathie pour un inconnu ne te permettra plus de me comparer à Thalès de Milet, ou à Solon d'Athènes.

Je reviens à mon homme à la redingote marron. Dès les premiers mots du prédicateur, ses yeux s'étaient tournés vers les bas côtés de l'é-

glise encombrés de peuple, et un léger mouvement d'épaules avait témoigné de son impatience et de son mécontentement. Évidemment, le texte du sermon ne lui plaisait pas.

L'orateur chrétien commenta la mystérieuse histoire de Lazare avec un incomparable talent. Il ne fut pas aussi loin que Massillon dans l'admirable sermon sur le même sujet; de folles et périlleuses doctrines déjà trop répandues lui commandaient la prudence, et pourtant sous la menace d'une révolution terrible, que nous avons vue éclater depuis, il pressa, il conjura les puissants de la terre de ne pas oublier dans leurs fêtes la misère assise à la porte et dont la faim inapaisée crie vers le ciel. Le prédicateur, enfin, tout en ne s'écartant point d'une sage réserve, ne voulait pas se montrer moins charitable que le damné de la parabole: « Père Abraham, disait « celui-ci, je vous conjure d'envoyer Lazare dans « la maison de mon père, afin qu'il avertisse mes « cinq frères et qu'ils ne viennent pas dans ce « lieu de tourments. »

En sortant de l'église je me trouvai à côté de la redingote marron, dont le propriétaire me parut plus vulgaire et plus déplaisant encore. Je remarquai qu'il tenait à la main une grosse canne, dont la pomme sculptée en forme de figure maussade faisait la grimace à tout le monde.

Il serait curieux, pensai-je, d'interroger cet homme sur ce qu'il vient d'entendre. Et je me

rappelai cette pensée du bon paria: « Si vous « jetez une perle à un crocodile, au lieu de s'en « parer, il voudra la dévorer: il se cassera les « dents, et de fureur il se jettera sur vous. »

J'en étais là de mes réflexions lorsque mon père, comme s'il eût voulu m'éclairer sur le véritable caractère de cet homme, s'avança vers lui, et l'aborda familièrement:

— Eh bien! Raymond, dit-il, je croyais que tu m'avais reconnu. — Raymond! le père d'Octavie! mon futur beau-père!... Je restai pétrifié.

— Ah! ce cher ami! répondit M. Raymond d'un air distrait et en prenant toutefois la main de son ancien camarade; en effet, je t'avais vu dans l'église, mais les déclamations de ce prêtre m'ont tellement fatigué!

Mon père le regarda avec étonnement. M. Raymond continua: — Je ne puis supporter ces hommes qui, pour obtenir une popularité misérable, font de la chaire chrétienne un foyer de sédition. Ne vaudrait-il pas mieux, au lieu d'exciter les mauvaises passions du peuple, le rendre plus patient et plus soumis? Oh! non, on veut produire de l'effet! on croit faire preuve d'indépendance et de courage!...

— Mon cher Raymond, dit mon père, je suis pour le prédicateur et contre toi. Je crois que les richesses et les honneurs exercent une fascination dangereuse sur les âmes les plus élevées et qu'il est bon de nous rappeler de temps en temps

pourquoi il y a des grands et des riches, et à quelles conditions les biens de la terre sont donnés seulement à quelques-uns. Les pauvres auront leur tour, n'en doute pas, dans les salutaires enseignements de ce bon prêtre, car ils ont aussi leurs travers, et maintenant, hélas ! plus que jamais. Dieu fasse que nous profitons du conseil les uns et les autres : la bienfaisance en haut, la reconnaissance en bas et le dévouement partout, voilà les seules bases d'une société paisible. Hors de là nous aurions beau sceller l'Évangile, nous ne trouverions ni l'ordre, ni la sécurité, ni le bonheur.

M. Raymond allait répliquer, lorsqu'un vieillard s'approcha de lui et lui demanda l'aumône : — Mon vieil ami, dit l'industriel en soulevant son chapeau pour répondre au salut du mendiant, par égard pour votre tête blanche ne tendez pas ainsi la main. Conservez la dignité de votre âge.

— Mais, monsieur, je manque de tout, murmura le vieillard.

— Alors vous avez mal élevé vos enfants, vous n'avez rien économisé dans votre jeunesse ; j'en suis fâché, mais il faut que quelqu'un serve d'exemple aux dissipateurs.

M. Raymond voulait épargner l'ingratitude à ce mendiant, et il passa outre.

Cependant la rencontre avait été remarquée par un jeune garçon et une petite fille apostés chacun au coin d'une borne ; à la politesse du *monsieur*,

ils avaient jugé que la requête avait été bien accueillie, et ils ne firent qu'un saut pour arriver ensemble auprès de nous.

— Jeune homme, dit M. Raymond toujours avec la même douceur, pourquoi ne travailles-tu pas ?

— L'ouvrage, manque, monsieur. Ah ! si vous en aviez à me donner !

— Il faut en trouver, mon enfant, il faut en trouver. Quant à moi, j'ai mes ouvriers et mes domestiques. Va, mon ami, bonjour.

Et cette enfant de cinq à six ans, pensai-je, lui reprochera-t-il de n'avoir pas fait d'économies, ou lui conseillera-t-il de travailler ?

M. Raymond s'était arrêté devant la petite fille, et il paraissait la contempler avec intérêt. Cette fois je le crus attendri :

— Et toi aussi, mignonne, dit-il, tu viens me demander quelque chose ? Pauvre petite ! ne vaudrait-il pas mieux aller à l'école que d'apprendre si jeune un pareil métier ? Te donner, ce serait encourager tes parents à consommer ta perte. Laisse-nous, ma chérie, tu es bien gentille. Et soulevant la tête de l'enfant, il lui donna une petite tape sur la joue en signe d'amitié.

Mon père se taisait, je gardais le même silence, et je commençais à croire à mon talent de physionomiste.

Sur notre route nous rencontrâmes plusieurs hommes du peuple qui saluèrent M. Raymond,

et il leur répondit à tous avec une politesse scrupuleuse. Il adressait la parole à quelques-uns et caressait les enfants, mais tout cela d'un air si distrait, si peu cordial, que personne ne pouvait s'y méprendre. Nous arrivâmes ainsi à la maison qu'il habitait.

— Je ne sais si ton logement te suffira, dit-il en montrant à mon père une partie des croisées du second étage; je ne puis te céder là que quatre pièces, mais tu as aussi quatre mansardes fort commodes, et les jeunes gens aiment le bord des toits.

— C'est convenu entre nous, dit mon père, Elie s'établit au troisième, où il aura salon, cabinet de travail et chambre à coucher.

En levant les yeux vers ce toit où j'allais faire mon nid comme un passereau, je remarquai qu'une des fenêtres de mon appartement était entourée de capucines, une caisse peinte en vert et garnie de quelques plantes s'y trouvait également, ainsi qu'une ficelle tendue au milieu des fleurs et à laquelle se balançait un petit bonnet de femme.

— Vos locataires ne vous ont pas encore quitté? demandai-je.

— Le second est libre, répondit le propriétaire, et deux des mansardes le sont aussi. Pour les deux autres, ceux qui les occupent ont le droit d'y rester encore trois jours. Mais je vous réponds qu'après ce délai de rigueur, je ne leur accorde pas cinq minutes.

— Et ces bonnes gens sont des ouvriers? demanda mon père.

— Oui, dit M. Raymond, celui qui habite la mansarde où tu vois ces capucines, est un vieux tailleur qui ne cesse de chanter tous les jours comme s'il n'avait rien de mieux à faire. L'autre, dont tu ne peux voir la fenêtre, parce qu'elle donne de l'autre côté, est un serrurier bel-esprit, un mauvais drôle, aussi insolent qu'orgueilleux et qui pourrait fort bien appartenir à quelque société secrète.

Je me souvins de la conversation du grand-père et de la petite fille, et je m'informai si le vieillard n'était pas boiteux.

— Il l'est, en effet, répondit l'industriel, ce n'est pas assez du bruit de sa voix tremblotante, il faut encore supporter celui de sa béquille.

— Et vous dites qu'il est tailleur?

— Si l'on veut : le métier de ce brave homme est tout simplement de faire des guêtres de soldats.

— Ah ! mon Dieu, dit mon père, ce travail doit être bien peu rétribué.

— Ces gens-là vivent de rien, répliqua M. Raymond en ouvrant sa porte et nous faisant passer devant lui.

J'expliquai en deux mots à mon père comment je croyais avoir vu, deux heures auparavant, le vieillard que nous allions remplacer; et je montai l'escalier, plus occupé des locataires du troisième que du propriétaire et de sa fille.

Quand nous entrâmes dans le salon, un roquet se jeta dans nos jambes en aboyant de toutes ses forces. Je ne connais rien de plus haïssable qu'un petit chien dans ces moments-là. Abasourdi, hébété par les cris furieux du favori de madame Raymond, je me laissai présenter à la femme de l'industriel sans savoir ce qu'elle me disait et sans pouvoir me faire entendre. Je ne recueillis que quelques mots décousus.

— Raymond m'a souvent parlé... Bichonne, laisse donc Monsieur. Je sais que M. de Verneuil... Paix, Bichonne ! allons petite !

Bichonne consentit enfin à aboyer moins haut, et pendant la conversation qui suivit, elle ne recommença que deux ou trois fois son vacarme. Je profitai des intervalles de silence où la petite chienne se contentait de mordre mes bottes et de houspiller mes habits, pour faire connaissance avec madame Raymond.

C'était une de ces femmes comme tu n'as pu manquer d'en rencontrer quelque part, se confiant trop bien à la haute intelligence de leur époux pour se donner peine de penser elles-mêmes. Toujours en extase devant son mari, madame Raymond ne faisait guère que le répéter, et encore fallait-il qu'elle l'interpellât à chaque instant pour qu'il approuvât ce qu'elle venait de dire. L'industriel l'avait épousée pour sa dot, mais il s'accommodait fort bien de la bêtise qu'elle lui avait apportée en sus.

— Mon Dieu, disais-je, il faut que mademoiselle Raymond soit un ange pour rendre une pareille famille supportable.

Et je parlai d'elle en tremblant.

— Ma fille ? je ne sais où est ma fille... Raymond, sais-tu où est Octavie ?

— Elle s'occupe probablement de sa toilette pour le bal de ce soir.

— Ah ! oui de sa toilette ! Elle est à sa toilette, Monsieur.

— Et M. Athanase, continuai-je, ne sachant comment soutenir une conversation qui retombait toujours sur moi comme le rocher de Sisyphe, se prépare-t-il aussi pour ce bal ? J'eusse été charmé de le voir.

— Athanase ? mon fils ?... Attendez. Raymond parle de lui... Tais-toi donc, Bichonne. Hein, Raymond ? Athanase ira-t-il au bal ?

— Tu le sais bien, ma bonne amie, dit l'industriel ; et il continua sa conversation avec mon père.

— Il ira au bal, dit l'épouse modèle d'un ton décidé et tranchant ; et elle se hasarda à ajouter sans autorisation préalable qu'Athanase était un bien beau jeune homme.

Peut-être aurait-elle été plus loin, et se serait-elle émancipée tout à fait, si de nouveaux aboiements de sa favorite ne lui avaient coupé la parole. Une porte latérale venait de s'ouvrir, et Bichonne jappa de plus belle.

UN BON PÈRE DE FAMILLE.

M. Athanase entra dans le salon.

— Mon père, dit le jeune homme après nous avoir salués, les neveux du quinecaillier sont-là qui vous demandent. Faut-il les faire attendre ?

— Qu'ils viennent, les pauvres petits ! cria bien haut l'industriel ; ces messieurs sont mes amis, presque de la famille, ils veulent bien permettre... et je n'ai garde de retenir ces chers enfants si utiles à leur bon oncle. L'oncle Marius, continua-t-il tout bas en se tournant vers nous, n'a pas une très-bonne réputation. Il est ivrogne, brutal ; toutefois, nous sommes bien ensemble. C'est un homme à ménager.

La politesse et les petits égards ne coûtent rien. M. Raymond s'était enrichi en grapillant sur le

salaires des hommes qu'il employait, en ne sacrifiant pas une obole aux œuvres de bienfaisance, et il cherchait à le faire oublier et à se rendre populaire au moyen d'une généreuse distribution de saluts, de mots aimables et de poignées de main. Par exemple, on parlait d'une machine découverte par un de ses ouvriers et qui avait donné au fabricant des bénéfices considérables. A la vérité l'inventeur, remplacé par un marteau, avait été mis à la porte, mais quel certificat sur son livret ! C'était un Franklin !

Revenons à notre première visite.

Deux enfants, un garçon d'environ dix ans et une fille de sept, entrèrent en se tenant par la main. Ils s'attendaient à trouver M. Raymond tout seul, et, en nous voyant, ils s'arrêtèrent à deux pas de la porte, ne sachant s'ils devaient avancer ou reculer.

— Qu'ils sont gentils ! dit l'industriel en les toisant de son regard rapide. Voyons, Tony, tu viens me rapporter ma tabatière, et Marguerite a voulu t'accompagner ? Bons petits enfants ! Madame Raymond leur donnera à chacun un morceau de sucre.

Cette promesse ne produisit point le résultat attendu. Au lieu de se réjouir de cette bonne aubaine, les deux enfants fondirent en larmes.

La figure de M. Raymond se rembrunit.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? reprit-il d'un ton sec ; auriez-vous perdu ma tabatière ?

— Ah ! Monsieur, s'écria le petit garçon en venant tomber à ses genoux, mon oncle a battu Marguerite ; il l'a battue à trois reprises, et parce que je lui ai dit qu'il était un méchant de battre ainsi ma petite sœur, il nous a jetés ensemble dans la rue.

— Dis tout, Tony, ajouta Marguerite, quand tu as vu qu'il ne voulait pas me lâcher, tu l'as menacé de lui lancer une brosse à la tête.

— Et moi, j'ai dit à Marguerite, continua Tony, je lui ai dit : puisque ce méchant oncle nous chasse, allons tous deux chez M. Raymond. Il nous aime, Marguerite ; tu sais de quels noms il nous appelle, comme il nous caresse chaque fois que nous le rencontrons. C'est un bon ami celui-là, il nous prendra chez lui, nous ferons ses commissions, et il ne te battra jamais.

— A merveille, s'écria M. Raymond, la fortune de mes enfants n'est-elle pas au premier vaurien qui daignera en réclamer sa part ! Ces marmots sont étonnants ! ils sucent avec le lait des idées incroyables ! Ne voilà-t-il pas un beau valet et une belle servante !... Allons, petits révoltés, retournez chez votre bon oncle, et priez-le, les mains jointes, de vous pardonner et de vous recevoir encore dans sa maison. Ah ! bonté divine ! jeter une brosse à la tête de leur oncle ! un oncle qui les a recueillis sans qu'ils lui apportassent un denier, qui les nourrit et les habille, qui les loge...

— Et qui les assomme ! ajouta mon père. Ne

m'as-tu pas dit tout à l'heure que c'était un homme violent et dangereux ?

En voyant sa confidence répétée devant des enfants qui pourraient en faire part à leur oncle, M. Raymond fronça les sourcils et eut quelque peine à se contenir :

— J'ai dit et je répète, reprit-il, que Marius est un fort honnête homme, un excellent parent, et que s'il a frappé ces enfants, c'est que ceux-ci le méritaient. Ne viennent-ils pas de nous montrer un échantillon de leur caractère ?... D'ailleurs, l'autorité n'a jamais tort.

Les enfants épouvantés ne trouvaient plus la force de se défendre.

— Faut-il les renvoyer ? demanda madame Raymond.

— Oui, oui, répéta l'industriel ; et d'une voix si maussade, qu'elle réveilla le zèle de Bichonne qui recommença ses cris en reconduisant le frère et la sœur. Mon père se leva et les suivit aussi jusqu'à la porte ; il dit un mot au petit garçon, et revint s'asseoir.

Pendant ce temps, M. Athanase m'avait pris à part pour s'informer de quelques-uns de ses camarades. Aux noms qu'il me cita, je vis que j'avais affaire à un de ces hommes dont la jeunesse effrontée s'épuise dans les orgies. Je me hâtai de décliner mon ignorance sur ce qu'il désirait savoir, et je revins à mon fauteuil auprès de la maîtresse de la maison.

M. Raymond racontait l'histoire de son frère, rêveur enthousiaste, dont les désastreux écarts devaient avoir affermi l'ancien fabricant dans son système d'égoïsme. Urbain, (c'était le nom de ce frère qui se croyait appelé à inaugurer je ne sais quelle ère de félicité parfaite), sans obtenir aucun résultat utile à l'humanité, avait consommé sa ruine et celle de ses associés imprudents. L'utopiste était mort déçu, découragé, et désespérant de Dieu même. Malheureusement, une fille restait après lui, et il n'avait eu à léguer à cette enfant que la pitié de son oncle.

— Tu vois, dit M. Raymond, en terminant son récit, le résultat inévitable de tous les romans humanitaires; on veut embrasser dans un bonheur égal toutes les classes de la société, et l'on s'en va après avoir ruiné ses dupes, et en laissant à d'autres le droit de nourrir sa propre famille.

Cette fois, la remarque était trop juste pour songer à la contester. Mon père demanda pourquoi nous n'avions pas encore été présentés à la fille d'Urbain.

— Elle ne demeure point ici, répliqua M. Raymond avec un sang-froid dont je n'aurais jamais eu l'idée; l'intérêt de mes enfants ne me permettait pas une pareille charge. Tu conçois que si Henriette vivait chez moi, cela m'obligerait à une foule de dépenses compromettantes pour ma fortune et en même temps très-nuisibles à la pauvre fille. Par exemple ce soir, pourrais-je la présenter

au bal sans qu'elle ait une parure à peu près égale à celle de sa cousine? et si elle l'avait, ne serait-ce pas une folie dans sa position? Tout bien examiné, j'ai pensé qu'il est toujours plus honorable de se suffire par son travail; et comme Henriette est assez bonne musicienne, je lui ai procuré une place de maîtresse de piano dans un pensionnat voisin.

— Ta nièce! s'écria mon père; mais on te disait si riche!

— J'ai des enfants, ils se marieront, et eussé-je un million de rente, qu'avec le temps cette fortune se diviserait à l'infini, et n'assurerait pas de pain à chacun de mes descendants.

— J'admire ta prévoyance, dit mon père en se levant et en prenant congé; adieu, je m'installerai demain dans ta maison, puisqu'une partie de notre logement est disponible.

Nous sortîmes. Mon père croyait rencontrer les deux enfants sur le palier où il leur avait dit de nous attendre, mais ils n'y étaient plus.

— J'en suis fâché, dit-il; je voulais me faire leur avocat et les reconduire chez leur oncle. Ou je suis bien trompé, ou cet oncle vaut au moins celui d'Henriette.

Il est inutile de te répéter la conversation commencée par cette remarque. Mon père n'avait reçu qu'un petit nombre de lettres de son ami, et comme elles étaient très-courtes et sans abandon, à l'exception de celle où il était question de ma-

riage, il n'était pas préparé à voir M. Raymond tel que les affaires d'argent l'avaient fait.

— Je crains bien, me dit-il, que rien ne t'empêche de partir dès demain pour ton voyage d'Italie. Je rêvais pour toi une alliance qui te permit de faire des heureux, mais en ce moment les richesses de Raymond m'épouvantent.

— Mon bon père, répondis-je en riant, n'est-ce pas le cas d'imiter Amasis qui s'effraya du bonheur de Polycrate et rompit toutes liaisons avec lui ? Quoi de plus digne de la colère du ciel que la dureté de cœur ? Un mot résume tout le système de cet homme, et ce fut Caïn qui le prononça : — Suis-je le gardien de mon frère ?

Le lendemain nous prenions possession de notre nouveau logement. Athanase me conduisit aux deux mansardes vides.

— Les autres, me dit-il, sont à peu près semblables, et si vous tenez à les voir vous pouvez y entrer. Quant à moi, je ne me sens pas de force à supporter la mauvaise humeur de gens grossiers qui s'imaginent avoir à se plaindre de mon père.

— C'est bien, répondis-je ; je me reprocherais ma curiosité si elle vous causait quelque désagrément, et c'est moi qui vous prie de ne pas m'accompagner dans cette visite. D'ailleurs, je ne crois pas avoir besoin de votre aide pour me défendre ; puisque mes voisins chantent de tout leur cœur, c'est qu'ils ne sont pas trop furieux.

Athanase me laissa. Ce n'était pas une impatience enfantine qui me poussait à voir dès ce même jour deux chambres que j'aurais bientôt tout le loisir d'examiner. Je pensais au vieux boiteux et à sa petite fille, et je voulais faire leur connaissance, s'ils se trouvaient, comme j'étais porté à le croire, de l'autre côté de la cloison.

Je prêtai l'oreille un instant et je crus reconnaître les deux voix ; elles chantaient ensemble une chanson de Désaugiers : j'eusse regretté d'interrompre ce concert si franc, si joyeux, et j'attendis la fin de la chanson. Je frappai alors à la porte de mes voisins.

Mon apparition surprit les habitants de la mansarde. Le tailleur, qui était bien mon vieillard de la veille, ôta son bonnet et découvrit ses beaux cheveux blancs. Une jambe pliée sous lui et l'autre étendue, il était assis sur une de ces tables à tréteaux qu'on nomme établis ; il cousait. Sa fille debout, et un fer à repasser à la main, donnait le dernier coup, le *coup de fin* comme disait le grand-père, aux guêtres qu'ils venaient de finir.

J'expliquai le motif de ma visite. Le vieillard soupira.

— Monsieur, dit-il, la chambre est commode, et j'espérais bien y mourir. Nous avons là aussi une armoire d'attache et une sorte de cabinet où couche ma petite-fille.

— Et vous avez de plus un jardin, répliquai-je en jetant un regard sur les capucines de la fenêtre.

— J'emporterai mon jardin, Monsieur, répondit la jeune fille. C'est moi qui ai semé les graines. Les giroflées sauvages appartiennent seules à la maison ; elles sont venues naturellement entre les pierres, et je les y laisserai.

En ce moment je remarquais deux enfants assis sous l'établi et dont l'un fouillait dans un vieux baril rempli de petits morceaux d'étoffe, tandis que l'autre feuilletait un livre : je me souvins de les avoir vus la veille. C'étaient les neveux du quincaillier.

— Vous connaissez ces enfants ? me dit le bonhomme.

— Oui, répondis-je, j'étais hier chez M. Raymond, lorsqu'ils y sont venus. Mon père leur avait dit d'attendre, qu'il leur parlerait en sortant.

— Voici toute l'histoire, répondit l'ouvrier, Tony et sa sœur pleuraient ensemble sur le palier, quand Cyprien, le locataire de l'autre mansarde, les y rencontra. Tout le voisinage connaît l'avarice et la brutalité de leur oncle, de sorte que notre ami sut bien vite à quoi s'en tenir sur leur chagrin. Il consola les deux enfants et me les amena :

— Père Comtois, me dit-il, ne serait-ce pas une cruauté d'abandonner ces pauvres créatures à la rancune d'un méchant ? Je prends Tony avec moi ;

je lui apprendrai mon métier, je lui donnerai la moitié de mon dîner et de mon lit, et, s'il le faut pour subvenir à nos besoins, je travaillerai chaque soir une heure de plus. Maintenant que ferons nous de Marguerite ? Si vous consentiez à la recevoir ? si Babet voulait la regarder comme sa petite sœur ? — Vous pensez bien, Monsieur, poursuivit le vieillard, qu'il n'y avait pas à dire non. Nous avons fait ce que tout le monde aurait fait à notre place, et j'ai maintenant une fille de plus.

Le père Comtois parlait de cette action généreuse avec la plus grande simplicité ; lui à qui il fallait travailler du matin au soir malgré ses quatre-vingts ans, lui privé souvent du nécessaire, il trouvait tout naturel d'augmenter ses charges en adoptant un enfant qui ne lui était rien.

— Monsieur, lui dis-je ému de sa touchante bonté et désirant lui montrer que j'étais digne de le comprendre, j'en veux à Tony de n'avoir fait aucune résistance avant de suivre votre voisin ; nous eussions été heureux, je vous assure, de rendre service à ces enfants.

— Ah ! répondit Tony en fermant son vieux livre et en sortant de dessous la table, j'ai dit à Cyprien que j'avais promis à deux Messieurs de les attendre sur l'escalier, mais il s'est moqué de moi. Que feront pour vous les amis de M. Raymond ? s'est-il écrié. Est-ce que ces gens-là ont pitié de personne ?

J'allais défendre mon père contre les préventions du jeune ouvrier, quand le vieillard me prévint.

— Monsieur, me dit-il, cet enfant n'aurait pas dû vous répéter des paroles injustes et qui peuvent vous indisposer contre Cyprien. Le pauvre garçon a ses préjugés, mais au fond il est le plus doux et le meilleur des hommes. Il pense que M. Raymond a des torts envers nous; et il suppose que ses amis....

Babet ne le laissa pas achever, et se tournant vers moi avec une vivacité charmante : — Je justifierai Cyprien, dit-elle, je prouverai les torts de M. Raymond. Sachez donc, Monsieur, que depuis quarante ans mon grand-père habite cette mansarde, et qu'il n'y a pas un coin, pas une planche ici qui ne lui rappelle un souvenir. L'ancien propriétaire de la maison aimait ma famille, et, avant de mourir, il fit promettre à son gendre de nous continuer les mêmes égards. Ce gendre est M. Raymond; il s'engagea formellement à exécuter la volonté de son beau-père, et il nous le fit savoir aussitôt. Eh bien, moins de deux ans après, M. Raymond vient chez nous et nous dit avec la plus grande tranquillité du monde que notre chambre est louée à un de ses amis et que nous ayons à chercher ailleurs. Nous lui rappelons sa promesse. — Ah! oui, dit-il, c'était un mot en l'air; je n'ai rien écrit. — Mon grand-père qui n'a qu'un défaut, sa trop grande bonté, lui répondit

simplement que la chambre lui serait rendue. Je fus moins patiente : — Monsieur, dis-je, et votre parole? et votre honneur? Il paraît que vous y tenez moins qu'à vos intérêts?

Je croyais le mettre en fureur.

— Petite fille, répliqua-t-il dédaigneusement, faites des coutures, attachez des boutons de guêtres, et ne cherchez pas à apprendre à plus savant que vous où sont l'honneur et le devoir. Dieu m'a donné des enfants....

— Eh! Monsieur, nous le savons bien, interrompis-je, vous les traînez à la queue de toutes vos méchantes actions!

Mon grand-père m'imposa silence. Mais il ne m'a réconcilié ni avec le propriétaire ni avec ses éternels enfants, et s'il faut tout avouer, plus d'une fois en arrosant mes fleurs....

La jeune fille hésita.

— Eh bien? demandai-je en prévoyant une espièglerie.

— Eh bien, je me suis donné le plaisir d'arroser mademoiselle Raymond.

— C'est une enfant, Monsieur, dit le père Comtois; je suis peut-être trop indulgent pour elle, et elle en abuse.

— Les torts les plus graves ne sont pas de son côté, répondis-je, et vous me rendriez très-heureux si vous consentiez à conserver votre logement. En donnant une chambre à mon domestique, il m'en restera encore deux; c'est autant qu'il

m'en faut et j'aurai acquis de bons voisins. Une seule condition ! ajoutai-je en me tournant vers Babet, c'est que vous réserverez toute l'eau de l'arrosoir pour vos capucines.

V

CYPRIEN.

La porte s'ouvrit brusquement.

— Père Comtois, dit une voix d'homme, j'ai enfin découvert un logement, et s'il vous convient.....

Je me détournai pour voir celui qui venait d'entrer. A sa jeunesse, à ses habits de travail, à je ne sais quelle expression de dignité un peu hautaine répandue sur ses traits d'une beauté parfaite, je devinai Cyprien.

— Mon ami, répondit le vieillard dont la figure était devenue rayonnante, le vieil oiseau mourra dans son nid parmi les moineaux ses camarades.

— Comment ! reprit le jeune homme avec plus de dédain que de plaisir, M. Raymond s'est ravisé ! il a donc intérêt à cela ?

— Toujours M. Raymond! dit le grand-père, allons misanthrope, il ne s'agit pas de ce pauvre M. Raymond, mais de Monsieur..... Monsieur.....

Et le regard du bonhomme m'interrogeait.

— Élie de Verneuil, dis-je en lui servant de souffleur.

— M. de Verneuil, poursuit le vieillard, le nouveau locataire, qui veut bien me laisser ma mansarde, et te prouver en même temps, mauvaise tête, qu'il y a de braves gens partout, même parmi les amis de M. Raymond.

— Je ne suis pas de ses amis, m'écriai-je, j'espère bien n'en être jamais.

A cette déclaration soudaine, et qu'il m'eût été impossible de retenir, Babet me présenta une chaise de paille, et Cyprien se rapprocha de moi.

— A la bonne heure, dirent-ils ensemble, c'est bien parler! Et après cette exclamation involontaire, Babet rougit jusqu'au blanc des yeux, et le jeune homme se recula tout embarrassé.

— Monsieur, reprit-il, excusez une familiarité indiscrete et dont je n'ai pas l'habitude. Je voudrais vous dire en termes plus convenables combien je vous sais gré du service que vous rendez à mes voisins. Pourtant, je perds beaucoup à tout ceci; je vais être bien isolé.

Babet m'adressa un regard suppliant.

— Je deviendrai ce que je pourrai, dis-je en riant et incapable de penser à autre chose qu'à leur faire plaisir à tous; mais dussé-je loger mon

domestique dans ma propre chambre, M. Cyprien gardera la sienne, et vous ne serez pas obligés de vous séparer.

Le père Comtois ôta ses lunettes, croisa les bras, et s'adressant à son jeune ami :

— Que te disais-je, Cyprien?

— Vous avez raison, et je suis un fou, répondit le serrurier; et il fit beaucoup de façons avant d'accepter ce qu'il appelait un sacrifice.

Ce sacrifice était fort peu de chose. Le domestique descendait à la cuisine, je conservais ma chambre à coucher, et je faisais de la seconde mansarde mon salon et mon bureau; de plus, je me donnais un excellent voisinage, et ce dernier point n'était pas à dédaigner. Le vainqueur de Salamine, Thémistocle, lorsqu'il vendit sa maison, fit crier par les rues, au son de la trompette, qu'elle était près de bons voisins.

— Un instant, dit Gustave, Thémistocle n'a que faire ici; et à tes citations et allusions fréquentes, je commence à croire que tu pourrais bien avoir la prétention de m'éblouir. Je te déclare donc dès à présent que ton érudition est inutile, et que l'histoire de tes voisins n'en serait que plus agréable si tu ne rappelais les Grecs à tout propos.

— Hélas! mon ami, dit M. de Verneuil, n'oublie pas que je suis membre du barreau, et par cela même soumis à bien des misères. La langue des avocats et la plume des romanciers ont une

loquacité désolante, et qui pour se nourrir a besoin de glaner dans la mémoire mille détails superflus. Laisse-moi donc citer les Grecs, les Romains et même les Chinois, si je les rencontre en passant. Réprouver mes paroles inutiles, c'est me condamner au silence, et puisque j'ai commencé, je veux finir.

Je retourne à nos mansardés.

La résistance de Cyprien ne pouvait tenir indéfiniment devant mes instances, et comme j'étais sûr de l'approbation de mon père, l'arrangement se conclut à notre satisfaction à tous. Je ne te peindrai point la joie de ces bonnes gens et la reconnaissance qu'ils me témoignèrent. Dès ce moment, je devins leur ami.

Attiré vers le vieillard par sa physionomie si paisible, si riante, et aussi par la modération et la bonté qu'il mettait dans tous ses discours, je m'informai de son âge avec un intérêt presque filial.

— Ah ! Monsieur, dit le grand-père, à l'aide de la béquille que vous voyez dans ce coin, j'ai beaucoup marché dans la vie ! J'aurai quatre-vingt-cinq ans à la Noël prochaine.

— Et vous travaillez encore ! m'écriai-je.

— Oui, oui, Monsieur, dit le vieillard d'un ton joyeux où il entraînait bien un peu de vanité, depuis l'âge de douze ans où j'appris mon métier à Saint-Malo, je ne suis pas resté oisif et j'ai eu le temps de faire de la besogne. Pour mon coup d'essai, je fus chargé d'habiller des pieds à la tête

le futur auteur du *Génie du Christianisme*, le petit chevalier de Chateaubriand, âgé de dix ans à peine ; et devenu ensuite ouvrier habile, je fis bien des habits pour les jeunes nobles et les riches bourgeois. J'avais la main leste en ce temps-là, le coup d'œil sûr, et, sans trop d'orgueil, je puis dire que je vous tournais un collet ou un revers aussi bien qu'aucun ouvrier de mon état. De vingt ans à quarante, j'eus ma petite célébrité ; puis la vogue me tourna le dos, les habits des jeunes gens me glissèrent des mains, et je ne trouvai plus sur mes genoux que les manteaux des papas et les lévites des vieux oncles. La cinquantaine arriva, les oncles et les pères virent mes cheveux gris, ils se défirent de mes lunettes, et ils me cédèrent au peuple et au clergé qui me demandèrent des vestes et des soutanes. Cela dura jusqu'à plus de soixante ans ; et enfin, petit à petit, et à mesure que ma vue baissait, je vis s'éloigner à leur tour les ouvriers et les prêtres. Qu'à faire dans cette extrémité, moi qui n'avais pas de rentes et qui d'ailleurs ne saurais vivre dans l'inaction ?... Je me posais cette question difficile, lorsqu'une compagnie de grenadiers vint à passer sous ma fenêtre. Attiré par le bruit des tambours, je regardai les soldats, je vis leur habit bleu, et je soupirai ; je vis leur pantalon rouge, et je soupirai encore ; mon œil descend un peu plus bas, je vis leurs guêtres... je rêve un instant... et je pousse un cri de plaisir. Le lendemain, je met-

tais mon talent aux pieds des grenadiers du 47^e de ligne, et depuis il appartient à chacun des régiments qui se succèdent à Rennes. Vous voyez donc, Monsieur, qu'en offrant mes services à tous les âges, comme à toutes les classes, j'ai commencé par un de nos compatriotes les plus illustres, et je finis par l'armée française. On peut commencer et finir plus mal.

— Et je gage, répondis-je, qu'une bonne fée vous a aussi touché de sa baguette. Vous lui devez quelque don particulier, la gaieté, par exemple.

— Je ne connais qu'une fée, dit le grand-père, et c'est la confiance en Dieu. Dans nos jours d'épreuve, quand je craignais de l'avoir perdue, je recourais au *Pater*, et je n'avais pas plutôt prononcé : *que votre volonté soit faite!* qu'il me prenait envie de chanter.

— Et pourtant, repris-je, les ouvriers ont de rudes moments dans la vie. Ce que vous nommez la *morte-saison*, est réellement pour vous une saison de mort. Plus d'ouvrage, partant plus d'argent. Les faibles épargnes que vous avez pu faire s'épuisent dès les premiers jours; il faut ajouter des privations à une vie qui n'est déjà que cela; puis viennent les dettes, et l'avenir s'engage.

— Qui vous a si bien instruit? demanda le vieillard. Beaucoup d'hommes, nés dans l'aisance ou la richesse, ont une idée fixe dont Cyprien s'irrite outre mesure et que je m'explique facilement : ils s'imaginent que nous avons le don de multiplier

les pains comme Notre-Seigneur, ou au moins que les économies d'une saison doivent nous suffire dans l'autre; ils nous parlent sérieusement de la fourmi qui ramasse l'été pour l'hiver. Ah! Monsieur, rien de plus déraisonnable! Toute la terre est à la fourmi, elle prend où elle veut, et nous, où est notre héritage? Nous n'en avons qu'un, nos bras, et le salaire étant de plus en plus réduit, pour qu'il nous fût possible d'exécuter dans quelques mois la quantité de travail nécessaire pour nous créer des ressources suffisantes, il nous faudrait des forces surhumaines¹. Cyprien voit dans cette illusion un aveuglement volontaire, je ne suis pas de son avis.

— Oh! père Comtois, s'écria le jeune homme, vous êtes aussi par trop charitable! Vous verrez que M. Raymond ne sait ce qu'il fait en disputant sur tous les mémoires qu'on lui présente, en ro-

¹ J'ai connu dans mon enfance un ouvrier de la profession du père Comtois qui, pour suivre ce dangereux exemple de la fourmi, au temps où l'ouvrage donnait, veillait chaque jour jusqu'à onze heures et passait souvent à travailler trois nuits par semaine. — Mon ami, lui disait sa femme aussi courageuse que lui, et dont la santé était plus forte, repose-toi, ou tu tomberas malade. En effet, à la fin de chaque saison, l'ouvrier faisait une maladie de poitrine et la moitié de ses économies s'en allait en remèdes. — Que veux-tu, répondait-il à sa femme, nous avons des enfants et il faut leur gagner du pain. Je sais fort bien que j'abrège ma vie, mais qu'y faire? — Je pourrais citer aussi un frère de ma mère, jeune homme d'une constitution délicate, tué avant trente ans par un excès de travail.

gnant sur notre pain pour payer plus tard les orgies de son fils, ou pour grossir la dot de sa fille ! Ne voyez-vous pas les conséquences de cette idée fixe dont vous parlez avec tant de calme et de douceur ? Vous qui savez tant de contes, ignorez-vous celui de cet avare qui diminuait chaque jour la pitance de son cheval, persuadé que la pauvre bête se passerait bientôt de manger.

— Mon ami, dit le grand-père, j'aime à voir les hommes et les choses de leur meilleur côté, et lorsqu'il m'arrive de découvrir un méchant où je ne croyais rencontrer qu'un fou ou un étourdi, je me tourne aussitôt vers le bon Dieu qui me ramène à l'indulgence. En vous écoutant vous autres jeunes ouvriers parler de réformes, questions fort graves et dont bien peu parmi vous comprennent les difficultés et l'importance, je me demande si vous réformerez aussi les abus de l'atelier. Plus occupés de vos droits que de vos devoirs, à force de regarder au-dessus de vous, ne craignez-vous pas d'y voir moins à vos côtés et en vous-mêmes ? Vous ne voulez plus, dites vous, de la tyrannie du fort sur le faible, c'est bien, mais il ne faut plus maltraiter vos apprentis. Vous haïssez l'orgueil et le privilège, ôtez alors de vos sociétés de compagnonnage tout ce qui est privilège et orgueil. Ah ! mon cher Cyprien, parmi les partisans de l'égalité absolue, qu'il y en a qui ne le sont que de bouche ! Le plus grand nombre ne voient dans la société qu'un jeu de balan-

çoire, et ils cherchent à faire descendre les uns pour s'élever à leur tour.

— Oui, répondit le jeune ouvrier, mais ces hommes-là n'ont aucune idée commune avec moi. Les doctrines de nivellement ne sont pas les miennes. Je ne rêve ni bouleversements ni catastrophes : seulement j'ai soif de justice et de charité.

— A la bonne heure, dit le grand-père, et pour donner l'exemple nous ne parlerons plus avec aigreur de ceux qui sont plus riches que nous, et nous conviendrons sans peine qu'on peut trouver un bon cœur et une âme généreuse sous un habit de drap fin.

— Monsieur vient de le prouver, dit Cyprien en s'inclinant vers moi avec une grâce touchante ; au reste, il m'inspire dès à présent tant d'estime que, s'il y consent, j'aimerais à lui expliquer la petite guerre dont je suis l'objet.

Comme tu le penses bien, mon consentement ne se fit pas attendre, et le jeune homme reprit :

— Fils d'un ouvrier et destiné à exercer moi-même une profession manuelle, je fus placé tout enfant dans une école communale où j'eus le malheur de trop bien réussir. Mon aptitude au travail, mon amour pour l'étude poussé jusqu'à la passion me valurent une bourse du ministre et mon admission au collège de Rennes. Ce premier succès m'éblouit, et je ne songeais plus qu'à m'élever au-dessus de l'humble position de mon père.

Je voulais être avocat, officier, amiral : que ne voulais-je pas être avec le souvenir des hommes du peuple parvenus par leurs talents !... Mon ambition doublait mes facultés naturelles, je faisais des progrès rapides, j'étais applaudi, envié, tout me présageait un brillant avenir. Mais un jour (ah ! Monsieur, ces jours-là flétrissent toute la vie), un jour, je fus amené auprès de mon père pour recevoir sa dernière bénédiction : — Cyprien, me dit-il, je vais mourir, et ta mère n'aura plus que toi. J'espérais te soutenir par mon travail et t'aider à entrer dans la carrière qu'il t'aurait plu de choisir ; mais la Providence s'y oppose et tu ne peux plus être qu'un artisan. Laisse donc toutes ces études qu'il faudrait prolonger encore longtemps et apprends un métier qui assure bientôt ton existence et celle de ta mère. Je ne te laisse rien, mon enfant, rien que des devoirs à remplir et une dette énorme à payer.

Atterré par cette déclaration, perdant à la fois mon père et toutes mes espérances, j'éclatai en sanglots et je tombai sur le lit du mourant, incapable de me soutenir. Je passai plusieurs jours dans le délire de la fièvre, appelant mon père, lui montrant mon uniforme ou ma robe de palais. Quand je revins à la raison, ma mère était veuve et il ne me restait qu'à me résigner à mon sort.

— Et tu l'acceptas courageusement, dit le vieillard. Il m'est arrivé plusieurs fois de m'arrêter

devant l'atelier de ton maître pour juger de ton ardeur au travail. Ah ! certes, aucun apprenti n'aurait pu rivaliser avec toi ! tu ne jetais pas un regard sur la rue, et tu ne m'as peut-être jamais aperçu alors.

— Il se pourrait, dit le jeune homme avec émotion, mais ce que vous preniez pour du courage était de la faiblesse. Le jour de mon installation chez le maître serrurier, je vis une troupe d'enfants se diriger vers le collège. Les uns marchaient un peu à l'écart en repassant leurs leçons ; les autres, des livres sous le bras, couraient, jouaient et riaient ensemble. Je les reconnus. Eh quoi ! me dis-je le cœur gonflé d'amertume, ces écoliers indolents ou dissipés, et dont la plupart me suivaient d'un œil inquiet et jaloux, achèveront leurs études, deviendront des hommes instruits, brilleront au premier rang dans le monde, et moi, dévoré du besoin d'apprendre, me voilà rejeté en arrière et condamné à vivre obscur dans ce misérable atelier ! A cette pensée si cruelle, si poignante, je ne pus me défendre d'un mouvement d'envie, et cette envie devint presque de la haine, lorsque mes yeux rencontrant ceux de ces enfants, je vis mes anciens camarades rire entre eux de mes mains noircies et de mes habits de travail.

— Pauvre Cyprien, dit Babet ; et pourtant si vous étiez devenu amiral, vous ne seriez pas ici.

Je voulais être avocat, officier, amiral : que ne voulais-je pas être avec le souvenir des hommes du peuple parvenus par leurs talents !... Mon ambition doublait mes facultés naturelles, je faisais des progrès rapides, j'étais applaudi, envié, tout me présageait un brillant avenir. Mais un jour (ah ! Monsieur, ces jours-là flétrissent toute la vie), un jour, je fus amené auprès de mon père pour recevoir sa dernière bénédiction : — Cyprien, me dit-il, je vais mourir, et ta mère n'aura plus que toi. J'espérais te soutenir par mon travail et t'aider à entrer dans la carrière qu'il t'aurait plu de choisir ; mais la Providence s'y oppose et tu ne peux plus être qu'un artisan. Laisse donc toutes ces études qu'il faudrait prolonger encore longtemps et apprends un métier qui assure bientôt ton existence et celle de ta mère. Je ne te laisse rien, mon enfant, rien que des devoirs à remplir et une dette énorme à payer.

Atterré par cette déclaration, perdant à la fois mon père et toutes mes espérances, j'éclatai en sanglots et je tombai sur le lit du mourant, incapable de me soutenir. Je passai plusieurs jours dans le délire de la fièvre, appelant mon père, lui montrant mon uniforme ou ma robe de palais. Quand je revins à la raison, ma mère était veuve et il ne me restait qu'à me résigner à mon sort.

— Et tu l'acceptas courageusement, dit le vieillard. Il m'est arrivé plusieurs fois de m'arrêter

devant l'atelier de ton maître pour juger de ton ardeur au travail. Ah ! certes, aucun apprenti n'aurait pu rivaliser avec toi ! tu ne jetais pas un regard sur la rue, et tu ne m'as peut-être jamais aperçu alors.

— Il se pourrait, dit le jeune homme avec émotion, mais ce que vous preniez pour du courage était de la faiblesse. Le jour de mon installation chez le maître serrurier, je vis une troupe d'enfants se diriger vers le collège. Les uns marchaient un peu à l'écart en repassant leurs leçons ; les autres, des livres sous le bras, couraient, jouaient et riaient ensemble. Je les reconnus. Eh quoi ! me dis-je le cœur gonflé d'amertume, ces écoliers indolents ou dissipés, et dont la plupart me suivaient d'un œil inquiet et jaloux, achèveront leurs études, deviendront des hommes instruits, brilleront au premier rang dans le monde, et moi, dévoré du besoin d'apprendre, me voilà rejeté en arrière et condamné à vivre obscur dans ce misérable atelier ! A cette pensée si cruelle, si poignante, je ne pus me défendre d'un mouvement d'envie, et cette envie devint presque de la haine, lorsque mes yeux rencontrant ceux de ces enfants, je vis mes anciens camarades rire entre eux de mes mains noircies et de mes habits de travail.

— Pauvre Cyprien, dit Babet ; et pourtant si vous étiez devenu amiral, vous ne seriez pas ici.

Cyprien remercia d'un regard sa jeune voisine, et il poursuivit :

— Blessé au cœur chaque fois que je voyais ces écoliers, je pris le parti de ne plus regarder dans la rue. Cependant je les rencontrais souvent en sortant de l'atelier, et alors j'avais toutes les peines du monde à retenir mes pleurs. Les uns se moquaient de moi, les autres semblaient ne m'avoir jamais connu, d'autres enfin, animés de sentiments plus généreux, mais avec l'indiscrétion de leur âge, m'abordaient, me demandaient pourquoi je n'allais plus au collège, comment j'étais devenu un pauvre apprenti, et mille autres questions qui me torturaient. Je redoutais peut-être plus la rencontre de ces amis bienveillants que celle des enfants moqueurs ou dédaigneux.

— Mauvaise honte, orgueil déplacé ! dit le vieux tailleur. De quoi rougissais-tu ? du travail ou de la pauvreté ?

— De tous les deux, répondit Cyprien, et vous allez voir que j'avais raison. Ces enfants dont l'intérêt affectueux ne m'avait pas abandonné à ma sortie du collège, atteignirent dix-sept, dix-huit ans, et ne me témoignèrent plus la même amitié. Je remarquais qu'ils me saluaient toujours lorsqu'ils étaient seuls, mais que, dès qu'un ami les accompagnait, ils détournaient la tête. Comme nos premiers parents, j'avais goûté du fruit de la science, et je m'apercevais que j'étais nu. Mes compagnons riaient entre eux, ils chantaient en

s'accompagnant de leurs marteaux, et moi je restais silencieux et triste, continuant par nécessité un travail purement mécanique, mais dévoré de regrets et de désirs. Je voyais les autres ouvriers mettre tous leurs soins à leur ouvrage, s'applaudir lorsqu'ils avaient réussi, se montrer leur œuvre avec orgueil, et loin de les comprendre et de les imiter : — La belle chose qu'une serrure ! disais-je tout bas. Je sentais qu'en nourrissant mon intelligence, je ne faisais qu'ajouter à mes dégoûts pour ma profession, et malgré moi, dès que j'avais un instant de liberté, je lisais, j'étudiais toujours. Autrefois, pour donner plus d'élan à ma jeune ambition, je recherchais les écrits des enfants du peuple devenus illustres ; mais, sans illusions maintenant, je m'adressai de préférence aux poètes-ouvriers, nos contemporains, ces hommes entourés d'obstacles et qui n'ont élevé la voix que pour gémir.

Cyprien avait appuyé son coude sur l'établi du vieillard et, le front dans sa main, il regardait fixement devant lui, sombre, rêveur, et oubliant sans doute notre présence. Pour la première fois, cher Trévire, je compris les avantages de l'ignorance pour certaines destinées. Je me demandai ce que devait être pour ses camarades d'atelier ce jeune homme si grave, si mélancolique ? — Depuis, un autre enfant du peuple, Beuzeville, le potier d'étain, s'est chargé de me répondre. Il parle de ces esprits supérieurs placés par les in-

compréhensibles, décrets de la Providence aux derniers échelons de la société : « Ils sont au milieu des leurs, dit-il, comme des étrangers dont on ne comprend pas le langage, et dont on froisse les sentiments sans en avoir conscience. Ils sont pour les uns des orgueilleux et pour les autres des fous. »

Que de douleur dans cet aveu de l'ouvrier-poète !

VI

LA TERRASSE DU PENSIONNAT.

— Ce n'est pas tout, Monsieur, reprit Cyprien après un moment de silence, je vous ai parlé d'une dette qu'il me fallait acquitter. Dans un jour de fol espoir mon père avait emprunté du père de madame Raymond une somme assez forte, et cette somme prêtée généreusement et dissipée dans une entreprise funeste resta à la charge de mon honneur. Le beau-père, bien différent de son gendre, n'avait exigé de mes parents aucun billet, aucune garantie, et il ne montra pas moins de confiance dans la probité de l'orphelin :

— Travaille, mon ami, me disait-il, et tu me rembourseras peu à peu. Je ne veux d'ailleurs

compréhensibles décrets de la Providence aux derniers échelons de la société : « Ils sont au milieu des leurs, dit-il, comme des étrangers dont on ne comprend pas le langage, et dont on froisse les sentiments sans en avoir conscience. Ils sont pour les uns des orgueilleux et pour les autres des fous. »

Que de douleur dans cet aveu de l'ouvrier-poète !

VI

LA TERRASSE DU PENSIONNAT.

— Ce n'est pas tout, Monsieur, reprit Cyprien après un moment de silence, je vous ai parlé d'une dette qu'il me fallait acquitter. Dans un jour de fol espoir mon père avait emprunté du père de madame Raymond une somme assez forte, et cette somme prêtée généreusement et dissipée dans une entreprise funeste resta à la charge de mon honneur. Le beau-père, bien différent de son gendre, n'avait exigé de mes parents aucun billet, aucune garantie, et il ne montra pas moins de confiance dans la probité de l'orphelin :

— Travaille, mon ami, me disait-il, et tu me rembourseras peu à peu. Je ne veux d'ailleurs

d'autre gage de tes promesses que ton courage et ta loyauté.

— Et il ne vous dit rien de l'intérêt de ses enfants? demanda la couturière. Pauvre M. Raymond! il compte sur ses enfants pour l'emporter tout droit en paradis, mais j'espère bien qu'ils lui casseront le cou en route.

— Babet, dit le grand-père, ne souhaitez de mal à personne.

— Notre créancier mourut, poursuivit le serrurier, et je m'empressai de déclarer à son gendre une dette dont le vieillard, connaissant peut-être sa rapacité, ne lui avait donné aucune connaissance.

— Je reconnais bien là mon beau-père, répondit M. Raymond. A-t-on jamais imaginé une telle ignorance des affaires? Voyons, jeune homme, vous avouez me devoir encore 900 francs, c'est énorme, et en ne me versant que 100 francs par année, il s'écoulera neuf ans, oui, neuf ans, avant le remboursement intégral. Je répondis qu'il m'était impossible de promettre davantage, et que 100 francs épargnés sur mon salaire d'ouvrier étaient beaucoup pour moi. — Enfin, reprit-il, je ne suis ni un corsaire ni un juif, et je me résigne à vos à-comptes annuels, pourvu que vous ne manquiez jamais d'exactitude. Il ne nous reste qu'à mettre de l'ordre dans tout ceci. Vous allez me souscrire une obligation.

— Ce fut à cette époque, Monsieur, dit Babet

en tournant vers moi son petit nez retroussé et ses grands yeux noirs, ce fut alors que Cyprien et sa mère vinrent habiter cette maison et que nous fîmes connaissance, car jusque-là nous nous étions à peine vus. Un an s'écoula, et notre voisin apporta ses 100 francs au jour convenu. Mais la seconde année sa mère tomba malade, il fallut acheter des sirops, payer des visites de médecins, et tout l'argent de l'épargne et au delà fut dépensé. Ah! Monsieur, vous n'êtes pas l'ami de M. Raymond et j'en suis fort aise! si vous l'aviez entendu s'informer de notre pauvre voisine et soutenir qu'elle se dorlotait comme une grande dame, et que si elle voulait s'occuper moins de ce qu'il appelait une indisposition, elle pourrait encore travailler!

— Et cette indisposition fut mortelle! reprit Cyprien avec véhémence, et dans la maladie et la mort de ma mère ce misérable n'a vu qu'une chose, le paiement de ma dette différé d'un an.

— Monsieur, dis-je en prenant la main du jeune ouvrier, ce que je viens d'entendre excuse bien des préventions amères, et pourtant il ne serait pas plus raisonnable d'accuser tous les riches de l'égoïsme de M. Raymond, que de rendre tous les hommes du peuple responsables de la brutalité de l'oncle de Marguerite et de Tony.

— Eh! sans doute, s'empressa d'ajouter le grand-père. Il semble qu'aujourd'hui on se sente un besoin d'accuser et de haïr. Qu'un scandale éclate et

nous découvre quelque infamie en haut lieu, aussitôt la nouvelle est colportée d'atelier en atelier, et l'on se dit avec moins d'indignation que de joie secrète : Voilà les grands ! voilà les riches !

— Oui, répliqua le jeune homme ; mais que ces riches et ces grands viennent à rencontrer un ouvrier paresseux ou abruti par le vin, ne diront-ils pas aussi : Voilà les pauvres ! voilà le peuple !

— Les uns et les autres auront également tort, dis-je à mon tour ; le bien et le mal se partagent le monde et se trouvent tous les deux aussi bien dans les échoppes que dans les palais. J'ignore où nous allons, car la société ébranlée dans ses fondements les plus solides semble lancée à l'aventure vers un avenir tout nouveau. Ce que je sais, c'est que la haine est stérile ou qu'elle ne produit que des fruits monstrueux où la vie n'est point ; ce que je crois, c'est qu'au milieu des ruines du passé et des baraques du présent, si une force supérieure peut élever un temple à la concorde, cette force est la charité.

— Très-bien ! interrompit M. de Trévire, ceci est du style oratoire, et je te remercie de m'en donner un échantillon. Toutefois, ne va pas en abuser ! à quelques mots près, je répéterais tes plus belles leçons à Cyprien sur les obstacles qui retardent le progrès social. Tu lui as fait reconnaître que tout ce qui doit durer s'élabore doucement et qu'il y a un milieu à prendre entre les impassibles et les épileptiques. Enfin, as-tu dit en

terminant et d'un ton magistral, la caducité s'assied, la peur recule, la faiblesse se traîne, la folie court, la raison marche et elle arrive seule au but.

— Oui, Gustave, dit l'avocat, tu viens d'exprimer mes idées, ce qui prouve qu'elles ne sont ni très-originales ni très-nouvelles. Je tâcherai donc de m'y arrêter moins complaisamment dans la suite de ce récit, et, pour commencer dès à présent, je te dirai qu'après une demi-heure de débats sur ce sujet, Cyprien et moi nous étions parfaitement d'accord.

— Cyprien, dit le père Comtois, au lieu de te plaindre de M. Raymond, n'eût-il pas mieux valu parler de sa nièce, mademoiselle Henriette ?

— Oui, de mademoiselle Henriette et de Babet, dit le jeune homme en attachant sur sa charmante voisine un regard plein de gratitude. Ah ! Monsieur, toutes les deux veillaient tour à tour ma pauvre mère, elle est morte entre leurs bras, et c'est alors que Babet.....

— Taisez-vous, dit l'ouvrière en ouvrant ses ciseaux comme pour menacer la langue de l'indiscret ; pensez-vous que Monsieur n'a rien de mieux à faire que d'écouter nos commérages ?

— Bah ! bah ! petite fille, dit le vieux tailleur, à l'âge de M. de Verneuil ces histoires-là n'ennuient jamais. Vous saurez, Monsieur, que Cyprien aime Babet ; que Babet ne déteste pas Cyprien, et qu'un beau jour ils seront mari et femme. Cela

n'est-il pas bien terrible et de nature à vous effrayer ?

Babet était devenue aussi rouge que ses capucines.

J'admiraïs combien un bon procédé m'avait en un instant gagné la confiance de mes honnêtes voisins.

— Et à quand la noce ? demandai-je.

A cette question, le front du jeune homme s'obscurcit, et le vieillard perdit son sourire.

— Vous comprenez, dit le père Comtois, qu'on ne peut entrer en ménage avec des dettes. Allons, voici Babet qui se pique les doigts et Cyprien qui baisse les yeux. Ne vous chagrinez pas, mes enfants, vous serez mariés ; le vieux Comtois ne veut pas mourir avant de vous conduire à l'église.

— Dans sept ans ! murmura le serrurier, et il soupira.

La conversation devenait embarrassante pour les deux jeunes gens, et je lui donnai un autre tour en parlant de mademoiselle Henriette.

— Voulez-vous la voir ? dit Cyprien, voici l'heure où les jeunes filles du pensionnat jouent sur la terrasse, et ordinairement mademoiselle Henriette vient les surveiller. Tenez, entendez-vous ?

J'entendis en effet une rumeur confuse et joyeuse, un bruit doux et charmant, et dont les récréations du collège ne me laissaient aucun souvenir. Quelle différence de l'écolier tapageur à la pensionnaire babillarde ! Le premier est à la se-

conde ce que le fifre est à la flûte ; l'un blesse l'oreille, l'autre remue le cœur. Comment exprimer d'une manière sensible ce mélange de rires, de chansons, de causeries éparpillés en un instant sur une terrasse ; ce gazouillement sans oiseaux, ce bourdonnement sans abeilles, cet hymne à la liberté que chercheraient en vain les poètes et qu'une cinquantaine de jeunes filles improvisaient sans le savoir ?... Entraîné autant par ce charme que par le désir de connaître la nièce de M. Raymond, je suivis Cyprien dans sa chambre dont la fenêtre, comme l'une des miennés, donnait sur la cour du pensionnat.

Les pensionnaires se livraient à différents jeux. Les unes formaient une ronde autour d'une de leurs compagnes qui les interrogeait d'une voix lamentable et qui, sur une réponse que je ne pouvais comprendre, se levait tout à coup du milieu du cercle où elle était assise et poursuivait les danseuses fuyant de tous côtés. Ailleurs, les chevaliers du roi, se tenant tous par la main, avançant et reculant en cadence, cherchaient des filles à marier et faisaient leur choix l'un après l'autre ; enfin, les moutons passaient la barrière, l'aveugle colin-maillard courait en tâtonnant et en étendant les bras, et la biche, hardie comme une lionne, défiait compère le loup, tandis que sa famille épouvantée se tenait à la file derrière elle, et la tirait en arrière en poussant des cris.

Au milieu de ces enfants si occupées de leurs bruyants plaisirs, mon voisin me fit remarquer une jeune personne assise devant la porte du pensionnat et qui paraissait lire avec autant d'attention que si le plus profond silence eût régné autour d'elle. Pourtant de temps à autre elle levait les yeux et parcourait du regard les divers groupes de pensionnaires. Quelquefois aussi, elle devait répondre à des interpellations et rappeler aux règles du jeu les tricheuses ou les novatrices. C'était mademoiselle Henriette.

La nièce de M. Raymond me parut plutôt intéressante que jolie. Ses traits n'avaient rien de remarquable; mais il y avait dans toute sa personne quelque chose de simple, de gracieux, de pudique qui me charma.

— Pauvre jeune fille! dis-je avec attendrissement, sous-maitresse dans un pensionnat, et avoir un oncle millionnaire!

— Monsieur, répondit Cyprien, mademoiselle Henriette n'a rien perdu en quittant la maison de son oncle. Je connais l'intérieur de cette famille par les confidences de mademoiselle Henriette à Babet, et j'aimerais mieux un morceau de pain noir avec un peu d'amitié et de bienveillance autour de moi, que les plus grands festins à la table d'un égoïste.

— Mais la pauvre enfant avait sa cousine.

— Ah! c'est vrai! mademoiselle Octavie, la digne fille de M. Raymond.

— Que dites-vous? ressemblerait-elle à son père?

— Exactement. A dix-huit ans mademoiselle Raymond se vante d'être une femme positive et de pouvoir mener de front le confortable et l'économie mieux qu'aucune ménagère de Rennes. Elle est le premier commis de son père et elle passe des journées à écrire et à calculer avec lui. Elle serait belle, s'il n'y avait dans son regard une expression de hauteur et de dureté qui trahit une âme uniquement occupée d'intérêts matériels. A part le *Journal des Modes* qui lui fournit de temps en temps quelques paroles d'ostentation et de dédain, on croirait qu'elle ne connaît au monde que l'arithmétique et la *Cuisinière bourgeoise*. En un mot le salon, dans ce qu'il a de moins aimable, peut à de rares instants se laisser deviner dans ce qu'elle dit, mais on y retrouve constamment le bureau et la cuisine.

— Pauvre Élie! s'écria Gustave en éclatant de rire, quelle fiancée pour un amoureux ennemi de la matière et qui pense avec Shakspeare que l'homme et l'oiseau aspirent à s'élever! Dis-moi, est-ce qu'en ce moment tu ne songeas pas à t'échapper au plus vite, à fuir vers l'Italie, rapide comme l'éclair? Est-ce que tu ne crias point comme le fameux Chrononhotonthologos: « Appelez une voiture! qu'une voiture soit appelée! une voiture, une voiture! ô dieux, une voiture! »

— Ah! malheureux, répondit M. de Verneuil,

tu me reproches des citations innocentes, et tu vas chercher dans tes souvenirs le nom le plus bizarre inventé par *Albion*. C'est bien; tes prétentions me mettent à l'aise, et à présent je ne me gênerai plus. Revenons à Cyprien.

— Vous voyez, continua-t-il, que mademoiselle Octavie a profité des leçons de son père; aussi la préfère-t-il beaucoup à Athanase, jeune vaurien qui court les estaminets, hante les coulisses, jargonne un peu d'anglais à sa façon, crève un cheval tout comme un autre et a réussi à faire de sa personne ce quelque chose d'exténué et de poussif qu'on appelle un jeune homme blasé. Lorsqu'il était enfant (c'est mademoiselle Henriette qui l'a raconté), Athanase paraissait avoir des dispositions heureuses. Mais comme il n'obtenait pas le plus petit accessit pour les mathématiques, comme il n'avait aucun goût pour l'industrie, M. Raymond ne voyait en lui qu'un paresseux, un ignorant et un sot. S'il arrivait à l'écolier de questionner son père sur un point d'histoire, de religion ou de morale : « Laisse-moi, répondait l'industriel; ne vois-tu pas que je vérifie un mémoire, qu'une affaire m'occupe? Veux-tu m'empêcher de te gagner de l'argent? » Et Athanase se retirait sur la pointe du pied, renonçant à s'éclairer de l'expérience paternelle, mais plus convaincu chaque jour que puisqu'on lui gagnait tant d'argent, il en aurait beaucoup à dépenser.

— A présent que vous m'avez fait connaître le

frère et la sœur, répondis-je à Cyprien, je crois comme vous que mademoiselle Henriette est mieux où elle est. Cependant, qu'il doit être ennuyeux d'apprendre la musique à toutes ces espiègles!

— Hélas! oui, reprit l'ouvrier, mais la jeune maîtresse ne manque ni de courage ni de résignation. « Ai-je quelque raison de me plaindre de travailler, moi qui suis jeune, disait-elle un jour à Babet, quand votre grand-père le fait aussi du matin au soir, et pour gagner beaucoup moins? » La nièce de M. Raymond a contribué avec le père Comtois et sa petite-fille à affaiblir les douloureuses impressions de mon enfance. Je regrette moins de n'être qu'un pauvre ouvrier en voyant combien il dépend de moi d'ennoblir le plus humble état. Mademoiselle Henriette m'a surtout appris la résignation; mon vieux voisin, l'abandon à la Providence et la charité chrétienne; Babet, la possibilité du bonheur là où je ne voyais d'abord qu'isolement et désespoir. S'il m'arrive quelquefois encore de murmurer de ma condition obscure, d'envier le sort d'un autre, de sentir en moi ce levain amer qui me gonflait le cœur au passage des petits écoliers, eh bien! je prête l'oreille aux sons du piano de mademoiselle Henriette, à la chanson de Babet, au bruit de la béquille du vieux tailleur, et peu à peu l'orage intérieur se dissipe, et je reviens à l'espérance, au courage et à la sérénité.

— Oui, Espérance et Courage, répliquai-je, il est impossible que vous ne soyez pas heureux un jour. Vous aimez, vous êtes aimé, c'est assez pour consoler de bien des peines.

— Ah ! Monsieur ! dit le jeune homme, si je pouvais l'épouser demain !

Il y avait dans cette exclamation un désir et un regret inexprimables. Attendre sept longues années quand la vie est si courte !

— Non, non, vous n'attendrez pas sept ans, m'écriai-je, je vous déclare que vous n'attendrez pas sept ans !

Je me mettais à la place de ce jeune homme, mon cher Trévire, et je sentais que je n'aurais pas la patience de Jacob.

— Dieu vous protégera, dis-je encore, il faut espérer, monsieur Cyprien, il faut espérer beaucoup. Je ne puis croire que vous attendiez sept ans.

— Je ne mérite pas un miracle, répondit Cyprien ; mais regardez, Monsieur, ce jeune homme qui traverse la cour.

— Et quel est-il ?

— C'est un maître de langue ; il n'est pas riche, mais on le dit bon et religieux. Je ne le vois jamais entrer au pensionnat sans le souhaiter pour mari à la nièce de M. Raymond.

— Y pensez-vous ? répliquai-je sans trop savoir pourquoi ; car, après tout, il n'y aurait eu rien

d'extraordinaire à ce qu'un maître de langue épousât une maîtresse de piano.

Et là-dessus, je quittai mon jeune voisin, très-mécontent de son idée, et me répétant tout bas : Fi ! fi donc !

ne vous aurais jamais refusé la main de ma fille.

— Est-il possible ? répondit Falcour en achevant de signer les passe-ports déposés sur son bureau, j'aurai donc le bonheur, la joie....

— Oui, dit le père en prenant une prise de tabac et d'un ton pénétré.

M. Falcour n'avait plus de signatures à donner; il se leva, et le beau-père et le gendre se serrèrent dans les bras l'un de l'autre. Le glorieux ruban de l'adjoint en fut tout froissé.

— Ah ! ça, interrompit Gustave, quel conte viens-tu me faire ? Qui t'a rapporté cette scène touchante ? Avais-tu des espions parmi les rats municipaux ?

— Je procède par induction, reprit le jeune avocat, et je suis prêt à jurer que cela s'est passé ainsi.

M. Falcour revint donc en triomphateur auprès d'Octavie, et, en attendant le mariage, ils purent causer ensemble de placements avantageux et du danger de certaines spéculations. Je me gardai bien de troubler ces doux entretiens, et dans mes fréquentes visites à la famille Raymond, je ne m'occupais guère que d'une seule personne. Malheureusement je ne la rencontrais pas toujours.

— Mademoiselle Henriette fréquentait la maison de son oncle ? demanda Trévire.

— Elle y venait souvent passer la soirée, dit Verneuil, et dans l'espoir de l'y trouver, je descendais au moins trois fois la semaine chez M. Ray-

mond. Mon père m'accompagnait : il ne voulait pas que son ancien ami pût attribuer son refroidissement au mariage projeté et rompu ; et d'ailleurs, en dépit de l'opposition des caractères, il éprouvait quelque plaisir à revenir avec lui sur ses souvenirs d'enfance et de première jeunesse. Pour moi, comme je le disais tout à l'heure, je ne voyais qu'Henriette dans ce salon, et j'ai su depuis que, de son côté, Henriette ne voyait que mon père et moi.

Je rencontrais aussi quelquefois la maîtresse de piano chez le vieux tailleur. Malgré toute sa raison, Henriette ne pouvait se défendre de comparer sa destinée à celle de sa cousine ; elle s'attristait involontairement du luxe, du superflu de la maison de son oncle, et alors elle avait besoin de monter dans la mansarde, de voir le pauvre établi de l'aïeul et la chaise de paille de la petite-fille, d'entendre les refrains du père Comtois et les éclats de rire de Babet, pour reprendre sa sérénité habituelle et retrouver le courage nécessaire à sa position. « Si je n'ai qu'un morceau de pain noir, » dit un moraliste, ne me condamnez pas à le « manger au bout d'une table somptueuse. »

Béranger se plaignait il y a quelques années de la perte de sa gaieté, et il assurait que la fugitive, en s'évadant de chez lui, avait ouvert sa porte au chagrin. Sterne, cet écrivain si fécond en saillies, en idées comiques, a laissé sur sa propre destinée une page d'une mélancolie déchirante. Carlin, de

la Comédie-Italienne, et Tiercelin, des Variétés, excitaient le fou rire, déridaient les plus sérieux; et le premier cherchait en vain un remède contre le spleen, et le second cachait dans l'isolement sa tristesse et sa misanthropie. Ne dirait-on pas que la gaieté ne se communique qu'en se dissipant, et que pour en faire jouir les autres il faut s'en priver soi-même? Cette question serait décidée pour moi par les exemples que je viens de te citer, si le père Comtois ne m'avait fourni une preuve du contraire. Je crois maintenant à plusieurs sortes de gaieté: la gaieté de l'esprit, jalouse de succès, étudiant ses mots et ses attitudes, nourrie d'amour-propre, et par cela même très-vulnérable; la gaieté du cœur, enfantine, naïve, fille des illusions et de la jeunesse, et qui s'use parce que l'homme apprend et vieillit; la gaieté de l'âme enfin, et celle-là est la meilleure, car, impérissable de sa nature, ni la vanité, ni l'âge ne peuvent l'altérer.

Chaque matin, au travers de la mince cloison qui me séparait de la mansarde du père Comtois, j'entendais le bonhomme appeler sa petite-fille et lui dire qu'il était temps de se mettre à l'ouvrage. Ordinairement, il chantait à demi-voix ces vers d'un morceau de *Blaise et Babet*:

Babet, c'est moi!
Eveille-toi!
C'est ton ami qui t'appelle.

Et Babet, à moitié endormie encore, répondait sur un autre air:

Lon, lan, la, je me lève, je me lève;

Lon, lan, la, je me lève!

Et une demi-heure après Babet était à ses guêtres, et le vieillard grimpait sur son établi.

L'heure du déjeuner arrivait. Tout en travaillant la jeune fille avait surveillé la cafetière, et le moka douteux, mitigé par la chicorée, son inséparable compagne, se trouvait bientôt servi.

— A présent, trinquons! disait le vieux tailleur.

Et j'entendais le bruit de deux tasses qui s'entre-choquaient.

— A votre santé, grand-père!

— A la tienne, mon enfant.

Et puis de rire.

Deux fois la semaine, Babet allait au marché, et lorsqu'elle rentrait au logis, il y avait souvent entre elle et son aïeul des lutineries amusantes. L'approvisionneuse enveloppait malicieusement dans une serviette et en lui donnant une forme extraordinaire ce qu'elle regardait comme le meilleur de son marché, et il fallait que l'aïeul devinât sous cette apparence trompeuse, à ce toucher menteur, ce que ce pouvait être. Quelle joie si le bonhomme nommait vingt objets différents sans approcher de la vérité! s'il prenait un melon

pour une betterave, des coquillages pour des noix ! Le vieillard se vengeait de ces mauvais tours : invité à deviner aussi le prix de chaque chose, il en réduisait sciemment la valeur, et tellement, que la pauvre Babet ne lui répondait que par une indignation muette, ou en assurant que c'était fini, qu'elle n'achèterait plus rien. La paix se faisait ; Babet reprenait son ouvrage, et le grand-père et la petite-fille s'entretenaient de mille détails domestiques qu'ils assaisonnaient de couplets. A midi, ils dînaient, la petite Marguerite en tiers, sur un coin de l'établi ; et ensuite, ils se plaçaient un moment à la fenêtre sous leur berceau de capucines. La capucine est la fleur de l'ouvrière ; et puisque c'est du Pérou qu'elle nous vient, le Pérou a donné aux pauvres une part de ses richesses. Quoi de plus riant que la capucine ? On dirait qu'elle veut cacher à la mansarde ce que le jour peut avoir de sombre, le lendemain de menaçant, en entourant la fenêtre de fleurs abondantes et gaies comme l'aurore dont elles empruntent le vif éclat. Babet a bien des occupations diverses ; il n'est pas impossible qu'elle oublie parfois d'arroser sa plante, qu'elle néglige de la remplacer à temps par une nouvelle graine. — Bah ! bah ! dit la capucine, ne t'inquiète pas de moi, chère enfant ! si tu manques un ou deux matins à me donner de l'eau, je serai patiente comme tu es patiente, j'attendrai et tu ne me verras pas la mine moins joyeuse. Je travaillerai

aussi comme tu travailles, jetant moi-même ma graine en terre et sans que tu y mettes la main. Que ferai-je de plus pour toi ? Tu n'es pas seulement couturière, Babet, tu es cuisinière aussi ! Eh bien ! cueille mes boutons, prends mes graines, mets-moi en salade, baigne-moi dans le vinaigre, change-moi en conserve ; ce n'est pas assez d'orner ta fenêtre, de réjouir tes yeux, je veux encore donner du piquant à ton dîner.

La semaine s'écoulait rapidement et ramenait le bon dimanche. Ce jour-là, après la messe matinale, un bruit de pas, de chuchotements, de rires étouffés remplissait l'escalier de nos mansardes : une dizaine de jeunes filles, amies de Babet et ouvrières comme elle, venaient se ranger en bataille à l'ombre de la béquille du père Comtois. Toutes aimaient les bords de la Vilaine, toutes voulaient dîner sur l'herbe, cueillir les fleurs des prairies, dépouiller les noisetiers, courir à perdre haleine, danser comme des folles. La chambre de mon vieux voisin semblait envahie par une armée, on s'y pressait, on s'y poussait, on ouvrait et on fermait les tiroirs, et tout cela accompagné d'un bavardage à faire honte aux moineaux jaseurs. Babet, trésorière de la compagnie, avait fait les avances, et chacune lui remettait une pièce de cinq sous, montant de son écot. Les unes se récriaient sur le délicieux fumet du rôti ou la grosseur des pommes et des poires ; les autres bourraient les paniers de petits pains blancs ; les

autres enfin gazouillaient à qui mieux mieux, répétaient qu'on n'en finirait pas avec ces préparatifs, et hâtaient la besogne à peu près comme la mouche du coche. Babet comptait les couteaux, Louison demandait un gobelet, Joséphine une fourchette; et puis c'étaient des récriminations contre Fanchette ou Zoé qu'il fallait servir comme des duchesses, et qui, sans se mêler de rien, fredonnaient devant les images collées au mur, les airs du *Pèlerinage de saint Jacques* ou du *Juif errant*.

— En route, disait le grand-père, et surtout ne réveillons pas les dormeurs.

Mais il avait affaire à une troupe indisciplinée. Soit hasard, soit malice, une des jeunes filles se heurtait toujours à la porte de mademoiselle Octavie, et toute la bande poussait un cri si perçant, des éclats de rire si démesurés, qu'on eût dit que la maison elle-même, remuée de la cave au grenier, se livrait à cette joie bruyante.

Le grand-père grondait; mais qui avait peur du grand-père?

Je m'habillais souvent à la hâte et j'ouvrais ma fenêtre. Non, mon ami, je ne sais rien de plus frais, de plus gracieux, que cet essaim blanc, bleu, rose, lilas, qui s'échappait tout à coup de la maison et se précipitait dans la rue. Les plus alertes, les plus impatientes servaient d'éclaireurs, et couraient devant craignant de ne plus trouver de place dans la campagne. Le gros de la troupe caquetait autour du grand-père, et se disputait à qui

serait plus près de lui. Deux romanesques formaient l'arrière-garde. Heureux grand-père! disais-je entre mes dents, quelle belle journée j'entrevois au milieu de cette jolie couvée! — Je t'assure, Gustave, que je comprenais parfaitement ma jeune voisine lorsqu'elle m'assurait que le souvenir de *dimanche passé* l'égayait du lundi au jeudi, l'espoir de *dimanche prochain* du jeudi au samedi; en sorte que les deux remplissaient la semaine.

— Oui, oui, répétais-je après elle en retournant dans ma chambre et en feuilletant mes livres, on a beau dire, il n'est de bons dîners qu'à cinq sous par tête.

La nièce de M. Raymond n'était jamais de ces promenades, car il faut bien le reconnaître, une éducation et des habitudes différentes sépareront toujours dans leurs plaisirs des êtres également bons, également purs, mais dont les uns plus polis, plus façonnés que les autres, sont devenus plus délicats. La retenue d'Henriette ne pouvait s'accommoder de la pétulance de la plupart des amies de Babet. La maîtresse de piano eût rougi du sans façon des jeunes ouvrières toujours sautillant, fredonnant et répandant sur les chemins leur inépuisable rire et leurs grands éclats de voix. Babet n'était pas une évaporée, et pourtant il y avait loin de la jeune fille laborieuse causant doucement avec son grand-père, à la petite étourdie entraînée sous le bras de ses compagnes, et prenant avec elles sa bonne part d'innocente liberté.

Henriette laissait donc à Zoé, à Fanchette, à Joséphine, à Louison la Babet du dimanche, mais elle se réservait la Babet de tous les jours.

Je t'ai dit que je rencontrais Henriette tantôt chez son oncle et tantôt chez le père Comtois, et j'ajouterai que dans la mansarde et le salon, je découvris en elle tant de qualités précieuses, qu'il me fallut bien l'aimer. D'abord, je ne m'avouai point cet amour fondé sur un sentiment d'estime et presque de vénération. Il me semblait que je regrettais qu'Henriette ne fût pas un homme de mon âge, pour lui offrir l'amitié d'un bon camarade et lui demander la sienne en retour. Voici comment j'appris la vérité.

Un soir nous étions réunis dans le salon du propriétaire, et mademoiselle Octavie avait tambouriné je ne sais quoi sur le piano; mon père pria Henriette de nous chanter quelque chose : elle s'en défendit en s'excusant sur la faiblesse de sa voix, mais retenue surtout par l'expression railleuse des lèvres de sa cousine. Mon père insista; je fis comme lui; et enfin, ne sachant plus que nous répondre, Henriette finit par céder.

Octavie alla s'asseoir dans un coin. — Pauvre cousine, dit-elle avec ironie, tu présumes trop de tes forces.

— Hélas ! non, répliqua Henriette, j'ai dit que je ne pourrais chanter.

Il est inutile de te répéter ce que tu as entendu cent fois, excuses modestes d'un côté, et assurance

d'indulgence plénière de l'autre. Henriette choisit cette romance dont elle chanta en tremblant le premier couplet.

LA PREMIÈRE FLEUR.

A la fenêtre solitaire,
Vers la même heure chaque soir,
Sur le violier de son parterre
Sa main dirigeait l'arrosoir.
Le front penché dans la lumière,
Enfant malade, enfant rêveur,
Ses yeux, son âme tout entière
Attendaient la première fleur.

Henriette n'était pas une *prima dona*, mais l'air extrêmement simple de cette romance, sa mélodie plaintive se prêtaient à merveille à la voix faible qui la chantait. Henriette savait que sa cousine serait sans pitié pour elle, qu'un sarcasme l'attendait, et cette pensée, en agitant son cœur, mettait, comme on dit, des larmes dans sa voix, et lui donnait une expression plus touchante. Elle chanta le second couplet.

Livrant au ciel son aile humide,
Le doux printemps, naissant encor,
De l'hiver, froide chrysalide,
S'élance, beau papillon d'or.
L'enfant sourit à la fenêtre
Où les oiseaux chantent en chœur :
— Bientôt, dit-il, demain peut-être
Je verrai la première fleur.

En écoutant ces vers assez médiocres comme le sont la plupart des vers de romances, tu ne saurais comprendre l'impression qu'ils firent sur moi. J'étais presque aussi ému qu'Henriette. Il m'arriva de jeter les yeux du côté où mademoiselle Raymond était assise. Elle cachait sa figure dans son mouchoir, et je m'imaginais sottement qu'elle s'attendrissait aussi.

Henriette continua :

Enfin, brillante et parfumée,
La plante fleurit ;..... mais hélas !
Quand sonna l'heure accoutumée
La fenêtre ne s'ouvrit pas.
Du pâle cierge d'agonie
On vit la tremblante lueur,
Et triste, et sans être bénie
Se fana la première fleur.

Henriette pleurait en finissant, et moi...

— Tu pleurais avec elle, dit Gustave. Crois-tu que j'ajoute foi aux rêveries d'Anastasius Grün qui a voulu faire des larmes d'hommes quelque chose de rare ?...

— Oui, je pleurais, reprit M. Verneuil, et les revers de mon habit où deux larmes jumelles descendaient parallèlement ne me permettaient plus le doute. Que devins-je, mon ami, lorsque au lieu de sanglots un éclat de rire s'échappa du mouchoir de mademoiselle Raymond ! Ce rire, Henriette l'avait prévu ; elle pleurait de son humiliation et non sur l'enfant de la romance.

J'étais trop indigné pour ne pas venger la pauvre Henriette. Ce que je dis, Trévire, je ne saurais m'en souvenir aujourd'hui, tant j'étais hors de moi en ce moment. Mais à l'impression produite par mes paroles, je puis juger que je me montrai plus acerbe que galant et respectueux. Mon père parut mécontent des traits de satire que je dirigeai contre une femme, et, tout en rassurant la cousine d'Octavie par des encouragements affectueux, il se borna à une allusion transparente sur la malignité et ce qu'elle a de révoltant.

M. Raymond ne pouvait se dispenser d'intervenir ; il le fit avec douceur et de façon à blesser uniquement celle qu'il paraissait défendre.

— Ma chère enfant, dit-il, tu connais la susceptibilité de ta cousine ; et je t'ai déjà prié de garder pour toi toute remarque défavorable à ses talents. Pourtant, après avoir témoigné que je n'approuve en aucune manière des railleries, fort innocentes j'en conviens, mais toujours déplacées, qu'Henriette me permette une observation. Dans la position où elle se trouve, la musique étant pour elle un état, il faut qu'elle s'habitue à supporter autre chose que des bravos.

Henriette essuya ses larmes, et se levant avec beaucoup de dignité :

— Je sais, dit-elle, qu'orpheline et sans fortune, je dois m'attendre à bien des humiliations ; mais j'espérais que ces humiliations me seraient épargnées dans la maison de mon oncle.

Je parlai encore; je parlai en enthousiaste, en extravagant; si bien que la cousine d'Octavie, plus entravée que secourue par son allié maladroït, dut battre en retraite et abandonner le champ de bataille.

Nous sortîmes un instant après, et, en montant l'escalier, j'entendis M. Raymond dire à mon père : — Prends-y garde, mon ami, ton fils s'intéresse beaucoup à Henriette.

— Ainsi, me dis-je, quand je fus seul dans ma chambre, on ne peut défendre une jeune fille, lâchement insultée, sans en être amoureux! — Là-dessus, je souriai de pitié et je haussai les épaules : — Et quand M. Raymond aurait deviné juste, repris-je fièrement, n'ai-je pas le droit d'aimer mademoiselle Henriette? — Cette question posée, j'arrivai bien vite à une conclusion : — Oui, j'ai le droit d'aimer Henriette, et je l'aime, et je l'aimerai!

VIII

HENRIETTE ET BABET.

Je fus réveillé avant le jour par un coup léger frappé à ma porte. Un homme se glissa dans ma chambre, et à l'odeur de tabac qui s'y répandit aussitôt je devinai M. Athanase.

— Chut! dit-il en écartant mon rideau, il ne faut pas que le vieux boiteux nous entende. J'ai besoin de vous.

— Et en quoi puis-je vous servir? demandai-je assez étonné; car, ne rencontrant jamais ce jeune homme dans le salon de son père, je ne le connaissais que fort peu.

— Oh! une misère! une bagatelle! reprit-il en baissant toujours la voix; je dois acquitter ce matin une dette d'honneur, et je viens vous demander cinquante louis.

L'aplomb d'Athanase me déplut. Je répondis qu'il m'était impossible de disposer d'une somme aussi forte.

— Vous voulez vous faire prier, dit mon visiteur. Je connais vos ressources; ma mère ne manque pas une occasion de me vanter votre économie, et je sais par elle que votre épargne ne monte pas à moins de cent cinquante pièces d'or. Parbleu! votre père a parlé d'un voyage d'Italie préparé depuis dix mois. Un étudiant théauriseur! mais c'est admirable!

Et Athanase m'expliqua sa position. Il était au nombre des plus zélés sectateurs de la bouillotte, de la cravache et du cigare, cette triple idole qui écrase et tue ses fanatiques aussi bien que Jagrenat. Le fils de M. Raymond jouait depuis longtemps, et depuis longtemps aussi des hommes obligeants et amis de la jeunesse, moyennant certains engagements secrets, l'aidaient à payer les dettes de jeu. Malheureusement, le père et la mère d'Athanase étaient encore jeunes, et les *espérances* du fils, débattues entre lui et les créanciers, à cause de la longue échéance probable, n'avaient pas une immense valeur. L'Usure se lassa. Elle dit au jeune homme que, décidément, M. et M^{me} Raymond avaient une santé de fer, qu'il faudrait trop attendre, et qu'elle n'avait plus d'argent à donner. C'est dans un de ces moments de détresse qu'Athanase avait pensé à moi.

Je fus insensible à ses avances et, moins officieux que le rat de la fable, je laissai mon lion dans les rets où il s'était pris. Il me quitta fort mécontent.

J'oubliai bientôt cette visite; la soirée de la veille m'avait trop bouleversé pour qu'il me fût possible de penser longtemps à autre chose. Au déjeuner, je craignais un reproche sur mes épigrammes contre M^{lle} Raymond, sur la chaleur que j'avais mise à défendre Henriette; mais mon père eut pitié de mon trouble, et il ne fit aucune allusion à cette scène.

— A propos, me dit-il au moment où je me disposais à sortir, et ton voyage d'Italie, ne serait-il pas temps de l'entreprendre?... Je ne vois rien qui te retienne ici, à moins que M^{lle} Raymond...

— Ah! mon père, ne me parlez pas de cette dédaigneuse et froide créature!

— Laisse-la donc à M. l'adjoin, et prépare-toi à partir.

Partir! ce mot était la conséquence des dernières paroles de M. Raymond. Je compris que mon père redoutait de ma part un attachement sérieux pour une personne qu'il ne voulait pas nommer sa fille, et qu'il jugeait prudent de m'éloigner.

— Je partirai, répondis-je en étouffant un soupir et sans trouver la force d'avouer que j'aimais Henriette.

Je remontai dans ma chambre. Ce voyage tant désiré ne me souriait plus. A quoi bon m'attrister du spectacle de toutes ces ruines? Étais-je peintre ou poète, pour courir après des sujets de tableaux ou des impressions?

Je jetai les yeux sur ma cassette, qui contenait 3,000 fr. en or, et je pensai que mes économies seraient mieux employées dans une corbeille de mariage.

— Ne plus la voir sur la terrasse! disais-je, ne plus l'entendre de l'autre côté de la cloison! Ah! mon Dieu!

Je passai une grande partie de la journée assis devant mon bureau, la tête dans mes mains, et aussi immobile, aussi muet que si j'eusse été changé en statue. La pauvreté d'Henriette ne m'effrayait pas, mais je ne pouvais m'étonner que mon père, s'il ne s'opposait formellement à une de ces unions désintéressées que le monde traite de folie, voulût au moins me laisser le temps d'y réfléchir.

— Je partirai, répétais-je en moi-même; je verrai Pise, Florence, Naples, Rome, et des palais et des tableaux, et des merveilles dont je n'ai que faire à présent! Je partirai, je m'ennuierai, je souffrirai...

— Bon! dit Gustave, l'élégie commence; Némorin passe le Gardon.

— Pas du tout, continua Élie, Némorin se dit qu'après six mois d'épreuve il lui sera facile de

persuader à son père que son amour n'est pas un caprice. Cette pensée le consolait sans une inquiétude terrible: Et ce maître d'anglais!... O Cyprien! Cyprien! pourquoi parler de ce maître de langue?...

J'en étais là de mes méditations.

— Babet, dit une voix dans la mansarde voisine, oh! si vous saviez comme j'ai du chagrin!

C'était la voix d'Henriette. Que devais-je faire, mon ami? Ne pas écouter, passer dans la chambre voisine, chanter un air d'opéra? Oh! chanter!... Je restai cloué à ma place; et tu as beau secouer la tête, c'est aussi ce que tu aurais fait.

— Je sors de chez mon oncle, dit Henriette, et j'ai le cœur si gros, j'ai tant besoin de pleurer, qu'il m'est impossible de retourner maintenant au pensionnat.

Avant de pouvoir s'expliquer, Henriette pleura, et Babet pleura aussi de confiance.

Enfin, la nièce de l'industriel put faire connaître à son amie le sujet de ses larmes; mais ses paroles étaient parfois si décousues, tant de soupirs et de sanglots les interrompaient, que je ne compris bien toute cette histoire qu'après l'avoir entendue une seconde fois. Je vais te la répéter.

La maîtresse du pensionnat avait épousé un de ces hommes à projets, un de ces spéculateurs qui ne se croient à leur place que là où ils ne sont pas encore. Toujours mécontent de sa situation

présente, et tourmenté du désir de faire fortune, M. Vèrier (c'était le nom de cet homme) avait réalisé quelques capitaux pour attendre, comme il le disait, une bonne occasion. Il crut la voir dans l'émigration à Montévidéo. Quel pays, que celui où l'ouvrier gagnait 7 fr. par jour ! où les gages d'un domestique montaient à 1,200 fr. chaque année ! où les maisons, les magasins, les entrepôts, s'élevaient comme par enchantement ! Sans aucun doute, La Plata était le vieux Pactole, et M. Vèrier, architecte du premier ordre, et, de plus, inventeur ingénieux, en reviendrait un jour millionnaire ou à peu près. M^{me} Vèrier avait fait d'abord une vigoureuse résistance ; elle tenait à son pensionnat, et si elle céda enfin, ce ne fut que sur l'assurance que toutes les Américaines étaient paresseuses, ignorantes, et que la seule M^{me} Vèrier, au moyen de son excellent système d'éducation, pouvait opérer une transformation sociale parmi les filles de la République de l'Uruguay. L'architecte chercha donc des ouvriers maçons, charpentiers, serruriers, qui consentissent à émigrer et à s'enrichir avec lui, et la directrice du pensionnat fit la même invitation à ses sous-maîtresses.

Henriette ne pouvait hésiter. M^{me} Vèrier partie, elle se demandait si elle trouverait un autre pensionnat, s'il ne lui faudrait pas, de toute nécessité, retomber à la charge de son oncle. Elle se rendit chez ce dernier, déterminée à partir, et

pourtant désirant au fond du cœur qu'il voulût bien la retenir malgré elle.

Lenteint pâle de la pauvre Henriette, ses yeux humides, l'abattement répandu sur tous ses traits, produisirent leur effet ordinaire sur M. Raymond. Il pensa qu'un malheur était arrivé, qu'on avait besoin de lui, et il fit un geste d'impatience.

— Mon cher oncle, dit la jeune fille, M^{me} Vèrier m'a appris ce matin qu'elle et son mari allaient partir pour Montévidéo.

— Est-il possible ? s'écria l'industriel d'un air consterné ; et le pensionnat ? et vos leçons de musique ?... Que ferai-je de vous, à présent ?

— Mon oncle, bégaya Henriette, peut-être consentirez-vous...

M. Raymond ne la laissa pas achever.

— Malédiction sur ces imbéciles ! sur ces idiots ! reprit-il en frappant son horrible canne sur le plancher, ce qui réveilla Bichonne et lui fit pousser un hurlement lugubre. Que vont-ils chercher là-bas ? La misère ?... Eh bien ! qu'elle les accueille ! qu'elle les dévore !... Que diable ! au moment où je m'occupe de l'établissement de ma fille, encore des embarras ! Ah ! vous pouvez remercier votre père, Henriette, et je puis le remercier avec vous !

— Mon père était un honnête homme, dit Henriette, et sa fille ne vous demande rien. Pardon, reprit-elle, j'ai une grâce à vous demander : me permettez-vous de suivre M^{me} Vèrier en Amérique ?

La comparaison employée par Walter Scott sur cet homme qui, se croyant au moment d'être dévoré par un ours, leva sa canne et vit l'animal se dresser sur ses pattes de derrière et danser, cette comparaison pourrait seule exprimer l'agréable surprise de l'industriel. Quoi ! cette nièce qu'il voyait déjà s'accrocher à lui comme une plante parasite, cette nièce quittait la Bretagne ; elle s'en allait en Amérique, et vraisemblablement on n'en entendrait plus parler. La figure de M. Raymond se dérida.

— Eh ! oui, ma bonne petite Henriette, dit-il d'un ton câlin, tu peux t'embarquer, et je ne veux pas nuire à tes intérêts en te retenant ici. Qui sait ? tu feras peut-être un riche mariage à Montévidéo, tandis qu'à Rennes tu ne pouvais guère prétendre qu'à quelque gratte-papier ou pédagogue qu'Octavie n'eût pas été flattée d'appeler cousin. C'est convenu, mon enfant, tu partiras. Tiens, je te donne ces 20 fr. pour t'acheter des chiffons, et tu dîneras avec nous ce soir.

La perspective du dîner de famille et la gratification extraordinaire de son oncle n'avaient pu consoler Henriette de la joie cruelle qu'occasionnait son départ. Comme elle le dit à Babet, il lui fallut monter dans la mansarde pour y pleurer à son aise. Elle n'y trouva que son amie, le père Comtois était sorti avec l'enfant.

— Oh ! l'indigne ! s'écria la couturière lorsqu'Henriette eût cessé de parler. Tenez, je ne

dormirai tranquille que lorsque j'aurai joué un méchant tour à M. Raymond. Il faut que je dise à Cyprien de lui tendre un piège, de le faire battre.

— Taisez-vous, reprit la nièce effrayée ; voulez-vous me faire regretter mes confidences ? Battre mon oncle ! mais, Babet, vous n'y pensez pas !

— Je pense que vous ne devez point partir, répliqua Babet d'une voix un peu adoucie ; je pense que deux longs mois passés dans un misérable navire vous tueront, ou bien qu'une fois arrivée chez les sauvages vous mourrez de chagrin.

— Mais Babet, les habitants de Montévidéo ne sont pas des sauvages.

— Qu'ont-ils besoin de nous, alors ? reprit la couturière. Qui les empêche de bâtir leurs maisons et d'apprendre la musique à leurs filles ? S'ils ne sont pas tout à fait sauvages, il paraît qu'ils n'en valent guère mieux.

— Pensez à mon isolement, dit Henriette. Que voulez-vous que je devienne ici ?

— Je connais une pauvre fille, dit l'ouvrière, qui peut disposer d'un lit et d'un petit hamac, et qui vous donnerait de grand cœur l'un ou l'autre ; elle vous céderait la moitié de sa fenêtre, où deux chaises tiendraient aisément ; elle s'en irait par la ville frapper à la porte de toutes les dames et vous chercher des élèves, et, si elle n réussissait

pas à en trouver, elle vous apprendrait à faire des guêtres de soldats, et elle vous enrôlerait aussi dans le militaire. La jeune fille dont je parle ne sait pas la musique comme vous, ce qui ne l'empêche pas de chanter plus souvent et plus haut. Elle a dix-huit ans, elle se nomme Babet, et c'est elle qui vous tend la main. Voyons, est-ce convenu?...

— Non, Babet, répondit Henriette avec attendrissement, mon oncle n'y consentirait pas.

— Et puis, ajouta l'ouvrière, je n'ai pas tout dit. Vous ne resteriez pas longtemps chez nous, ma chère Henriette, bientôt un bon mariage...

— Oh ! Babet, un mariage ! Qui voudrait d'une fille sans dot ?

— Qui ? tenez-vous à le savoir?... Je ne le chercherai pas bien loin.

— Pour l'amour de Dieu, ne dites pas un mot de plus ! s'écria l'émigrante.

— Bon ! il n'est pas chez lui, dit la couturière ; je ne l'ai pas entendu de toute la journée, et vous pouvez être tranquille.

Encore une fois, Trévière, que devais-je faire ? Ouvrir bruyamment un tiroir ? Mais je n'avais rien à chercher ! Tousser ? A quoi bon, si l'on n'a pas de rhume ? Et d'ailleurs Babet en avait dit assez pour désoler Henriette, si elle m'avait su dans ma chambre. Je pris le parti le plus simple, et je me résignai à entendre jusqu'au bout.

— Ce n'est pas assez d'être curieux, dit Gustave,

tu veux encore ajouter à ta faute d'artificieuses excuses. Poursuis, malheureux, il me tarde de connaître tous tes méfaits.

— Plus indulgente que toi, continua M. de Verneuil, Babet fit mon apologie ; elle énuméra mes qualités parmi lesquelles elle loua surtout mon estime pour son grand-père et Cyprien. Elle parla aussi de mon père : — Voilà un homme, dit-elle, qui n'est ni arrogant comme M. Athanase, ni sans cœur comme M. Raymond ; quand son fils lui dira : — Mon père, j'aime Henriette, il lui répondra aussitôt : — Épouse-la, mon enfant.

— Vous êtes folle, Babet, M. Elie ne pense pas à moi.

— Il ne pense pas à vous ! expliquez-moi alors pourquoi, dans toutes les visites qu'il nous fait, il ne parle que de mademoiselle Henriette ? pourquoi certain vieux dé à coudre, dont vous m'aviez gratifiée à la Sainte-Élisabeth il y a trois ans, est resté entre ses mains ? — Mademoiselle Henriette vous a donné ce dé ? Il est fort joli, ma foi ! — Oui, si joli, que le voisin rentré dans sa chambre, le dé ne se retrouva nulle part.

Henriette hésita un moment avant de répondre. Enfin, d'une voix tremblante :

— Si vous saviez, dit-elle, avec quelle sensibilité, quelle chaleur il m'a défendue hier soir !... C'est un bon jeune homme, et s'il m'aimait en effet, ce serait une raison de plus pour me décider à partir. Je ne veux pas nuire à sa fortune, je

ne veux pas être un obstacle à son bonheur. Puisse-t-il rencontrer dans le monde une femme digne de lui!... Babet, vous m'écrirez, n'est-ce pas ? et si vous savez ce qu'il devient...

Babet allait employer toute son éloquence à combattre la résolution d'Henriette ; mais aux premiers mots, la nièce de M. Raymond se sauva.

— Henriette sera ma femme ! m'écriai-je en me levant brusquement.

J'ignore si Babet me comprit, mais elle sut que j'étais là. Persuadée de mon amour pour Henriette, et ne doutant pas de mon honneur, il entra plus de plaisir que de peine dans sa surprise. Elle pensa qu'après tout elle avait avancé les affaires de son amie, et cette idée lui sourit agréablement. Je pus deviner le cours de ses pensées à un refrain qu'elle chanta bientôt et probablement sans s'en apercevoir :

Ils entrent tous en ménage,
De Lamballe à Moncontour ;
Moi seule, attendant mon tour,
Je reste, et c'est bien dommage.

IX

LE ROULEAU D'OR.

Nous dînions ce même soir chez M. Raymond, et je remis au lendemain matin l'aveu que j'avais à faire. Je sentais la nécessité de préparer des arguments bien solides et auxquels mon excellent père ne pourrait résister. Je pensais aussi qu'en voyant Henriette une fois de plus, en la voyant abandonnée de ses protecteurs naturels, chassée pour ainsi dire, un homme du caractère de mon père serait certainement attendri ; en attendant, pour la première fois je passai une heure à ma toilette ; je voulais paraître charmant.

Le dîner fut splendide et maussade : Henriette était soucieuse, Octavie me boudait, Athanase me regardait de travers. Le seul M. Raymond était tout guilleret ; il fit quelques calembours sur les

chemins de fer et les usines, et reconnu entre le Madère et le Champagne, que la vie avait du bon pour tout le monde.

Nous passâmes dans le salon. On parla du voyage d'Henriette, ce qui rendit mon père tout pensif. M. Raymond plaisanta la petite aventurière.

— Henriette va renouveler là-bas, dit-il, ce qu'on nous raconte des troubadours. Favoris des belles, ils recueillaient sur leur passage colliers, bagues, chaînes, bijoux de toutes sortes, et leur musique se convertissait en or. Tiens, regarde, Verneuil, je suis tellement convaincu de la future opulence de ma nièce, que je commence par lui donner un coffre-fort.

Et l'industriel, ouvrant une porte qui donnait dans son bureau, nous montra une petite malle à laquelle Cyprien mettait une serrure.

Décidément, M. Raymond perdait la tête; il devenait prodigue.

Cyprien nous salua et continua son travail.

— Ah! Cyprien, dit le père de famille, laissez reposer un moment votre marteau tandis que je montrerai à ces messieurs ce coffre de sûreté. Vois-tu, Verneuil, ce n'est pas une cassette ordinaire, il y a ici un mécanisme.

— Examinez à votre aise, dit le serrurier; aussi bien j'ai oublié un outil, et je vais le prendre.

Cyprien sortit du bureau et remonta chez lui en traversant le salon.

— Quels détails minutieux! dit Tréville; Ah!

certes, tu es bien pénétré de ces romanciers qui ne nous font grâce ni d'un clou, ni d'une cheville.

— Ces détails ont une importance très-grande, répliqua le narrateur, et si tu pouvais songer à autre chose qu'à me taquiner, tu l'aurais deviné tout de suite.

Lorsque Cyprien eut quitté l'appartement, l'industriel remarqua tout à coup que la clef était restée dans son secrétaire. Madame Raymond joignit les mains; Athanase et Octavie se regardèrent d'un air effaré.

— Voilà une belle imprudence! dit M. Raymond, et je serai fort heureux si...

Avec une dextérité inimaginable, M. Raymond ouvrit le tiroir où il se rappelait avoir déposé le matin un rouleau d'or. La phrase interrompue et l'altération de ses traits nous révélèrent un malheur.

— Je suis volé!... s'écria-t-il.

A ce mot, un frisson parcourut mes membres, et tout mon sang se porta à ma gorge. Je sentis que Cyprien allait être accusé, Cyprien l'ouvrier intelligent et laborieux, le protecteur du petit Tony, le futur gendre du père Comtois!

— Je suis volé! répéta le propriétaire d'une voix suffoquée et en portant ses deux mains à sa tête.

— Raymond, dit mon père, assure-toi bien de la vérité avant d'accuser personne.

M. Raymond courut à la fenêtre et s'y pencha

tellement, qu'on eût dit qu'il préméditait un suicide.

— Le misérable ! dit-il, et je pouvais le prendre comme un rat dans une souricière.

— Et de qui voulez-vous parler ? demanda Henriette.

— De qui ? hurla M. Raymond les yeux fixés sur le tiroir où sa femme, Octavie et Athanase faisaient d'inutiles recherches ; qui était ici tout à l'heure ? qui travaillait dans cette chambre ? qui vient de sortir pour prendre un outil ?

— Eh ! parbleu ! répondit Cyprien lui-même en rouvrant la porte, ce quelqu'un-là n'est pas difficile à trouver ! Me voici ! ne croirait-on pas que le feu est à la maison ?

Je me sentis à l'aise en voyant reparaitre Cyprien ; il y avait tant de sérénité sur son visage, tant de calme dans ses paroles, qu'il me semblait impossible qu'on osât encore le soupçonner.

Quelles furent donc ma surprise et mon indignation quand le père d'Octavie se jeta sur la porte par où Cyprien venait d'entrer, la ferma à double tour et revint à l'ouvrier qu'il saisit par le collet de sa veste.

— Tu me le rendras ! dit-il.

Le douloureux étonnement de l'honnête homme outragé ne ressemble en rien à la honte du coupable, et pourtant il a aussi sa confusion et sa rougissement. Cyprien demeura quelques secondes comme pétrifié sous le regard de M. Raymond. Ce dernier

répéta son accusation avec plus de force et en secouant rudement le jeune homme. Alors, Cyprien passa de la surprise à la fureur. Il fit un saut en arrière, revint sur l'industriel, et l'étreignant dans ses bras, il l'entraîna vers la fenêtre. Les femmes poussèrent des cris, Athanase, mon père et moi nous nous jetâmes entre la fenêtre et l'ouvrier.

Nous arrachâmes M. Raymond des bras qui paraissaient devoir l'étouffer ou le précipiter dans la rue. Cyprien était fou de colère.

— Calmez-vous, mon ami, calmez-vous, lui disait mon père en lui serrant affectueusement la main ; il y a dans tout ceci une fatale méprise. Il paraît certain qu'un rouleau d'or a disparu de ce tiroir. Mais qu'est-il devenu ? qui l'a enlevé ? Jusqu'à présent personne ne peut le dire. Je ressens l'insulte qu'on vous a faite et je la flétris, car je douterai de mon honneur avant de soupçonner le vôtre. Allons, mon brave Cyprien, mon enfant, revenez à vous, abjurez la violence, cette mauvaise conseillère, et il vous sera facile de vous justifier.

Je te laisse à penser si ces paroles d'estime pour son prétendu voleur et de blâme pour lui durent plaire à M. Raymond,

— Où l'as-tu caché ? dit-il, rends-le moi et je renonce à te poursuivre.

Le sang de Cyprien s'était un peu refroidi. La confiance que lui témoignait mon père et qu'il

lisait dans mes yeux et dans ceux d'Henriette, lui rendit le courage de la dignité.

— M. Raymond, s'écria-t-il en fixant sur son accusateur un regard fier et dédaigneux, quand j'aurai spéculé sur les besoins du pauvre pour accroître des richesses trois fois maudites; quand ce pauvre m'aura livré en échange de quelques pièces de cuivre sa santé, sa liberté, sa foi religieuse même, car vous le chassez sans miséricorde s'il ose réclamer le repos du dimanche, s'il connaît d'autres devoirs que celui de mettre en mouvement une machine; quand j'aurai dit : — L'humanité, c'est moi et mes enfants ! — alors, et seulement alors, je courberai la tête sous vos injures, et, descendu aussi bas que vous, je me croirai digne de tous les mépris.

— Dans quel journal révolutionnaire avez-vous lu cette belle tirade? demanda M. Raymond. Mais ce n'est pas le temps de nous en occuper. Il y a un fait constant, une somme de mille francs a été enlevée de ce tiroir, et personne, excepté vous, n'est entré ici.

— Mon père, dit Octavie, n'avez-vous pas mis dans ce même tiroir la bague dont je voulais changer la pierre, ou est-elle déjà chez le joaillier?

— Et la bague aussi? s'écria M. Raymond de l'air de *Macduff* dans la tragédie de *Macbeth*.

— Vous verrez, dit Cyprien avec un sourire amer, que toute votre fortune a changé de maître!... Vous l'auriez bien mérité.

L'industriel changea de ton, il pria, il conjura l'ouvrier d'avouer sa faute et surtout de lui rendre la bague et les cinquante pièces d'or. Cette scène pénible durait depuis un quart d'heure, lorsque M. Athanase suggéra l'idée d'une fouille.

— Et d'abord, dit-il, commençons par ce tablier où le jeune homme a rassemblé ses outils.

Toute la famille courut au petit paquet déposé dans un coin. Je m'approchai aussi poussé par un sentiment de curiosité dont je ne saurais rendre compte.

Le tablier fut ouvert, les outils remués, et, à la grande stupéfaction de Cyprien et de ses amis, on y retrouva la bague.

— C'est une machination infernale, dit Cyprien; on veut me déshonorer.

Il se laissa tomber sur une chaise.

J'allai m'asseoir auprès de lui.

— Non, lui dis-je en serrant ses mains dans les miennes, le déshonneur ne vous atteindra pas. Quelqu'un est entré par le salon tandis que nous étions à table, et avant que vous n'eussiez commencé votre travail. Peut-être encore est-on venu par cette autre porte, par la chambre de M. Athanase. Un domestique de la maison... que sais-je? Mais, au nom du ciel, mon ami, ne vous laissez point abattre; tout s'expliquera.

— Et cette bague? murmura le serrurier.

— Cette bague ne dit rien, absolument rien, et nous comprenons tous qu'en la glissant parmi

vos outils on a voulu donner le change aux soupçons.

— Je comprends qu'il faut continuer la fouille, répliqua M. Raymond, et qu'il est bon d'appeler les domestiques pour avoir plus de témoins. Et il cria : Georges ! André ! Baptiste !

— Un éclat ! dit le malheureux Cyprien en appuyant sa tête sur mon épaule.

— Et votre innocence ? lui dis-je.

— Ah ! oui, répondit-il en se tordant les mains et avec une sombre ironie, la foule y croira, n'est-ce pas ?... Le soupçon est comme un chien hargneux, il aboie de préférence à la pauvreté.

Je reconnus la vérité de ces paroles, et je me joignis à mon père pour supplier M. Raymond de faire l'enquête entre nous. Nos prières se heurtaient à un rocher. Cet homme si poli, si doux devenait implacable dès que ses intérêts étaient compromis.

— Il faut une leçon à ces mauvaises têtes, dit-il froidement ; ce drôle, tout gueux qu'il est, a l'orgueil d'un nabab.

L'orgueil populaire avait choqué l'orgueil bourgeois, et celui-ci profitait de l'occasion pour se venger. Les domestiques accoururent, et Cyprien désespéré dut se soumettre à cette horrible épreuve qu'on rachèterait au prix de sa vie, et qu'on nomme une fouille.

Nous montâmes dans la mansarde qu'il occupait, et où la présence de Babet et du père Com-

tois attirés par le bruit vint ajouter encore à son supplice. Pourtant, si l'idée de paraître en accusé devant sa jeune voisine lui était insupportable, Cyprien éprouva quelque consolation en voyant de quelles sympathies il était l'objet. Le vieillard le serra dans ses bras en versant des larmes et défendit avec l'éloquence du cœur celui que pour la première fois il appela son fils. Babet ne pleura point, mais elle s'attacha au bras du jeune homme et attaqua en masse toute la famille Raymond.

Le propriétaire la laissa dire, et la fouille continua. En un instant, tout fut bouleversé dans cette chambre si propre, si chaste dans sa pauvreté sévère. Pas un tiroir n'échappa à la perquisition, pas un vêtement ne fut négligé. Cyprien, les dents serrées, l'œil en feu, suivait le père et le fils dans leur infructueuse recherche. Je sentais combien il devait souffrir de cette profanation des meubles de sa famille, de tant d'objets qui lui rappelaient sans doute des souvenirs chéris. Une seule fois, il bondit de sa place pour arracher aux mains impures de l'égoïste et du débauché une boîte de paille commune. M. Raymond poussa un cri de triomphe. Cyprien ouvrit la boîte, et en retira d'abord une médaille d'argent décernée à son père pour trois enfants sauvés de la Vilaine ; puis le chapelet et l'anneau de mariage de sa mère, deux fleurs de capucines flétries, desséchées, et dont Babet lui avait peut-être fait présent ; enfin, un livre, un premier prix

remporté au collège, un ami trompeur, cruel et cependant aimé. C'étaient là tous les trésors de Cyprien. Le jeune homme referma sa boîte, et revint s'asseoir entre le vieux tailleur et mon père.

Après avoir fureté partout sans aucun résultat, l'industriel invita de nouveau l'ouvrier à s'avouer coupable. Cyprien persista au contraire à se déclarer innocent. L'octogénaire, mon père et moi nous répétions que le voleur était venu du dehors et qu'il était déjà loin sans doute, les domestiques secouaient la tête, et Babet, apostrophant M. Raymond, soutenait qu'ils s'étaient volé lui-même.

— C'est à la police à nous éclairer, dit M. Raymond; Baptiste, va chez M. Bruno le commissaire; dis-lui qu'un vol a été commis chez moi, et que le coupable...

Une clameur d'indignation couvrit ses dernières paroles.

— Faire emprisonner un homme sur de pareils indices! s'écria mon père, c'est une infamie! c'est une lâcheté!

— Je suis donc un lâche et un infâme? demanda le père d'Octavie en se redressant.

— Je vous déclare au moins que vous n'êtes plus mon ami, répondit mon père avec fierté, et j'ajoute que dans cette malheureuse affaire je vous combattrai de toute la force de ma conviction.

— Vous oubliez la bague retrouvée.

— Monsieur, dit le père Comtois, il répugne à mes quatre-vingts ans de descendre à la prière, et néanmoins je vous implore pour mon fils; je sais qu'il n'est pas coupable, mais je sais aussi que la prévention toute seule est un irréparable malheur. — Tu as été en prison! — Comprenez-vous ce qu'il y a d'affreux dans ce reproche pour un pauvre ouvrier? Savez-vous combien d'ateliers se fermeront devant lui? combien d'insultes le poursuivront partout? Et si les juges, trompés par de fausses apparences, si des jurés inattentifs prononçaient une condamnation!... Ah! Monsieur, au nom de la justice, au nom de la pitié, ne jouez pas avec notre honneur! Nous n'avons pas autre chose en ce monde, et il serait odieux de chercher encore à nous l'ôter.

— Ne dirait-on pas, répondit le propriétaire, qu'il s'agit d'un nom illustre, d'un Montmorency, d'un Rohan, sur lequel l'attention publique va tout aussitôt se fixer. Qui donc s'inquiétera de savoir si le nom de Cyprien Durand ou Cyprien Raoul a perdu ou n'a pas perdu l'éclat que vous lui supposez? Vous mettez de l'orgueil partout, vous autres.

— Monsieur a raison, dit Cyprien exaspéré, et vous, père Comtois, vous avez tort de vous abaisser à des prières. Un homme du peuple, un serurier, est-ce que ça peut avoir une réputation à perdre? est-ce que ça se déshonore?... Ah! s'il était question de quelque banqueroutier, ami de

cet homme de bien, on ne saurait être trop circonspect, on tairait son nom le plus longtemps possible, on lui trouverait mille excuses; mais ici la conscience est à l'aise, et ils m'assassineront moralement avec l'indifférence du boucher qui assomme un bœuf.

— Cyprien, Cyprien, dit Babet en se penchant sur l'épaule du jeune homme, il est impossible qu'ils condamnent un innocent.

— Qu'attendez-vous, Baptiste, répéta M. Raymond, ne vous ai-je pas dit d'aller chercher M. Bruno?

X

TROIS LANGUES DE FEMMES.

A cet ordre renouvelé d'une voix impérieuse, nous recommençâmes nos remontrances et nos supplications. Athanase lui-même intercédait pour le serrurier.

— Mon père, dit-il, vous êtes riche, et en supposant que ce malheureux s'obstine à tout nier, ce ne sera toujours que 1,000 francs de perdus. Allons, de la clémence! je renonce à cette part de mon héritage en faveur de Cyprien.

— Paroles d'étourdi et de dissipateur, grommela l'industriel, vos biens, mon fils, sont en dépôt entre mes mains, et je ne faillirai jamais à mes devoirs de père.

Un signe d'autorité indiqua la porte au domestique, et celui-ci sortit précipitamment.

Je m'élançai après lui, et l'arrêtant sur le palier :

— Baptiste, lui dis-je, je n'ai pas le droit de vous empêcher d'exécuter les ordres de votre maître, mais en amenant ici le commissaire et ses agents, ayez soin de ne nommer personne. J'ai découvert le voleur, et ce n'est pas Cyprien.

Baptiste me regarda avec des yeux effarés, et après avoir juré de se taire, il descendit l'escalier en quatre sauts.

Je rentrai dans la mansarde : l'intervention d'Athanase en faveur d'un homme qu'il détestait, son désir d'étouffer entre nous cette aventure, le reproche de dissipateur qui venait de lui être adressé, avaient été pour moi un trait de lumière. Je me rappelai tout à coup sa visite, et les cinquante louis qu'il m'avait demandés ! Cinquante louis ! c'était justement la somme dérobée à M. Raymond. Je me rapprochai d'Athanase.

— Monsieur, lui dis-je à demi-voix, vous faîtes un acte de justice en intercédaant pour ce jeune homme, et je puis en fournir la preuve à l'instant.

Athanase parut troublé. Je le regardai en face.

— Oui, Monsieur, repris-je en élevant la voix à mesure que je parlais, je connais maintenant le voleur ; il est entré ce matin dans ma chambre, et il m'a demandé la somme qu'il a dérobée plus tard.

Un cri d'étonnement s'éleva tout autour de

moi. Athanase devint affreusement pâle, je crus qu'il allait s'évanouir.

— Monsieur Raymond, continuai-je avec une ironie cruelle que je me reprochai ensuite, votre or est retrouvé, réjouissez-vous.

Et me tournant vers les ouvriers et les domestiques en lui montrant Athanase : — Messieurs, ajoutai-je, la fouille est à recommencer, voilà le coupable.

Cyprien se jeta à mon cou ; Babet saisit une de mes mains et la porta à ses lèvres.

Le jeune homme essaya de se défendre, mais il manquait de l'audace nécessaire en pareil cas ; il savait d'ailleurs que l'or était dans son bureau et qu'une enquête le perdrait infailliblement. Pressé par les questions de son père, mes accusations répétées et la juste impatience de Cyprien qui voulait qu'on reprît la fouille, Athanase finit par avouer ce qu'il nomma son malheur.

Je ne saurais te peindre le désespoir de madame Raymond et d'Octavie ; après avoir envisagé avec beaucoup de calme la position de l'ouvrier, elles comprirent en un instant ce que c'était que la prison et le déshonneur. Le père conserva plus de sang-froid, et comme pour justifier les paroles de Cyprien, il parla de la fougue de la jeunesse, de l'entraînement des passions, du précipice où les jeunes gens se trouvaient poussés presque malgré eux. Et puis, en définitive, Athanase avait pris seulement d'avance ce qui devait

lui revenir un jour. Quant au crime mis sur le compte d'un innocent pour échapper à la vindicte paternelle, il n'en fut pas question : c'était trop peu de chose pour en parler.

Ce discours pouvait rassurer Athanase. Sans doute de telles excuses coûtèrent beaucoup aux principes d'ordre et d'économie de M. Raymond, mais il voulait pallier la faute de son fils. D'ailleurs, il comptait prendre des précautions pour que l'emprunt forcé ne se renouvelât plus. Le règne de l'or prédit par Burke étant arrivé, tout a dû changer dans les moyens de protéger la société et la famille. Aujourd'hui, l'ordre est représenté au dehors par un gendarme, au dedans par des serrures.

Cependant le commissaire allait arriver.

— Georges, dit M. Raymond, cours aussi au bureau de police et dis qu'une méprise....

Cyprien ne le laissa pas achever :

— Vous avez voulu un procès-verbal, Monsieur, vous l'avez voulu obstinément ; eh bien, vous l'aurez tout à l'heure ! Si Georges fait un pas hors de cette chambre, je sors avec lui, je l'accompagne chez M. Bruno, et nous verrons qui de nous sera écouté.

M. Raymond se mordit les lèvres ; les rôles changeaient, l'accusé devenait accusateur.

— Eh, mon ami, s'écria l'industriel, serez-vous plus heureux quand vous aurez affiché partout un secret de famille ? Que deviendra le mariage

d'Octavie ? l'établissement futur de mon fils ?

— Vous avez attisé vous-même le feu qui vous brûlera, répondit l'ouvrier. Dieu est juste, Monsieur, et il me venge. Ah ! quelle que soit la condamnation qui frappe votre fils, son avenir sera doux comparé à celui du pauvre qu'on a jeté en prison ! Il n'aura pas besoin de se mêler à la foule pour y chercher du travail ; il pourra éviter les affronts, les outrages, en se retirant à l'écart ou en s'expatriant.

Monsieur et madame Raymond n'entendaient point que leur fils s'expatriât ou se fit ermite, et Octavie tremblait de perdre le ruban et les écus de l'adjoint. Mon père eut pitié de cette famille, et il intercédait en sa faveur ; mais la blessure de l'homme du peuple était trop profonde, son ressentiment était trop vif, pour qu'il ne fût pas bien difficile d'en triompher.

Pour moi, j'oubliais un moment qu'Athanase était le cousin d'Henriette, et je n'inclinai pas à la clémence. Et pourtant, mon ami, quelle position que celle de cette famille ! Quand j'y songe maintenant, je me demande comment je ne fus pas plus tôt attendri.

D'un air qui annonçait une grande résolution, M. Raymond invita l'ouvrier à descendre avec lui dans son bureau ; mais Cyprien s'y refusa, craignant peut-être qu'on ne profitât de son absence pour faire évader le coupable. Le père de celui-ci descendit seul et revint en moins d'une minute.

— Maintenant vous vous taisez, dit-il en présentant au serrurier un papier ouvert; voici votre obligation, nous sommes quittes.

— De l'argent ! s'écria le jeune homme plus irrité que jamais, il ne manquait que ce dernier outrage.

M. Raymond resta confondu. Refuser six cents francs, et les refuser quand on n'a pas une obole !... Cyprien était un fou ou un démon.

En ce moment Henriette, accourant de la chambre voisine dont la fenêtre donnait sur la rue, annonça l'arrivée du commissaire et de ses agents. M. Raymond et son fils échangèrent un regard plein d'angoisses, madame Raymond redoubla ses sanglots. Ce fut un instant horrible.

— Grâce ! grâce ! dit Babet oubliant toute idée de vengeance et joignant les mains.

— Grâce ! répétait-je après elle.

— Eh ! m'auraient-ils fait grâce ? répliqua l'ouvrier en se dirigeant vers la porte ; je saurai enfin s'il y a une justice.

Mon père arrêta Cyprien, et cette fois j'intéressai aussi pour Athanase. Le père Comtois fit un signe à Babet.

— Mon enfant, dit-il, épargnons une mauvaise action à notre ami. Descends vite chez M. Raymond et occupe le commissaire de façon à nous laisser encore quelques minutes. Mademoiselle Octavie, mademoiselle Henriette, descendez, faisons gagner un peu de temps.

— Oh ! mon Dieu, nous n'oserons jamais, répondit Henriette.

— Ces Messieurs seront plus patients avec des femmes, reprit l'octogénaire ; ah ! Babet, écoute encore, si je réussis à vaincre la colère de ce pauvre garçon, s'il ne te reste qu'à inventer une histoire pour congédier le commissaire, je frapperai trois coups sur l'escalier.

— C'est dit ; trois coups de béquille ! répondit la couturière en entraînant ses deux compagnes, et maintenant, Mesdemoiselles, essuyez vos yeux.

Le père Comtois se plaça devant la porte et quand Cyprien voulut sortir : — Mon ami, dit le vieillard avec douceur, tu m'as souvent écouté et tu m'écouteras encore aujourd'hui. Plus M. Raymond a été implacable pour toi, et plus il te sera doux un jour d'avoir renoncé à la vengeance. Le bon Dieu a pitié de nos faiblesses, mon cher Cyprien, il sait que tu regrettes souvent de n'être qu'un pauvre ouvrier, et il a voulu te donner une occasion de t'élever au-dessus des autres. Il est si beau de pardonner, mon ami ! de se dire : Je pouvais me venger, et j'ai fait miséricorde !

Cyprien laissa son vieil ami lui serrer la main et il le regarda d'un air adouci. N'applaudis pas trop, mon cher Gustave ; le serrurier n'était pas un ange, et il se pourrait bien que l'orgueil le stimulât à la générosité. S'il est un arbre qu'on ne reconnaît pas toujours à ses fruits, c'est l'orgueil. Naturellement il n'en produirait que

de mauvais, mais nous y avons fait tant de greffes !

Le bonhomme avait été adroit de commencer sa dernière attaque par le côté faible du voisin. Assuré d'une intelligence dans la place, il fit ensuite un appel aux sentiments nobles et désintéressés ; il mentionna en passant le tort que se faisaient les faibles, les petits en rendant le mal pour le mal dès qu'ils le pouvaient, en remplaçant la dureté par la dureté, la tyrannie par la tyrannie. Sur ce point mon père appuya le vieillard. Enfin, quand le père Comtois vit la colère se dissiper, l'amour-propre et la raison incliner au pardon des injures, il frappa un dernier coup à la porte du cœur ; il parla en chrétien, et attirant madame Raymond tout en larmes aux pieds de Cyprien, il plia aussi le genou.

— Mon ami, dit-il d'une voix suppliante, au nom de votre mère !

Une scène bien différente se passait au premier étage. Babet avait compris que le résultat de son expédition dépendait de Cyprien, il fallait occuper la police sans compromettre l'avenir par des mensonges. La couturière était logicienne sans le savoir ; elle se dit que pour éviter de répondre aux questions du commissaire, le plus simple était de l'empêcher de parler.

— Nous sommes perdus si M. Bruno peut achever une phrase, dit-elle aux deux cousines. Ne nous laissons pas interroger. Parlons, Mesde-

moiselles, parlons l'une après l'autre ou toutes à la fois, mais parlons toujours.

Henriette et Octavie promirent de faire de leur mieux. Dans toute autre circonstance elles eussent manqué de l'aplomb nécessaire à leur rôle, mais elles avaient le courage de la peur.

M. Bruno et sa suite entrèrent dans le salon.

— Ah ! Monsieur le commissaire, s'écria Babet sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, que la ville de Rennes est heureuse de vous avoir ! Je ne me mets pas une fois à la fenêtre, vous savez, la fenêtre entourée de capucines là-haut, au bord du toit, je ne me mets pas une fois à cette fenêtre sans voir l'infatigable M. Bruno. Sur la place d'Armes, au Thabor, sur le Cours, au bord de la Vilaine, partout on vous rencontre, allant, venant, courant, trotant, vos lunettes sur le nez, un procès-verbal à la main et une écharpe dans votre poche. Mon grand-père m'a raconté l'histoire d'un homme qui se partageait en deux chaque fois qu'il le jugeait utile. Ne seriez-vous pas cet homme, Monsieur Bruno ? On le croirait, aux services que vous rendez à toute la ville ! Eh ! que parlé-je de vous dédoubler ! vous vous mettez en quatre pour nous.

M. Bruno s'inclina avec modestie : — Mademoiselle, dit-il, je tâche de faire mon....

— Votre devoir, interrompit la sèche et dédaigneuse Octavie ; Mademoiselle vous a rendu justice, et pourtant, Monsieur, il vous reste beaucoup

à faire. Pourquoi, par exemple, ces chansons dans les rues et sur les places publiques? pourquoi.....

— Monsieur le commissaire, dit Henriette pressée de mettre fin aux désagréables pourquoi de sa cousine, vous savez tout ce qui se passe à la Mairie, et vous pourriez m'apprendre si l'on a délivré beaucoup de passe-ports pour l'Uruguay.

— Si l'on a délivré beaucoup de passe-ports? dit Babet, en vérité, Henriette, on croirait à vous entendre que les Français se sauvent de leur pays comme les rats d'une maison qui s'écroule!.... Qu'est-ce que nous manque-t-il en France pour aller chercher fortune ailleurs? Est-ce que les jeunes filles ont renoncé au piano, les financiers aux serrures, les soldats aux guêtres?... Chacun a son petit rayon de soleil, entendez-vous, qu'il lui vienne par la lucarne du grenier ou le soupirail de la cave! Fi de votre Montévidéo! je suis sûre qu'on n'y trouve pas un commissaire de police.

M. Bruno commençait à s'impatisser du bavardage des trois jeunes filles. Il lui fallait son volé, et rien de plus.

— Mesdames, dit-il, un vol....

— Oui, Monsieur, reprit Babet, le voleur marche devant, le commissaire vient ensuite; l'ombre et le corps ne sont pas plus inséparables que le voleur et le commissaire; l'un complète l'autre... Je m'entends, ajouta-t-elle en voyant que M. Bruno faisait la grimace, le commissaire répare le mal, rétablit l'ordre, protège les bons, poursuit les

méchants. Oh! je n'ai jamais eu l'intention de rabaisser des fonctions respectables!

— Je n'en doute pas, Mademoiselle, mais un vol...

— A été commis, dit Henriette; oui, en vérité, et c'est pour cela qu'on vous a prié de venir. Mon Dieu, monsieur Bruno, que vous devez être malheureux de vous trouver toujours au milieu de pareilles scènes!

— Eh! Mademoiselle, l'habitude! Mais le vo.....

— En effet, l'habitude fait tout, répliqua mademoiselle Raymond; mon père me l'a répété bien des fois.

— L'enquête! Mesdames, l'enquête! cria l'homme de la police.

— Nous y voici, monsieur le commissaire, dit Babet; vous saurez que M. Raymond est millionnaire et qu'il a autant de sacs d'écus qu'il y a d'étoiles au ciel.

— Allons donc! dit mademoiselle Octavie.

— De plus, il est à la connaissance de tout le monde que c'est un homme uniquement occupé de ses chers enfants.

— L'enquête! répéta le commissaire en déployant son papier et en ouvrant son écritoire, M. Raymond est-il.....

— Tout ce que vous voudrez, dit Babet.

— M. Raymond est-il sûr.....

M. Bruno allait dire *sorti*, mais la couturière se hâta de l'interrompre :

— S'il était sorcier, dit-elle, il nous eût épargné bien des embarras. Vous ne sauriez croire, monsieur Bruno, combien de soupçons nous ont passé par la tête. Les uns nommaient celui-ci, les autres celui-là.

— L'un parlait de Pierre, l'autre de Jacques, continua Henriette.

— Je crois même qu'il fut question de Barnabé, ajouta Octavie.

— Et de qui ne fut-il pas question ? reprit Babet, j'ai vu l'instant où l'on proposait la fouille chez M. le commissaire lui-même.

— Mais écoutez-moi ! cria M. Bruno en se bouchant les oreilles et poussé à bout, il faut en finir cependant.

— Aussi je commence, dit Babet ne sachant plus comment échapper à l'interrogatoire et s'apercevant à l'air défiant du commissaire qu'elle était allée trop loin.

Le commissaire trempa sa plume dans l'encre :

— Vous dites donc ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Que ?

— C'est cela.

— Comment ?

— J'allais vous le dire.

La béquille frappa un coup sur le palier, il était temps, car la couturière n'y tenait plus. Babet prêta l'oreille et deux autres coups se firent entendre.

— Ma foi, monsieur Bruno, dit l'ouvrière, cela n'est pas difficile à raconter ; une bague a disparu, et comme nous la cherchions partout sans pouvoir la découvrir, nous pensâmes à réclamer votre assistance. M. Bruno ! il nous faut M. Bruno ! disions-nous en furetant dans tous les coins. Baptiste part comme un trait, et tandis qu'il court.....

— Eh bien ! dit M. Bruno en fronçant le sourcil.

— Eh bien ! nous trouvons la bague dans le panier où couche le voleur ou plutôt la voleuse.

M. Bruno serra les poings et ses yeux roulèrent dans sa tête.

— Et voici la coupable, continua Babet en saisissant Bichonne endormie sur un fauteuil et la jetant au milieu du salon.

M. Bruno se leva furieux : « Une mystification, s'écria-t-il, à moi ! à un homme public ! »

Henriette essaya de le calmer en lui assurant qu'avant de retrouver la bague elles avaient réellement cru à un vol.

— C'est bien, très-bien, Mesdemoiselles, dit M. Bruno en fermant son écritoire ; on ne se moque pas impunément d'un fonctionnaire, et vous entendrez parler de cette aventure.

— Et qui vous empêche d'emmener Bichonne ? dit Babet en riant aux éclats.

Henriette était pâle de frayeur, et elle n'avait plus la force de se soutenir.

— Monsieur, dit Octavie avec le ton d'arrogance

qui lui était ordinaire, votre papier vous servira à dresser procès-verbal contre nous. Cependant, ajouta-t-elle, consultez M. Falcour.

Au nom de M. l'adjoint, plus puissant alors à la mairie de Rennes que le maire lui-même, M. Bruno baissa la tête. Le prochain mariage d'Octavie était connu, le commissaire et sa suite se retirèrent en jurant contre la malice des femmes.

Une fois dans la rue, M. Bruno jeta un regard terrible sur la mansarde de Babet. — Cette maudite couturière, dit-il, a voulu me jouer un tour, car deux jeunes filles bien élevées n'inventeraient jamais pareille chose. Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers ses agents, ayez les yeux sur cette fenêtre; il en tombera bien un verre d'eau quelque jour, et alors..... Ah! petit nez retroussé, prends garde à toi!.....

XI

UNE DOT COMME ON N'EN VEUT PLUS.

Cyprien s'était laissé attendrir au grand étonnement de M. Raymond qui, ne pouvant comprendre qu'on fit quelque chose pour rien, renouvela son offre humiliante.

— Gardez ce papier, Monsieur, dit le jeune homme en détournant la tête avec dégoût. Peut-être le réclamerai-je ce soir, mais en acquittant ma dette.

J'entendis ces paroles sans y prêter attention et sans me demander comment un pauvre serrurier trouverait si vite une somme de trente louis. Fatigué des émotions de cette soirée, chacun rentra chez soi, et je ne pensai plus qu'à Henriette.

— Mon ami, interrompit Gustave, je prévois à cet endroit de ton récit une digression sentimen-

tales. Tu passas la nuit sans dormir, tantôt sur l'oreille droite, tantôt sur l'oreille gauche, et toujours sur les charbons de Guatimozin : — Chère Henriette, disais-tu, se pourrait-il que mon père te laissât partir ! O ma beauté, ô ma colombe, ô mon âme, ô ma vie ! et mille autres lieux communs à l'usage des amants. Abrége donc, et arrive au lendemain. Je sais par cœur ta nuit élégiaque.

M. de Verneuil continua.

— Mon père parla le premier du départ d'Henriette, et il le fit de manière à m'encourager.

— Pauvre enfant, dit-il, abandonnée si jeune à tous les hasards d'une émigration ! Que deviendrait-elle à Montévidéo, si M. et M^{me} Vériez viennent à échouer dans leur entreprise ?

— Mon père, si nous la retenions à Rennes ? Ce serait une si bonne action !

— As-tu un pensionnat tout prêt à la recevoir ? répondit mon père en feignant de ne pas me comprendre.

— Votre maison vaudrait bien un pensionnat, répliquai-je d'une voix tremblante. Mon père, il me semble que ma mère devait ressembler à Henriette.

Cet appel à de jeunes souvenirs réussit complètement.

— Élie, reprit mon père en me tendant la main, ta mère eût été forte dans l'adversité comme l'est aujourd'hui Henriette. Pourquoi a-t-elle si peu vécu ? pourquoi suis-je resté seul ?

— Seul, dites-vous ? Ah ! mon père, et votre fils ?... et votre fille ? Oui, votre fille ! car vous l'admirez autant que moi, et vous l'empêcherez de partir.

Mon père se leva et la tête baissée, les bras croisés sur sa poitrine, il parcourut la salle à manger où nous étions, et resta quelques moments sans parler. Appuyé sur la table, je le suivais des yeux et j'attendais sa réponse.

— Ce que tu veux maintenant, dit-il en s'arrêtant devant moi, le voudras-tu demain ? le voudras-tu dans une dizaine d'années ? à une époque où le mariage est une spéculation, où l'on n'estime une femme qu'au poids de l'or qu'elle nous apporte, te crois-tu assez sage pour ne jamais regretter ce qu'on nomme une mauvaise affaire ?... Je n'ai pas thésaurisé pour toi, persuadé que les devoirs paternels n'excluent point les devoirs aussi impérieux de la charité. Oui, mon fils, en fermant l'oreille aux plaintes du dehors, aux incalculables misères de la place publique, j'aurais pu transformer notre aisance en richesse, mais je ne l'ai pas voulu. Tu n'es donc pas riche, et si tu choisis une femme sans dot, si elle te donne une famille, le travail dont tu pourrais te passer aujourd'hui deviendra pour toi une nécessité. Pour ce qui est de ma fortune, j'en ai disposé suivant ma conscience et je ne me reproche rien ; seulement, lorsqu'il dépend de toi de l'augmenter par des moyens légitimes, par un mariage mieux assorti sous ce

rapport, je dois t'en avertir et te conseiller de prudentes réflexions.

Je racontai à mon père la conversation d'Henriette et de Babet, et je l'assurai que toutes mes réflexions étaient faites.

— Je veux imiter ces Romains, lui dis-je, qui élevaient des autels à la Modération et à la Petite Fortune, et je ne vous remercierai jamais trop d'avoir préféré pour moi à des sacs d'écus de bons exemples et de sages leçons. Que parlez-vous de regrets tardifs ? Ah ! mon père, ne craignez rien, la plus belle dot pour un homme de mon âge est la nécessité du travail. Savons-nous si une grande fortune n'amollirait pas mon caractère ? si, n'ayant pas d'occupations forcées, je ne m'endormirais pas, comme tant d'autres, enveloppé dans la fumée d'un cigare et couché sur des ottomanes ?..... Non, non, je n'ambitionne point une vie de désœuvrement et d'ennui : j'accepte la loi du travail, et je l'accepte avec bonheur.

Mon père m'embrassa : — Ah ! mon ami, me dit-il, mon calcul vaut bien celui de Raymond.

Bien résolu d'utiliser mon existence autant qu'il dépendrait de moi, je répétais de nouveau qu'aucune dot ne me semblait préférable à celle de la nièce de M. Raymond. Mon père consentit à demander Henriette à son oncle, mais comme elle ne devait partir que la semaine suivante, il me fallut consentir à attendre deux ou trois jours.

Un amoureux ne connaît pas de jours ; lorsqu'il

attend, il compte par siècles. Incapable de travailler malgré mes bonnes résolutions, la tête à l'épithalame et au dithyrambe, je mis de côté tous mes livres de droit et j'ouvris les *Méditations poétiques*. Le croirais-tu, mon ami, je lisais sans comprendre. Il me semblait qu'il y avait plus de poésie dans le seul nom d'Henriette que dans ces élégies ravissantes dont je m'étais enivré tant de fois. Je me levai, je parcourus mes deux chambres, j'ouvris mes deux fenêtres, regardant tantôt la rue, tantôt la terrasse du pensionnat. Tout à coup les inévitables idées bocagères fondirent sur mon imagination : — De l'air ! m'écriai-je, des ombrages ! des eaux ! des fleurs ! — et je courus au bord de la rivière dans l'intention d'y passer mon premier siècle.

Je m'y promenai longtemps assez insensible aux beautés de la nature. Je me rappelais les paroles d'Henriette ; je les répétais avec délices, et je remerciais Dieu de l'avenir qu'il me promettait. Toujours ensemble, disais-je, toujours heureux l'un par l'autre ! toujours.....

— Oh ! grâce ! dit Trévière, je suis marié, mon ami, et j'ai répété comme toi : toujours ! toujours !

— Pourtant, reprit Verneuil, au milieu de mes châteaux en Espagne survenait une bourrasque qui les renversait. Présomptueux, disait une voix intérieure, d'où te vient tant de confiance en toi-même ? Quoi ! parce que ta position de fortune est

moins précaire que celle d'Henriette, tu ne doutes pas un instant de la réussite de tes projets! Tu crois donc aussi à la toute-puissance de l'argent, même sur les âmes les plus nobles?... Ne te souvient-il pas d'un maître d'anglais, d'un jeune homme peut-être supérieur à toi par les dons de l'esprit? Henriette voulait émigrer; le jeune péda-
gant était sans doute du voyage.

J'espérais et je désespérais ainsi, quand je me trouvai face à face avec Cyprien. Je résolus d'éclaircir mes doutes et de le questionner sur le maître de langue.

Les réponses de l'ouvrier me rassurèrent : il avait exprimé plutôt un désir qu'une espérance. D'ailleurs, le maître d'anglais ne songeait pas à partir. Quelle fut ma joie! — Je remerciai Cyprien, et je lui fis part de mes projets de mariage.

— Monsieur, dit le jeune homme avec un mélange de tristesse et de plaisir que je ne saurais peindre, votre père est un de ces justes qui arrêtent la colère divine. Au lieu de dire comme la foule : Profit, sois mon Dieu, dirige mes actions, règle les mouvements de mon cœur; il tend la main à une pauvre fille déshéritée, et en vous la donnant pour compagne, il rétablit l'ordre providentiel. Ah! Monsieur de Verneuil, que vous êtes heureux! Quoi de plus doux que de fonder sur la reconnaissance l'amour qu'on inspire à une femme? Vous ne serez pas seulement le mari

de M^{lle} Henriette, vous serez encore son bienfaiteur..... Moi aussi il fut un temps où j'espérais assurer par mon travail..... Pauvre Babet! à quoi suis-je bon en ce monde?

— Vous êtes bon à donner l'exemple du courage et de la persévérance, à être heureux, à faire le bonheur de Babet et du père Comtois, et si vous en doutez un moment, je me fâcherai contre vous.

— Il faudra donc vous fâcher, répliqua le serurier en étouffant un soupir, je pars dans quelques jours.

— Vous partez! m'écriai-je avec étonnement.

— Après la scène d'hier, je devais acquitter à tout prix la dette de ma famille. J'ai vu M. Vérier, je me suis engagé à le suivre à Montévidéo, et au moyen de quelques avances.....

— Ah! mon Dieu, vous expatrier, quand ce misérable Athanase.....

— Athanase est parti pour Marseille, où M. Raymond le recommande à son ancien associé. Nous nous sommes rencontrés ce matin dans le bureau de son père.

— Vous partez pour l'Uruguay! Mais M^{lle} Babet? votre mariage?.....

— Que voulez-vous? c'était peut-être une chimère comme mes rêves d'écolier.

Il y avait quelque chose de poignant dans la résignation de ce jeune homme. Je me demandais pourquoi j'étais si heureux et lui si à plaindre,

et je ne savais comment me pardonner mon bonheur.

— A Rennes ou à Montévidéo, reprit Cyprien, il aurait toujours fallu attendre plusieurs années avant ce mariage. C'est déjà beaucoup d'associer ma pauvreté à la pauvreté de mes amis, sans leur apporter encore cette dette, cette cruelle dette.

— Mais à Rennes vous pouviez les voir tous les jours ; Babet vous consolait, le père Comtois vous égayait par ses chansons et vous soutenait par ses conseils.

— Oui, dit Cyprien, je dois à ce vieillard et à sa petite-fille une modération, un calme, une philosophie chrétienne qui n'était pas dans ma nature. En les voyant si contents de leur sort dans une position si humble, j'ai senti que la vie obscure pouvait avoir aussi ses félicités. Mais enfin, Monsieur, qu'eussiez-vous fait à ma place ? Pouvais-je rester le débiteur d'un homme qui voulait acheter mon silence après avoir cherché à me flétrir ?

— Vous deviez mépriser M. Raymond, et ne pas donner à ses outrages une importance qu'ils n'ont point.

— Avez-vous oublié les témoins de mon affront ? s'écria le serrurier ; qu'auraient pensé de moi ces trois domestiques, si je ne m'étais acquitté en leur présence ? — Bon, auraient-ils dit, Cyprien a fait le fier devant nous, mais le petit papier de M. Raymond n'en fermera pas moins sa blessure.

— Cyprien avait raison, dit Tréville ; les pauvres

eux-mêmes, à force de s'entendre calomnier, se sont faits les échos de leurs propres accusateurs. Il faut que le préjugé, mesurant tout au poids de l'or et jugeant un homme sur l'habit qu'il porte, il faut que ce préjugé soit bien enraciné parmi nous pour que Molière, fils d'un ouvrier, ait pu dire avec étonnement aussi, devant la probité indigente : « Où la vertu va-t-elle se nicher ? » Nous nous plaignons que le fils de l'ouvrier rougisso de l'état de son père, cherche à s'enrichir à tout prix, et nous divinisons la fortune au lieu de réserver au travail, au mérite, à la vertu l'estime que nous accordons à l'argent. Hâtons-nous de revenir sur nos pas : honorons la pauvreté ou personne ne voudra plus être pauvre. *« Vous serez comme les riches ! »* s'écriait un jour Donoso Cortès, voilà la formule des révolutions sociales contre les classes moyennes. » Et il ajoutait, en peignant d'un seul trait toutes les passions envieuses : *« Vous serez comme les nobles ! »* voilà la formule des révolutions des classes moyennes contre les classes nobles. *« Vous serez comme les rois ! »* voilà la formule des révolutions des classes nobles contre les rois. *« Vous serez comme des dieux ! »* voilà la formule de la révolte du premier homme. »

— Notre conversation fut longue, reprit M. de Verneuil. Cyprien me fit part de ses regrets, de ses craintes et aussi de ses espérances ; car, sans se l'avouer à lui-même, il espérait toujours. Si le

père Comtois ne mourait pas pendant son absence; si Babet voulait l'attendre, lui qui n'avait pas la certitude de pouvoir revenir; s'il faisait fortune (et par là il entendait la possession d'un millier de francs) alors rien ne serait perdu. Cyprien avait à Dinan un oncle serrurier comme lui, mais maître, mais à la tête d'un établissement. Cet oncle était vieux, et il céderait son atelier à son parent préférablement à tout autre. Quel bonheur de se trouver chez soi, établi, et mari d'une charmante femme!

— Pourquoi pas? demandai-je.

— En attendant, répondit Cyprien, il faut dire adieu à Babet.

Et il poussa un long soupir.

XII

LES TRÉSORS DE L'ÉMIGRANT.

Le lendemain, le surlendemain, aucune chanson ne se fit entendre dans la mansarde du tailleur, et ce fut à peine si la pauvre Babet eut la force de féliciter Henriette lorsque celle-ci lui apprit qu'elle venait de consentir à porter mon nom.

— Pour moi, disait l'ouvrière, je n'épouserai jamais un autre que Cyprien, je l'attendrai dix ans s'il le faut, et s'il ne revient pas je renonce au mariage, je resterai seule avec mon grand-père.

— Avec moi? répondit le vieillard; ne sais-tu pas que j'aurai bientôt quatre-vingt-cinq ans?..... La mort n'oublie personne, Babet, et il faudra bien un de ces jours.....

Babet se jeta à son cou.

— Ne dites pas cela ! s'écria-t-elle, vous vivrez longtemps, grand-père, bien longtemps encore ! Est-ce que le bon Dieu m'aurait pris mon père et ma mère, si vous deviez mourir demain ?

— Oui, oui, je vivrai longtemps, répondit le bonhomme tout ému de la tendresse et de la frayeur de sa petite-fille. Va, mon enfant, je ne trouve pas ma journée trop longue, et je préfère au plus beau mausolée mon vieil établi.

— A la bonne heure, reprit Babet, Cyprien m'a parlé d'un Auvergnat qui vécut jusqu'à l'âge de cent cinquante ans.

— Je vivrai cent cinquante ans comme l'Auvergnat, mais à une condition, c'est que tu me donnes un petit gendre.

— Cyprien ?

— Oui, Cyprien..... Mon Dieu, c'est un brave garçon et je l'aime de tout mon cœur..... Cyprien plutôt qu'un autre; et toutefois, plutôt un autre que pas du tout.

— Ce sera Cyprien, grand-père; à force de l'attendre, il finira toujours par arriver.

— Et tu vieilliras à force d'attendre, dit le grand-père en soupirant.

Babet n'y avait pas songé. En ce moment elle leva les yeux sur le petit miroir attaché au mur, et elle crut se voir des cheveux blancs et des rides. Elle cacha sa figure dans ses mains et fondit en larmes.

Le vieillard descendit de l'établi, et, s'appuyant

sur sa béquille, il écarta les mains de l'affligée.

— Ne pleure pas, Babioche, dit-il, tu me fais du chagrin ! Voilà tes yeux tout rouges à présent.

Et le bonhomme essuyait les yeux de sa petite-fille avec la guêtre d'un voltigeur.

Pendant ce temps, Cyprien faisait ses préparatifs de départ. Retiré dans sa chambre, où tout était encore une fois sens dessus dessous, il plaçait d'un côté ce qu'il voulait conserver, et de l'autre ce qu'il était obligé de vendre.

— Et cela, l'emporterai-je ? dit-il en mettant la main sur la boîte aux souvenirs.

Après un instant d'hésitation, il prit cette boîte et frappa à la porte de ses voisins.

Lorsqu'il entra, Henriette et le vieillard entouraient Babet et lui essayaient chacun un œil. Cyprien ne demanda point le sujet de la douleur de la couturière, il le connaissait.

Le jeune homme étala ses trésors sur un coin de l'établi :

— Père Comtois, dit-il, prenez cette médaille, récompense d'une bonne action; c'est en souvenir d'une bonne action aussi que je vous prie de la conserver. Jeune et sans expérience, j'avais besoin de vos conseils; vous m'avez appris à mépriser les apologistes du pillage et à me défier des théories impossibles de communauté de biens. Lorsqu'une irritation fiévreuse me disposait à la haine pour les hommes placés au-dessus de moi et qui me paraissaient abuser de leur puissance, vous m'avez

ramené à l'indulgence, à la justice, en me montrant l'ouvrier aussi plus jaloux de ses droits que de ses devoirs. Merci, mon vieil ami, pour tant de sages leçons puisées moins encore dans vos paroles que dans votre exemple.

L'octogénaire avait fait de la morale tout naturellement et sans s'en apercevoir. Le sourire sur les lèvres, il écoutait son jeune ami avec un étonnement naïf.

Cyprien présenta un chapelet à Henriette :

— Mademoiselle, continua-t-il, peut-être ne refuserez-vous pas ce modeste chapelet de verre, qu'une femme bonne et pieuse comme vous a souvent touché. Pensez en le voyant aux émigrés de Montévidéo; vous deviez partir avec eux et vous restez... Au nom de vos amis et des miens, Mademoiselle, priez pour que Dieu bénisse mon travail et qu'il me ramène en Bretagne. Si je ne revenais pas... si un jour... dans bien longtemps, elle se trouvait seule, ne l'abandonnez pas dans son isolement... Alors, vous serez mère de famille, vous aurez besoin d'une couturière; oh! Mademoiselle, dites-moi que ce chapelet vous rappellera la mansarde où Babet prenait tant de part à vos chagrins!

Cyprien laissa le chapelet entre les mains d'Henriette, et, tournant le dos brusquement, il se tint debout devant le mur où les deux complaintes populaires étaient collées et servaient de tableaux. Ce n'était pas le moment de s'intéresser aux mal-

heurs du Juif errant et à l'itinéraire des pèlerins de Saint-Jacques. Cyprien sentait deux grosses larmes sur ses joues et il voulait les cacher.

Lorsqu'il se crut maître de lui, l'émigrant se rapprocha de Babet et lui offrit une bague. La couturière la mit à son doigt, et, posant sa tête sur ses genoux, elle recommença à pleurer.

— Peut-être, dit Cyprien de la voix entrecoupée d'un homme qui lutte avec une douleur poignante, peut-être en associant votre destinée à la mienne attirerez-vous sur moi les bénédictions du ciel. Les miracles que je ne mérite pas seront faits en votre faveur..... Oui, Babet, nous nous retrouverons encore..... vous serez ma femme.

— Oui, disait Babet, oui! Et elle pleurait toujours.

Le père Comtois était remonté sur son établi, mais il n'avait pas le courage de travailler. Pleurant comme les autres, il leva les yeux au ciel et joignant les mains :

— O mon Dieu! s'écria-t-il, vous viendrez au secours de mes enfants!

J'entendis cette prière, et elle me remua jusqu'au fond du cœur. Il me sembla dès ce moment que les vœux du vieillard étaient exaucés.

— A mon retour j'achèterai l'établissement de mon oncle, sa forge à Dinan, dit le serrurier en affectant une confiance qu'il n'avait pas; ah! pour le coup, vous voyagerez aussi, grand-père! il faudra quitter cette mansarde.

— J'irai partout où ma petite-fille sera heureuse, dit le vieillard.

— Je crois voir d'ici notre maison, reprit Cyprien en appuyant sa main tremblante sur le dos de la chaise de Babet; vous aurez votre établi dans la plus jolie chambre, père Comtois; vos deux images retrouveront leur place sur la cloison, et les capucines de la fenêtre.....

Un coup frappé à la porte interrompit Cyprien. C'était la Fortune qui, les yeux couverts d'un bandeau, va distribuant les maux et les biens, la Fortune en uniforme de facteur.

— Une lettre pour M. Cyprien, dit la déesse en laissant tomber de sa main indifférente la douleur ou la joie, la consolation ou le désespoir; c'est de Dinan!

Et, tournant les talons, l'aveugle fouilla de nouveau dans sa boîte mystérieuse, et reprit sa course.

— De Dinan? reprit le jeune homme sans oser briser le cachet, ah! c'est une mauvaise nouvelle!

Une mauvaise nouvelle, voilà toujours la première pensée des malheureux. Le malheur est parfois si constant dans ses visites! il frappe si souvent à la même porte!

Babet, Henriette et le grand-père, le cou tendu, les yeux fixés sur l'épître, attendaient dans une muette anxiété. Cyprien ne pouvait étudier éternellement les horribles caractères de l'adresse; il

déplia la lettre et lut à haute voix à peu près ceci :

« Mon cher neveu,

« Il vient un âge où, à force d'avoir frappé sur « l'enclume, la main s'engourdit; j'en suis là et « je pense à quitter ma forge. Je sais que tu voudrais me succéder, et nous en avons causé en- « semble; mais, mon garçon, mon établissement « a sa valeur, et, si je suis bien informé, tu n'es « pas encore capitaliste. Toutefois, je suis un bon « parent et je ferai de grand cœur un sacrifice « pour te donner la préférence. Voyons, Cyprien, « compte-moi de suite neuf cents francs, et c'est « une affaire arrangée entre nous; autrement je « cède la chose au voisin Robert qui vient de « m'en offrir le double.

« Bonjour; je prie Dieu qu'il te maintienne en « joie et en bonne santé.

« Ton oncle,

« BOBICHON. »

— Neuf cents francs! s'écria le vieux tailleur.

— Neuf cents francs! répétèrent Babet et Henriette.

— Neuf cents francs! murmura Cyprien.

Et tous les quatre gardèrent le silence.

Ce fut le vieillard qui parla le premier :

— Mes enfants, dit-il, ne perdons jamais courage, il y a d'autres forges que celle de M. Bobichon.

— Trouverai-je ailleurs les mêmes avantages ? demanda Cyprien.

— Dieu est bon, mon ami, reprit le père Comtois.

— Mais souvent il nous destine à de longues épreuves, répliqua Cyprien.

Le grand-père se gratta l'oreille, et, arrachant tout à coup son bonnet, il le jeta avec force sur l'établi :

— Non, dit-il, je ne suis pas arrivé à mon âge sans désespérer un seul jour pour commencer à présent. Je veux conserver ma gaieté en dépit de vous qui osez douter de la Providence ; je veux chanter, je veux rire jusqu'à la fin.

Et les yeux pleins de larmes, il saisit une des mains de l'émigrant et entonna le vieux cantique de sainte Théotiste :

Conservons la confiance
Lorsque tout semble perdu.

— Espoir et confiance ! reprit Cyprien en attachant ses lèvres à la main du vieillard, oui, père Comtois, malgré tant de malheurs, tant d'obstacles, je me montrerai digne de vous. Dieu est bon, vous l'avez dit et je le répète, Dieu est bon, et je me confie en sa clémence et en sa bonté.

— Neuf cents francs pour la forge de Dinan, me dis-je de l'autre côté de la cloison ; six cents

francs avancés par M. Vériér, total : quinze cents francs ! — Ah ! vous avez raison, charmant moraliste, aimable Lévis : « Combien d'heureux on « pourrait faire avec tout le bonheur qui se perd « dans ce monde ! »

XIII

LA BÉQUILLE DU GRAND-PÈRE.

Mon père et M. Raymond ayant cessé de se voir depuis la scène de la fouille, mon mariage s'était arrangé au moyen de deux lettres très-laconiques. Madame Vériier allait partir, et Henriette, forcée de choisir entre l'hospitalité de son oncle et les offres de la couturière, avait donné la préférence à la mansarde du père Comtois. Elle vint donc s'y établir pour quelques jours.

Tu supposes bien que la présence d'Henriette chez mes voisins ne devait pas ralentir mes visites. Mon père eut alors occasion de mieux connaître les ouvriers :

— Mon fils, me disait-il, pourquoi le peuple

n'a-t-il pas aussi son livre d'or ? Nos aïeux, mon cher Elie, ont donné et reçu de grands coups d'épée, ils ont contribué à sauver la nationalité française, mais sont-ils plus dignes de souvenir que ce bon vieillard dont les arrière-petits-enfants n'entendront jamais parler?... Avec quelle simplicité touchante il accepte la pauvreté et le travail ! Quelle dignité dans son courage ! quelle sagesse dans sa philosophie ! quelle sublimité dans son abandon à la Providence et dans son inépuisable résignation !

Ravi de trouver mon père si bien disposé pour mes amis, je lui communiquai un projet qu'il approuva complètement. Je courus chez M. Vériier, j'écrivis au serrurier de Dinan et je remerciai ma cassette.

— Ne me fais pas languir, dit Gustave, j'ai hâte de savoir ces braves gens heureux.

— Eh bien, dit M. de Verneuil, la veille du jour fixé pour le départ de Cyprien, je fis porter à Henriette sa corbeille de mariage. On n'y voyait que des étoffes très-simples et de rares bijoux, mais au fond, dans une petite boîte, étaient deux papiers signés Vériier et Bobichon, et dans ces papiers la dot de Babet, le bonheur de Cyprien et la gaieté du père Comtois.

— Cher ami, s'écria Tréviere en pressant la main d'Elie entre les siennes, ce fut un beau moment, n'est-ce pas ?

— Le plus beau de ma vie, répondit Verneuil ;

Henriette pleurait de joie, les trois ouvriers étaient fous de reconnaissance. Ah ! Gustave, comment peut-on se refuser de pareils plaisirs pour des jouissances frivoles et quelquefois même honteuses !... Oui, l'on a eu raison de dire « qu'un des « meilleurs moyens d'assurer son propre bonheur « est de s'occuper un peu de celui des autres. »

Peu de jours après j'épousai Henriette, et dans la même semaine le père Comtois conduisit Babet à l'autel. Le mariage de mademoiselle Raymond ne fut célébré que trois mois plus tard. Des affaires d'intérêt divisaient le gendre et le beau-père ; l'un exigeait trop, l'autre ne voulait pas donner assez. Enfin, on arriva à s'entendre, et Octavie devint madame Falcour.

— Je me soucie bien de madame Falcour ! dit Trévire ; parle-moi de Babet et de Cyprien.

— La semaine qui suivit leur mariage, dit Verneuil, un lundi matin, à l'heure où les amies de Babet escaladaient ordinairement, le dimanche, l'escalier de la mansarde, une charrette et une carriole s'arrêtèrent devant la maison. Il fallait déménager et partir.

— Prends ton sac ! chanta le père Comtois en imitant le son du rappel.

A ce signal Babet, Cyprien, Tony et Marguerite saisirent chacun une ratière, une chaise, une lanterne ou un trépied. Au même instant la porte donnant sur la rue s'ouvrit avec fracas et dix à douze jeunes filles, les manches retroussées, un

coin de tablier passé dans la ceinture, se précipitèrent dans la maison.

Tu juges bien qu'avec leur aide, table, lits, marmites, poêlons eurent bientôt rempli la charrette. La carriole fut garnie de matelas : c'était la voiture de voyage du père Comtois et de Babet.

En moins d'une heure les deux mansardes étaient vides, et il ne restait plus qu'à donner le coup de fouet du départ. L'octogénaire et ses enfants vinrent nous dire adieu, et nous leur promîmes d'aller les visiter un jour à Dinan. Les jeunes filles qui les avaient suivis dans le salon nous écoutaient en silence, mais on lisait dans leurs yeux qu'Henriette pouvait compter à la vie et à la mort sur toutes les ouvrières de Rennes.

Le bruit de la béquille se fit entendre une dernière fois dans l'escalier de M. Raymond. Nous nous mîmes à la fenêtre Henriette et moi, et nous vîmes le vieillard monter dans la carriole et Babet s'asseoir à côté de lui. Cyprien partit devant avec les bagages, puis la carriole s'ébranla et prit le même chemin. Au détour de la rue, le grand-père nous salua encore de la main, Babet porta son mouchoir à ses yeux, et le cortège en bonnets à rubans, en tabliers noirs, fit volte-face. A l'attitude des amies de la couturière, Henriette craignit une ovation, un vivat. Nous nous retirâmes de la fenêtre en parlant de nos regrets.

— Et tu ne revis plus ces bonnes gens ? demanda Gustave.

— J'ai rempli ma promesse vers la fin de 1849, répliqua le narrateur; mais j'oubliai le grand âge du père Comtois, et je suis allé à Dinan deux ans trop tard.

— Voilà sa béquille, nous dit Babet en nous la montrant au coin de l'établi; nos voisins prétendent que nous avons tort de la conserver, puisque sa vue nous le rappelle. Ah! monsieur Élie, ils ne l'ont point connu comme vous ce pauvre grand-père!...

— Nous demandâmes à nos amis si leur établissement prospérait.

— Oui, répondit Cyprien, et je voudrais savoir tous les ouvriers laborieux et honnêtes, aussi heureux que nous le sommes à présent. Je vois d'ailleurs, malgré la fièvre de l'or qui possède la foule, des hommes de cœur, appartenant à l'ancienne noblesse et à la bourgeoisie, toujours prêts à réunir leurs efforts pour venir en aide aux classes souffrantes; que le nombre de ces hommes augmente encore et nous aurons partout d'admirables institutions basées sur la charité chrétienne. On peut arriver à la justice sans bouleverser le monde, sans détruire une hiérarchie nécessaire, sans toucher aux droits sacrés de la famille et de la propriété.

M. Raymond n'en croit rien, dit Babet en secouant la tête; mais, à propos de M. Raymond, que devient-il?

— Abrége, dit Trévière, tu sais que ton industriel ne m'intéresse guère, et il se fait tard.

— Tant pis, répliqua Verneuil, bon gré, mal gré, tu sauras toute l'histoire de la famille Raymond; à toi ensuite d'en tirer une conclusion morale. Écoute-moi donc avec patience.

Un an après le mariage de sa fille, madame Raymond mourut en caressant Bichonne et en demandant l'approbation de son mari. Sa succession amena des scènes violentes entre madame Falcour et son père; il fut même question de procès. Octavie prétendait qu'on la sacrifiait à Athanase, et chaque jour elle accourait à la maison paternelle, criant à l'injustice, à la spoliation. Athanase, pressé d'argent, menacé de la prison pour dettes, ne harcelait pas moins le malheureux veuf; si bien que ce dernier, ne sachant auquel entendre, soupçonné, accusé par ses enfants, regretta sincèrement sa femme, et éprouva des accès de colère qui compromirent sa santé.

Il fallait en finir. Tous les arrangements terminés, Athanase se trouva riche; mais, pareille à ce miel d'Héraclée dont saint François de Sales parle si souvent, quelque douce, quelque agréable que parût au jeune Raymond sa fortune soudaine, elle devait être pour lui un poison mortel. Qu'est-ce que l'or pour qui n'a pas appris de sa famille à en faire un noble usage?... Athanase se plongea dans de nouveaux désordres pires que les premiers; et un soir, transporté malade dans son hôtel à la suite d'une orgie, il expia ses excès ou plutôt les

fautes de son père par d'horribles souffrances et une mort sans consolations.

C'était encore un héritage pour Octavie : les discussions recommencèrent.

— Aujourd'hui, ajoutai-je en racontant tout ceci à nos amis de Dinan, M. Raymond est atteint d'une sorte d'hypocondrie qui le rend extrêmement malheureux. A ses récriminations habituelles contre les vices des pauvres il ajoute des plaintes fréquentes sur l'ingratitude des enfants. Oubliant que l'éducation morale d'Athanase se résumait dans ces paroles : *laisse-moi te gagner de l'argent*, l'industriel n'a vu dans la conduite et dans la fin prématurée de son fils qu'une de ces calamités de famille toutes fortuites et impossibles à prévoir ; il n'a pas compris davantage que ce qu'il appelle l'ingratitude d'Octavie est aussi le fruit naturel d'une mauvaise éducation. Madame Falcour a des enfants et, suivant à la lettre les maximes qu'elle a reçues, elle s'occupe avant tout de leur intérêt matériel. Sombre, défiant, inquiet, M. Raymond craint son gendre, sa fille, ses domestiques et l'émeute qu'il croit toujours entendre à sa porte depuis 1848. Je l'ai rencontré plusieurs fois sur la promenade du Thabor, la tête basse, le menton enfoncé dans sa cravate, sa grosse canne à la main, et suivi de Bichonne, le seul être qui paraît l'affectionner un peu.

Nous passâmes trois jours avec nos amis, et je n'ai vu nulle part une joie aussi douce, un bon-

heur aussi tranquille. Les affections domestiques avaient triomphé complètement des idées ambitieuses de Cyprien, et si un trait de caractère que je vais te citer prouve qu'il sacrifiait encore à l'orgueil, il faut s'en prendre à la nature de l'homme qui, je le répète, n'est pas positivement celle de l'ange.

— Pour habituer mon fils à sa condition, dit le serrurier, pour lui montrer que les hommes du peuple n'ont rien à envier à personne sous le rapport moral et intellectuel, je m'occupe d'un recueil de notes sur les artisans ou fils d'artisans devenus illustres et qui forment notre galerie de famille. Tenez, continua-t-il, en ouvrant son nobiliaire, voici Socrate, fils d'un sculpteur, Démosthène, fils d'un forgeron, Iphicrate, Phocion, Euripide, tous d'une naissance obscure ; ici se trouve la liste de nos ancêtres romains ; à cette page commencent nos gloires modernes. Quels beaux noms, monsieur Élie, que ceux de Massillon, de Rollin, de Francklin, de Balmès, de Kléber, de Drouot !.....

— Ah ! me dis-je en parcourant des yeux les notes du serrurier, maintenant que le peuple a pris sa part des dangereux bienfaits de l'instruction, il lui faut du pain, mais il a besoin d'autre chose. Dieu fasse au moins pour le bonheur et la dignité des classes ouvrières que l'intelligence plus cultivée et tâtonnant de rêve en rêve dans le crépuscule d'un demi-savoir, ne s'écarte jamais

de la vérité religieuse qui l'épure, ne demande jamais à la corruption de l'esprit et du cœur de remplacer à l'avenir la foi aux traditions sacrées, aux réalités éternelles !

— L'épreuve de février est peu rassurante sous le rapport du progrès moral dans les ateliers comme partout ailleurs, dit Trévière, mais achève ton histoire : la pendule va sonner minuit, et tu dois avoir besoin de repos.

— C'est vrai, dit Verneuil ; je n'ajouterai que quelques mots sur la mort du père Comtois, et, autant que possible, j'emploierai les propres paroles de sa petite-fille.

Ce jour-là, dit Babet, il était monté sur son établi comme de coutume et il jouait avec mon fils qu'il avait assis sur ses genoux. Depuis un mois nous nous apercevions de l'affaiblissement de sa santé, et je ne le quittais pas un instant. Tout à coup l'enfant poussa un cri, je levai la tête et je vis le pauvre vieillard le dos appuyé au mur et les yeux fermés. Il n'était qu'évanoui, mais je le crus mort, et je ne sais comment je trouvai assez de force pour appeler Cyprien.

Nous transportâmes le malade dans son lit où il reprit bientôt connaissance.

— Mes chers enfants, nous dit-il, pourquoi pleurez-vous ? n'ai-je pas quatre-vingt-sept ans et ne faut-il pas que tout finisse ?..... Je suis faible, mais je ne souffre pas : ma mort sera douce et tranquille.

Et comme je pleurais toujours, il essaya de me consoler ; puis il s'adressa à Cyprien.

— Mon ami, lui dit-il, au moment de te quitter, je ne puis me défendre de quelque inquiétude. Au malaise qui tourmente la société actuelle, il est facile de prévoir une crise prochaine. Le peuple aura son tour après la noblesse et la bourgeoisie, et je me demande si, pour achever son éducation politique, il écouterait ses amis ou ses flatteurs. O Cyprien ! traverse ces jours fiévreux sans te préparer des remords : ne sois jamais de ceux qui ne veulent de liberté et d'égalité qu'au détriment de leurs frères, qui ne savent qu'abaisser et détruire, qui remplaceraient sans pudeur l'égoïsme riche et titré par l'égoïsme prolétaire et plébéien !

Nous avions tous le cœur plein, poursuivit Babet, j'ouvris la main du malade pour y mettre la main de mon petit garçon, et, tenant l'enfant assis sur le lit, je priai grand-père de le bénir. Debout et couvrant ses yeux d'un coin du rideau, Cyprien se tenait à côté de nous.

Je restai toute la journée au chevet du mourant, écoutant sa respiration, relevant son oreiller et lui présentant à boire. Il me regardait en souriant et pourtant d'un air triste.

— Chère enfant, disait-il ; et il me remerciait avec un doux serrement de main. Je suffoquais. Il me semblait que j'avais mille reproches à me faire, que j'aurais dû être malade en ce moment et souffrir pour lui.

Mais le malade ne souffrait pas, et quand M. le curé de Saint-Sauveur l'eut quitté, il me fit un signe en me disant :

— Ouvrez la fenêtre et laissez entrer le soleil.

Je courus à la fenêtre ; un joueur d'orgue était arrêté devant la forge.

— Ah ! dit grand-père l'œil brillant de plaisir, l'air du *comte d'Estaing* : entends-tu Babet ?

Amis, le verre à la main,
Chantons l'honneur de la France !
Vive le comte d'Estaing !

Nous l'avons souvent chanté ensemble. Mes enfants, donnez quelque chose à ce pauvre homme. Non, non, ajouta-t-il d'une voix plus faible, plus de chansons, des prières !

J'étais incapable de prier ; Cyprien prit l'*Imitation*, et tout en essuyant les pleurs qu'il ne pouvait retenir et qui tombaient sur son livre, il lut plusieurs passages sur les misères de cette vie, la méditation de la mort et le désir du ciel. A chaque instant Marguerite ou Tony ouvrait la porte et retournait ensuite apprendre l'état du malade aux voisins qui s'en informaient.

Tout à coup grand-père interrompit la lecture. Ses yeux étaient fixes, ses lèvres tremblaient :

— Babet, dit-il, donne-moi ma béquille.

Malgré ma surprise, j'allai la prendre et je l'apportai.

— Vois comme il fait jour, reprit-il en écartant ses couvertures et en essayant de se lever ; j'ai été paresseux, et nous avons encore tant d'ouvrage !

— Non, grand-père, répondis-je le cœur serré et en remettant la béquille au petit garçon, restez-là dans votre lit, la tête sur mon épaule..... Et j'ajoutai tout bas avec des sanglots : ah ! nous ne travaillerons plus ensemble à présent.

Comme un enfant, il s'assoupit dans mes bras. N'osant faire un mouvement ni respirer, je passai près de deux heures à le regarder dormir, et en le voyant si calme je commençais à espérer encore. Après ce sommeil, que je croyais salutaire, il se souleva une dernière fois sur son oreiller, joignit les mains et entonna le *Magnificat*. Sa voix n'avait jamais été plus assurée. Pauvre grand-père, il n'acheva pas le cantique ! Babet, murmura-t-il, Babet ! — Je crus qu'il m'invitait à chanter avec lui comme je l'avais fait si souvent. Hélas ! son dernier souffle venait d'effleurer ma joue.

En nous parlant ainsi, continua M. de Verneuil, Babet pleurait dans son mouchoir, et nous pleurions tous avec elle.

— Ah ! Cyprien, dis-je au serrurier, laissez-là Démosthène, Euripide, Horace et tout votre nobiliaire. Quoi que nous fassions, le génie sera toujours un privilège, mais il n'en est pas ainsi de la vertu. Montrez à votre fils la béquille du père Comtois ; racontez-lui, lorsqu'il pourra vous comprendre, ce que vous savez de la vie de son bis-

et plus d'actions méritoires, voilà le conseil de la sagesse : suivons-le, et nous travaillerons dans le véritable intérêt de ceux qui sont destinés à nous survivre. »

-oo-

LA
LÉGENDE DE CESSON.

A M. CHARLES DE TAILLART.

mais assez bien la campagne que vous allez traverser, et si, comme je le suppose, vous êtes dans l'embarras, parlez, me voilà prêt à vous répondre. »

La méprise fut vite expliquée; toutefois, si la route de Guingamp à Pontrieux n'avait rien qui m'engageât à prendre un guide, la bonne volonté de l'ouvrier campagnard me parut trop sincère pour ne pas chercher à en tirer profit. Nous cheminâmes ensemble une heure; et, durant ce temps, mon compagnon de route, dont l'élocution n'était pas sans charme, bien qu'il employât une foule de mots oubliés et qu'on retrouve dans les villages de la partie française des Côtes-du-Nord, m'entretint de plusieurs usages de Quintin, de Lamballe, des environs de Saint-Brieuc, et me raconta deux ou trois légendes. Une de celles-ci excita vivement mon intérêt. Je voudrais, en me la rappelant pour vous, ne pas supprimer entièrement ces mots vieillis, qui, suivant moi, donnaient à la légende de Cesson une grâce toute particulière.

Le vitrier commença à peu près ainsi :

— « Vous connaissez la ville de Saint-Brieuc, et vous avez visité comme moi la tour de Cesson. Cette tour, minée après les guerres de la Ligue, et partagée du haut en bas par le milieu, domine le port du Legué; et quoiqu'elle se soit écroulée par moitié, grâce à cette fente énorme, occasionnée par la mine, il est probable que l'autre moitié

restera debout bien du temps encore, pour abriter les corneilles à qui ces vieilles ruines conviennent toujours. A peu de distance du Cap, où s'élève cette masse de pierres, on trouve huit à dix chaumières et une église bien laide et bien pauvre qui portent aussi le nom de Cesson. C'est justement là que je voulais vous conduire, devant l'église et le cimetière, droit à la ferme de Vincent Guénoc.

Guénoc était un courageux laboureur, toujours le premier aux champs, et qui, à force de coups de pelle et de pioche, avait économisé pour la dot de sa fille deux cents beaux écus. On disait bien dans le pays que les yeux bleus de Jacquemine valaient au moins l'argent de son père; mais c'étaient là des paroles oiseuses, les jeunes gens d'alors, comme ceux d'à présent, ne s'énamourant guère qu'à bonne enseigne, et tenant qu'une bourse de cuir bien enflée avance beaucoup plus vite un mariage que les œillades les plus mignonnes. Les économies du bonhomme Guénoc entraient donc pour une bonne part dans l'empressement qui se faisait autour de la jeune fille; mais celle-ci ne s'en inquiétait mie, trop jeune pour songer sérieusement au mariage, et trouvant encore son plaisir à jouer aux noix avec ses compagnes, ou à voir les ébats des petits oiseaux jasant et chantant devant sa fenêtre, dans la haie du cimetière. Parmi les garçons de la paroisse, un seul lui convenait de bonne amitié : c'était Lormel, le fils d'une

pauvre veuve; et celui-là ne lui avait jamais dit de ces mots qui font voir qu'un homme est pris à la ratière, et qu'il n'est plus dans son bon sens. Cependant ce n'est pas toujours le plus beau joueur de langue qui aime le mieux, et la preuve, c'est que Lormel, qui ne soufflait mot de muguetteries, chérissait grandement la petite Jacquemine. — « Nous ne possédons, ma mère et moi, se disait-il, que notre chaumière et un misérable champ, et c'est trop peu pour la fille au père Guénoc. Mais Jacquemine n'a que dix-sept ans; je suis jeune, robuste, hardi au travail, et dans trois ou quatre ans, en me louant à la journée aux fermiers du village, je pourrai gagner aussi quelque argent qui me permettra de parler. Quelle joie de tenir la main de Jacquemine dans la mienne au pied de l'autel de la sainte Vierge, et ensuite de la ramener à mon chez moi devant tout le monde! Courage, mon gars! ne te laisse pas endormir en oisiveté, et souviens-toi que tout bon lot dans la vie doit coûter gros. »

Il s'excitait ainsi au travail, le brave garçon, et c'était plaisir de le voir faucher un pré, couper l'orge et le seigle, réparer une clôture, tant il le faisait d'un air joyeux. Plus d'une fois Guénoc l'avait employé pour le labour, la moisson ou le bon entretien de quelque talus, et Lormel travaillait justement chez le bonhomme à l'époque où le premier malheur arriva. Un matin, le feu prit à la chaumière de la veuve, et comme il n'y avait

personne au logis et que l'habitation était isolée, le secours vint trop tard, et tout fut brûlé, nippes, meubles et maison. C'était une grande calamité, d'autant plus que la vieille femme pensa devenir folle, et qu'elle assura préférer encore demeurer exposée à tous les vents et à toutes les pluies au milieu des ruines incendiées, que d'aller habiter ailleurs. Il fallut, pour la décider à chercher un abri momentané dans une ferme voisine, que son fils lui promît formellement de trouver un moyen de reconstruire la chaumière et de l'y ramener bientôt. Ce moyen, ce fut Guénoc qui l'offrit.

« Mon ami, dit-il au jeune homme, je prends de l'âge, et je commence à sentir que l'aide d'un garçon de ferme me soulagerait beaucoup. Dans un coin de l'armoire, j'ai quelques écus qui étaient destinés à la dot de ma fille : jure-moi, sur ta part de paradis, que tu me serviras fidèlement durant cinq années au moins, et je te donne d'avance cinq années de gages. »

Ces propositions étaient ce qui pouvait arriver de mieux à Lormel dans la circonstance, et cependant il ne les accepta qu'à travers de gros sanglots. Cinq années pour réparer le désastre de deux ou trois heures! cinq années sans rien gagner pour cette entrée en ménage, son plus cher et peut-être son unique désir! Combien de temps faudrait-il après cela pour grossir un peu son pécule? M. le curé raconte l'histoire de Jacob qui, pour obtenir Rachel, s'arrangea de servir sept ans,

et puis encore sept ans, Laban, son beau-père; mais les hommes de ce temps-là n'avaient pas notre courte vie, et cent cinquante ans d'existence leur paraissaient un petit nombre de jours. Le pauvre Lormel se résigna pourtant, car il était bon fils; mais à mesure que la chaumière se relevait et prenait un air de restauration, il sentait que ses espérances, auparavant douces comme lait, s'étaient changées tout à coup pour lui en médecine amère. Souventes fois, la fille de son maître se plaignit à lui de sa taciturnité et lui en demanda la cause, tant qu'à la fin, et se trouvant apparemment dans un de ces jours où la langue est plus parleuse que de coutume, Lormel n'y tint plus et révéla tout son secret. Jacquemine ne fit point la fâchée, la dépiteuse; seulement, comme elle était bien convaincue aussi que sans un peu d'argent on ne l'obtiendrait jamais de son père, elle exhorta le jeune homme à prendre patience, ajoutant, pour lui donner du cœur et pour le consoler, qu'elle le préférerait à Gros-Jean, à Nicolas, à Pierre, et qu'autant d'années qu'il faudrait l'attendre, elle l'attendrait. Lormel se montra bien reconnaissant et fort réjoui; et, néanmoins, après qu'il fut convenu et arrêté qu'il serait au bout d'un temps le mari de Jacquemine, il lui parut plus que jamais que les jours marchaient à petites reposades, comme des vieillards.

Trois ans s'écoulèrent, la chaumière était rebâtie depuis longtemps; mais la vieille mère qui

l'habitait se ressentait encore du saisissement qu'elle avait eu le jour de l'incendie, et, au lieu de dormir comme autrefois, elle passait les nuits en frayer. A peine au lit, elle croyait entendre au grenier le pétilllement d'un fagot qui brûle, et alors, prenant sa lanterne, elle grimpait l'échelle à belles enjambées, au risque de se casser vingt fois le cou. Ses yeux voyaient partout des clartés qui n'existaient pas : elle ne voulait souffrir personne avec elle dans sa maison, de peur qu'une autre ne veillât pas assez au foyer. Ce n'était pas tout à fait une maladie que cela; c'était une manie, un brin de folie peut-être.

Il arriva donc qu'une nuit, la bonne femme, étant malade et pouvant à peine remuer ses vieilles jambes, crut entendre encore le bruit qui la tourmentait si souvent. Chacun a sa destinée, Monsieur! — La veuve se jeta comme elle put hors de son lit, alluma sa lanterne, se cramponna à l'échelle, et, après deux ou trois chutes peut-être (car tout ceci n'est que probabilités et supposition), elle parvint au grenier où tout était bien paisible, hormis quelques bêtes rongeuses grignotant je ne sais quoi sous un tas de lin. La vieille fureta partout et voulut ensuite redescendre; mais, soit qu'elle donnât de la tête dans une poutre, soit fatigue et faiblesse naturelle, toujours est-il que la bonne femme tomba de nouveau, et que la lanterne ouverte roula d'un autre côté. Bientôt on put entendre réellement le pétilllement de quel-

que chose qui brûlait : le lin était en feu, et puis le plancher, et puis tout le reste; et c'est quand la chaumière n'était plus qu'une fournaise, que Lormel accourut sur le lieu du sinistre, accompagné de Guénoc et de quelques voisins. Le pauvre malheureux demandait sa mère à grands cris, et, ne la voyant pas, il se précipita au milieu des flammes. Son dévouement ne servit à rien : la mère ne reparut jamais, et, le feu éteint, on ne retrouva de Lormel lui-même qu'un cadavre méconnaissable. Ce fut un deuil général dans la paroisse de Cesson, et, le lendemain de l'incendie, quand le mort fut porté au cimetière, tout le monde sanglotait; on eût dit que chacun avait perdu son fils ou le meilleur de ses amis.

Jacquemine pleurait encore plus que les autres, et bien qu'elle respectât beaucoup son père, elle faillit éclater en gros reproches contre lui, lorsqu'elle l'entendit, au retour de l'église, s'apitoyer bien plus sur la perte de ses avances que sur celle du pauvre garçon : — « Il m'avait juré sur sa part de paradis qu'il me servirait loyalement cinq années, disait le vieux ladre, et voilà cependant que je suis récompensé d'une bonne action par la perte de deux années de beaux gages!... J'espère, ajoutait cet homme ignare et pécunieux, que Dieu ne tiendra pas rigueur à Lormel pour sa promesse; et pourtant, en bonne conscience, peut-on jouer ainsi sa vie quand on laisse après soi de pareilles dettes! »

Oui, Monsieur, il osait prononcer tout haut ces détestables paroles, comme si les gens qui calculent si bien les bonnes et mauvaises chances avant que d'exposer leur vie, n'avaient pas une pierre à la place du cœur! Jacquemine pensait là-dessus comme moi, et la honte que lui causaient les regrets de son père comptait pour un quart dans ses larmes. La nuit qui suivit l'enterrement, la jeune fille ne se coucha point : « Ah ! disait-elle au milieu de ses gémissements et les yeux fixés sur la tombe de Lormel qu'elle voyait de sa fenêtre, pourquoi mon père pleure-t-il aussi fort les deux années de gages qu'il lui faudra payer à un autre garçon? N'est-ce pas sur l'argent qu'il me destinait que ces avances ont été prises? et qu'ai-je besoin de dot à présent? »

En se parlant ainsi, elle aperçut tout à coup, à la clarté de la lune, un homme qui sortait du cimetière, et qui se dirigeait lentement vers la ferme. Jacquemine ne pouvait en croire ses yeux : c'étaient les traits, la tournure, les habits mêmes de Lormel. Partagée entre la peur et le désir de voir au moins la ressemblance de celui qu'elle aimait, la jeune fille entr'ouvrit la fenêtre, et alors une voix douce, impossible à méconnaître, l'appela trois fois par son nom. La fille de Guénoc croyait comme nous tous aux *intersignes*, à ces avertissements du bon Dieu annonçant la mort; elle pensa que cette apparition venait la préparer elle-même à quitter ce monde; et, n'attendant plus

aucun bonheur de la vie, elle se réjouit dans son cœur.

— « Jacquemine ! répliqua pour la quatrième fois la voix de Lormel, viens m'ouvrir la porte. Ne vois-tu pas à l'horizon une petite clarté ? C'est le jour à son commencement : ouvre-moi ! tu sais bien que l'ouvrage presse à la ferme.

— « Oh ! mon ami, s'écria Jacquemine, est-ce bien vous que j'entends ? Hier, je croyais avoir pleuré toutes les larmes de mon cœur, et cette nuit encore, je n'ai cessé de sangloter en pensant à vous. D'où venez-vous, ô mon bien-aimé ? Quel est cet homme qu'on a pris pour vous et que j'ai vu déposer dans la dernière fosse ?

— « Priez pour cet homme sans me demander son nom, répondit Lormel, et ne vous enquérez pas d'où je viens ; car, ce que j'ai vu, je ne puis le dire. Votre père n'aura pas à regretter la bonne action qu'il a faite ; je viens le servir deux années encore, comme je l'ai promis : là est toute ma réponse, Jacquemine ; ouvrez-moi la porte et ne me questionnez plus. »

Ce ne fut pas un petit étonnement pour Guénoc, lorsque sa fille entra dans sa chambre et lui dit que Lormel était à la porte. Ne sachant trop s'il devait descendre aussi pour ouvrir, ou s'il ne ferait pas mieux de prendre la porte de derrière et de fuir à longue course, il suivit néanmoins Jacquemine, et il put se convaincre à son tour que Lormel était bien là, portant les mêmes habits

qu'il avait au moment où il s'élança dans les flammes, et qui pourtant ne laissaient voir aucune trace du feu. Le fermier ne put se défendre de questionner à son tour ; mais Lormel lui répondit ce qu'il avait déjà répondu à la jeune fille, ce qu'il répondit ensuite à toute la paroisse : Ne m'interrogez pas sur ce que mon retour peut avoir d'extraordinaire, et, si vous m'aimez, réjouissez-vous seulement de me voir.

Et Lormel se remit au labourage, aux semailles, à la moisson, travaillant comme auparavant, et mieux encore, et plus vite : il était toujours bon et amiteux pour la fille de son maître, mais il se taisait maintenant sur les projets de mariage ; et, le dimanche, au lieu de rechercher, comme devant, la compagnie de Jacquemine, il s'en allait tout seul au pied de la tour de Cesson, et là, le front dans sa main, les yeux levés vers le ciel, il passait les heures à prier, à chanter les louanges du bon Dieu, et en grande mélancolie. Jacquemine souffrait de ce changement, d'autant plus que Lormel était meilleur que jamais, et que ses traits déjà fort beaux avaient pris, depuis son retour, une apparence toute céleste. Quelquefois elle le suivait à la tour, et, s'accoudant sur quelques débris, la tête couverte de son tablier pour cacher ses larmes, elle l'écoutait dévotieusement, tandis qu'il parlait de ce monde invisible où nous irons tous, et des joies promises aux âmes tranquilles qui aiment bien le Seigneur. Un soir pourtant Jacque-

mine ne put réprimer une plainte qui lui pesait : elle rappela ce que Lormel lui répétait si volontiers à une autre époque, et ce fut alors que le jeune homme revint pour la première fois avec elle sur leurs songeries de ménage.

— « Crois-tu, lui dit-il d'une voix plus tendre que celle du rossignol quand il chante à l'orée d'un bois, crois-tu que nous trouverions réellement la félicité dans cette vie chétive qui n'est qu'un acheminement à la bienheureuse ? Les songeries de l'homme ne sont autre chose que fausses persuasions, qui se dissipent comme fumée. Nous voulions être mari et femme pour nous appuyer l'un sur l'autre, pour goûter la paix ensemble, pour entendre autour de nous de chères petites voix se disputer nos caresses, pour vieillir en voyant de beaux enfantelets devenir hommes de bien ; hélas ! avons-nous pensé que le mariage n'aurait pas aussi ses tribulations, et qu'il suffirait de nous donner la main pour écarter de nous toutes les peines ?... Ne sens-tu pas en toi, Jacquemine, le besoin d'une tendresse infinie, d'une tendresse ardente, pure, égale, d'une tendresse que ni toi ni moi ne pourrions donner que par éclairs, bien que nous la réclamerions éternellement tous les deux ? A ce vide qui restera toujours dans ton cœur, parce qu'il ne dépend de personne de le combler, ajoute ces mécomptes inévitables dans l'union de deux êtres imparfaits, ces mécomptes plus cuisants au cœur foulé et

maltraité que piqures d'abeilles. Ce que je dis des époux, je le dis même de l'enfance, qui a aussi sa méchante humeur ; car l'esprit du mal se glisse jusque dans le berceau, et telle qui attendait de sa maternité joie et honneur n'en retire que honte et tristesse. N'est-ce rien encore que les maladies, plus fréquentes là où la famille est plus nombreuse, les yeux qui se ferment, les membres qui se glacent, les corps qui se roidissent dans les bras d'un père ou d'une mère, condamnés peut-être à huit ou dix agonies avant de mourir ? Et puis, celui-là que tu choisirais pour soutien dans ce monde calamiteux, qui t'assure que la mort ne le saisirait pas d'un bond à l'entrée de la route, te rejetant sans merci à ton premier isolement, devenu par comparaison beaucoup plus lourd à traîner ? Combien, en voulant cheminer plus commodément dans la vie, ont cru qu'ils allaient ôter l'épine de leur pied, et, au contraire, l'ont enfoncée plus avant ! Croire qu'on peut atteindre ici-bas le suprême bonheur en prenant telle ou telle détermination, c'est vouloir que la vanité ne soit point vaine, la misère misérable. Ah ! Jacquemine ! plutôt que de nous perdre tout entiers dans ces affections infirmes qui ne se font trop souvent connaître que par l'âpreté de la douleur, cherchons un amour toujours heureux, toujours aimable, un foyer de tendresse éternelle, et non une de ces flammes volages qui vont brûlant çà et là ! — Dieu, le ciel, la joie dans l'éternité, voilà les

aspirations qui ont remplacé les désirs que tu me rappelles. Que n'avons-nous tous les deux les ailes du goëland qui vole devant nous ! Au lieu de caresser les vagues comme lui, au lieu d'errer sur la grève en rasant les galets et le sable, quel bonheur d'élever notre vol au-dessus du soleil, et d'entrevoir, fût-ce même de bien loin encore, les portes du paradis et les légions d'anges qui les gardent ! »

Jacquemine écoutait d'abord ces paroles, le cœur gros de soupirs ; mais peu à peu ses larmes cessèrent de couler, la piété du jeune homme enflammant la sienne. Durant plusieurs mois, il est vrai, comme ces fleurs qui se resserrent et se tiennent closes dès que le soleil se cache, Jacquemine n'avait de ces pensées de haute vertu qu'en la présence de Lormel, et, lorsqu'il n'était plus là, son âme se refermait languissante. Cependant un temps arriva où la jeune fille avait si bravement marché dans la perfection, que son père étant venu à mourir, elle remit d'elle-même à Lormel le reste de sa dette, qui était bien encore de six bons mois de travail, et qu'elle lui demanda pour toute fortune de la conduire à Guingamp au couvent des Thérésiennes. Lormel n'avait garde de dire non, et, un beau matin, ils partirent ensemble dans la carriole.

Le jour tirait à sa fin lorsqu'ils arrivèrent à la ville et que la bonne femme de tourière les introduisit dans le parloir. La supérieure parut bientôt

à la grille : Jacquemine lui dit sa volonté ; et, quand tout fut bien réglé entre elles, la fille de Guénoc se tourna courageusement vers son ami pour lui adresser un dernier adieu. Pendant la route elle n'avait pu se défendre de remarquer l'éclat extraordinaire des yeux de Lormel et l'expression séraphique de son sourire ; mais que devint-elle en apercevant dans le demi-jour du parloir, à la place du beau valet de ferme, un jeune homme portant une robe flottante, les épaules revêtues de larges ailes blanches, tout semblable enfin dans sa merveilleuse figure au portrait des anges du ciel !

— « Ma sœur, dit l'ange d'un accent mélodieux et que le flûteur le plus habile n'imitera jamais, Lormel est mort depuis dix-huit mois, et comme il avait fait à votre père une promesse formelle, sans condition, oubliant que la mort pouvait le surprendre, il a fallu que son ange-gardien vint remplir ses engagements pour le délivrer des peines du purgatoire. Sous les traits de celui que vous étiez accoutumée à chérir, j'ai voulu aussi vous guérir d'un amour qui ne pouvait plus être heureux, en vous montrant l'amour divin comme seul désirable. Maintenant je retourne aux pieds du Très-Haut, et j'y conduis votre ami. Ayez bon courage, ma sœur : la route du ciel est ouverte pour tous ; il ne tient qu'à vous de nous y rejoindre. »

La douce voix se tut, et l'on n'entendit plus

qu'un frémissement d'ailes. Les deux femmes étaient tombées à genoux, et quand elles relevèrent la tête, il ne restait de l'ange qu'un parfum de giroflées, violettes ou fleurs du paradis d'une plus agréable senteur. Jacquemine passa dans ce couvent de longues années couronnées par une mort très-sainte. On conserva longtemps, dans le parloir des Thérésiennes, un petit tableau représentant l'ange gardien et la jeune fille agenouillée devant lui. A dire vrai, je n'ai pas vu ce tableau ; mais j'ai ouï dire que le grand-oncle de mon grand-père l'a tenu souventes fois entre ses mains, et j'espère que vous ne m'en demanderez pas davantage. »

Je n'en demandai pas davantage, en effet, ne voulant en aucune façon discuter le plus ou moins de vraisemblance d'une légende qui m'avait paru poétique et touchante. Quand l'ouvrier eut pris un chemin de traverse à la sortie du bourg de Squiffiec et que je me trouvai seul sur la route, je cherchai pourtant à m'expliquer les croyances populaires qui m'avaient frappé dans son récit. Les histoires d'âmes en peine, retenues en purgatoire jusqu'à l'entière exécution d'une promesse imprudente, abondent en Bretagne, et les habitants du pays semblent se les rappeler, lorsqu'ils ne font pas un projet, ne prennent pas un engagement sans ajouter cette condition essentielle : — Si je suis encore de ce monde ! — Quant à l'ange gardien prenant quelquefois la place et les

traits de la personne qu'il fut chargé de protéger ici-bas, j'aurais supposé cette croyance particulière au diocèse de Saint-Brieuc, si l'on n'en trouvait des traces dans plusieurs auteurs anciens, et même dans le Nouveau Testament. Pour ne citer que l'exemple le plus respectable, je parlerai seulement de cette jeune fille accourant prévenir les disciples réunis dans la maison de Marie, mère de Jean, que Pierre, miraculeusement délivré de sa prison, était à la porte :

« Mais eux lui dirent : Vous avez perdu l'esprit. Elle assurait que c'était lui. Et ils disaient : C'est « son ange. »

Les disciples croyaient donc que l'ange pouvait par sa ressemblance avec l'apôtre avoir trompé les yeux de la jeune fille. Au surplus, il est inutile d'insister sur la généralité ou l'antiquité de telle ou telle tradition merveilleuse ; l'essentiel pour une légende, c'est de n'éveiller dans le cœur que des sentiments pieux, dans l'esprit que des pensées saines et louables. L'histoire de Lormel me paraît remplir ces conditions : il sera toujours bon de rappeler qu'on ne saurait mettre trop de prudence dans une promesse, et que nous avons tous à nos côtés un céleste ami, toujours occupé de nous, toujours prêt à nous venir en aide.

L'HOMME DU YUNN-ELLÉ.

L'HOMME DU YUNN-ELLE.

On eût trouvé difficilement autrefois (et cela sans remonter bien haut dans le passé) un seul foyer domestique où la mère, la bonne aïeule, pour vaincre l'obstination d'un enfant rebelle, ne menaçât celui-ci de faire intervenir entr'eux quelque épouvantail. Pour ne parler ici que de la France, les vallées pyrénéennes avaient leur géante Hérodiade; le Quercy, un méchant lutin qu'on nommait le Drat; le Berry, le terrible Georgeon ou le malicieux fadet; et, quant à la Bretagne, les traditions de loups-garous, de korrigans, de nains, d'apparitions de toutes sortes y abondaient tellement, que le seul embarras était de choisir. Les hommes de mon âge, dont l'enfance s'est écoulée dans le Finistère, peuvent se rappeler encore un objet de terreur, un être moitié réel, moitié fantastique, qui, plus d'une fois, nous mit à la raison en poussant sous nos fenêtres un

cri plaintif. Ce mystérieux personnage semblait descendre tout exprès pour nous des montagnes voisines de la Feuillée et de Braspars. Il portait des vêtements grossiers, une sorte de petite calotte en toile sous un large chapeau, de longs cheveux en désordre, et sur ses épaules un sac singulièrement suspect, où plus d'un marmot, assurait-on, avait été introduit de force avant nous. « *Tam-pillou, tam !* » criait l'inconnu d'une voix lugubre, et tout en promenant de côté et d'autre son regard inquisiteur. — C'était le chiffonnier des campagnes, l'homme du Yunn-Ellé, le *pillawer*.

La vie du *pillawer* a son histoire et sa légende qui diffèrent beaucoup entr'elles. Rien dans l'histoire ne justifie le rôle effrayant donné à ce pauvre montagnard par les grand'mères et les nourrices.

Enfant, il garda les troupeaux au pied du mont Saint-Michel, sur le Trévézen, autour des dolmens de Brennilis; et tandis que ses jeunes sœurs et leurs compagnes filaient et chantaient, il coupa de la lande pour rapporter un fagot en ramenant les moutons le soir. Il apprit alors la leçon où il est dit aux petits pâtres — « Pensez que Dieu vous regarde comme le soleil du haut du ciel; pensez que Dieu vous fait fleurir, comme le soleil les roses sauvages de Comana. » Nourri de ces pensées salutaires, il atteignit seize, dix-sept ans, et devint laboureur jusqu'à l'époque où, pour lui porter

bonheur au tirage de la conscription, un sorcier du pays lui attacha dans le creux de la main gauche un billet contenant ces mots : *Qui potest capere, capiat*. Le sort lui ayant été favorable, le jeune homme se choisit une compagne parmi ces bergères en capuchon brun qui, naguère, chantaient avec lui l'*Alike*, doux appel que connaissent si bien les enfants des montagnes d'Arez et des montagnes Noires. A la tête d'un ménage, que faire des gages d'un valet de ferme? Le jeune marié s'est posé cette question; il a pris son parti et s'est résigné, pour le plus grand avantage des siens, à la vie errante du *pillawer*. Dans ce commerce, la première mise de fonds n'est pas ruineuse : une pièce de cinq francs suffit; avec cela on achète à la ville voisine bon nombre d'épingles et quelques écuellles de terre qui sont échangées dans les villages contre de vieux chiffons, revendus bientôt avec profit aux papetiers. En multipliant les déboursés, les bénéfices augmentent d'autant. Déjà le *pillawer* a pu économiser vingt francs pour acheter un cheval; aussi, lui qui d'abord parcourait seulement les cantons les plus rapprochés de sa paroisse, et revenait près de sa famille tous les samedis soir, le voilà promenant son industrie à Brest, et restant quelquefois six mois en voyage avant de retourner à son foyer. Les privations ne coûtent rien à cette existence nomade et solitaire.

« La vie du *pillawer* est rude, dit un chant breton traduit par Souvestre : il va par les routes,

sous la pluie qui tombe, et il n'a pour s'abriter que les fossés du chemin. Il mange un morceau de pain noir, pendant que son cheval broute dans les douves, et il boit à la mare où chantent les grenouilles. »

Il y a dans cette ballade du chiffonnier campagnard des traits d'une sensibilité profonde.

« Sa paroisse est là-bas, continue le chant populaire; elle est près de son toit de genêt, mais il n'y retourne que pour quelques jours. Il est étranger dans le village où il a été baptisé. Quand il arrive, les petits enfants ne crient pas son nom, les chiens n'aboient pas d'un air de connaissance.

« Il ne sait pas ce qui se passe dans sa propre famille. Il revient au bout d'un temps, et quand il s'arrête sur la porte, il n'ose entrer, car il ne sait pas ce que Dieu a mis chez lui : un cercueil ou un berceau.

« Et quand son fils aîné aura douze ans, le pillawer lui dira un jour : Viens apprendre ton métier, mon fils. Et l'enfant ira meurtrir ses petits pieds dans les chemins, et il dira bien des fois à son père qu'il a froid et qu'il est fatigué.

« Mais son père lui répondra en lui montrant le ciel : Voilà la cheminée du bon Dieu, prie qu'il la rende chaude pour le petit pillawer, et il ajoutera en lui montrant l'herbe verte : Voilà le lit des pauvres gens ; prie Dieu qu'il le rende doux pour un enfant des montagnes.

« Va, pauvre pillawer, le chemin du monde

est dur sous tes pieds ; mais Jésus-Christ ne juge pas comme les hommes ; si tu es honnête et bon chrétien, tes douleurs te seront payées, et tu te reveilleras dans la gloire.

« Tu vois les haillons couverts de boue que porte ton maigre cheval ; eh bien ! un jour l'eau de la rivière les lavera, ils seront confondus sous les marteaux de la papeterie, et les hommes en feront un papier plus blanc que la plus belle toile de lin.

« Ainsi de toi, pillawer ; quand tu auras laissé ton pauvre corps couvert de guenilles au fond de quelque fossé, ton âme s'en échappera blanche et belle, et les anges la porteront dans le paradis. »

Comme le dit cette touchante ballade, le pillawer passe la nuit à la belle étoile avec son misérable bidet, à moins qu'il n'ait demandé à quelque fermier une petite place sur la paille de l'étable. Le paysan breton est hospitalier ; il accueille généreusement ce pauvre père qui, pour rapporter au logis l'argent nécessaire à la nourriture de ses enfants, ne descend jamais dans une hôtellerie. Le voyageur soupe à la table du maître, et il essaye de témoigner sa reconnaissance en offrant à la fermière une épingle de couleur, en racontant des nouvelles au mari, en chantant aux enfants et aux domestiques une complainte qu'il a rimée lui-même sur les chemins pour tromper l'ennui de son isolement. Invité par la famille à réciter la prière du soir, il s'acquitte fort bien de ce minis-

tère, sans jamais oublier une invocation à saint Herbot, protecteur du bétail, et à saint Diboan qui préserve des maladies de langueur, plus redoutables aux yeux des laboureurs, que la mort même. Le pillawer est ordinairement religieux : il tient à revoir son clocher au temps de Pâques, et alors il visite son curé et remplit de son mieux ses devoirs de chrétien.

Pour en finir avec le côté réel de cette existence si peu connue dans les villes, disons que M. l'abbé Alexandre, alors curé de Pleyben, et M. le maire de Loqueffret nous ont cité quelques montagnards qui, au moyen de ces haillons, de ces drilles vendues aux papetiers à raison de douze francs les cent livres, sont parvenus à se faire, dans leur vieillesse, cinq ou six cents francs de rente. Une de ces *fortunes* a été acquise on ne devinerait jamais où : — Au milieu des pauvres matelots de l'île de Sein.

Voilà le vrai portrait du pillawer, en ajoutant, pour ceux qui veulent toujours une ombre au tableau, que plusieurs de ces industriels mêlent volontiers des pierres à leurs chiffons pour en augmenter le poids, qu'ils laissent manger à leurs chevaux l'herbe d'autrui, et que, sous l'empire d'une liqueur qui n'est pas précisément celle de la mare aux grenouilles, on les voit quelquefois, au lieu de suivre la ligne droite, tracer sur la route un zigzag très-significatif.

J'ai dit que pour nous, enfants de Brest, le chiffonnier des montagnes avait aussi quelque chose de

fantastique. Cela s'explique surtout par les histoires qu'on nous racontait sur le Yunn-Ellé, marais de mauvaise réputation, voisin de la cabane du pillawer. Le voyageur nous venait du pays des ombres.

Le Yunn-Ellé est une plaine marécageuse au pied du Trévézen et du mont Saint-Michel, en Cornouaille. Rien de plus désolé que l'aspect de cette immense étendue sans culture, d'une teinte rougeâtre que lui donne la bruyère, et sur laquelle se détachent çà et là quelques pierres grises d'une forme bizarre, et des mares bourbeuses, noires comme les montagnes qui entourent ce triste marais. Les landes, les ajoncs, les sombres rochers du sauvage amphithéâtre ; l'uniformité lugubre de ces tourbières où, suivant les habitants de Braspars, on trouve d'énormes troncs de chênes enfouis à dix-huit pieds de profondeur ; cette nature si aride, si fangeuse, si misérable, qu'on la dirait frappée de malédiction à la suite de quelque crime aujourd'hui lointain et ignoré, causent à la première vue une impression d'épouvante. Guidés par un pillawer de Brennilis, nous avons, un ami et moi, traversé dernièrement le Yunn-Ellé en nous exerçant à la voltige ; car il nous fallait à chaque instant, dans l'espace de plus d'une lieue, franchir des cloaques d'une boue liquide, ce que nous faisons non sans quelques éclaboussures. Par endroit, la terre avait la couleur du sang ; un gros oiseau qui m'était inconnu nous

suivait et poussait des gémissements plaintifs au-dessus de nos têtes. Tout à coup le guide s'arrêta, et, nous montrant à quelque distance une mare qui nous parut large et profonde : — « C'est le *Youdic*, nous dit-il ; ce qui s'en va de ce monde sort par là, les êtres et les choses : c'est l'abîme où tout s'engloutit. »

Ces paroles dites avec simplicité et conviction réveillèrent en moi une foule de souvenirs. Enfants, nous avions peur du pillawer, parce qu'il était l'homme du Yunn-Ellé, et que ce qu'il emportait dans son sac de grosse toile devait nécessairement disparaître dans le *Youdic*. Je parlerai dans les *Pèlerinages du Finistère* de toutes les merveilles de ce marais où les âmes en peine, et particulièrement celles des notaires, des juges et des avocats, disent les montagnards, errent sous la forme de chiens noirs en attendant qu'elles aillent brûler en enfer. Que n'aurai-je pas à raconter aussi sur les lieux environnants, sur les sorcières qui se cachent à Brennilis dans le dolmen de Goarem-ar-Boudiket ; sur le géant couché en neuf plis dans sa tombe de trente pieds de long, entre Loqueffret et Saint-Herbot ! — Ces récits et d'autres semblables rappelés à la veillée, il y a trente ans, donnaient une grande importance à l'homme qui, pour venir rôder à la ville, avait laissé sa femme et ses enfants au milieu d'une foule d'êtres surnaturels. Le géant et les sorcières étaient ses voisins, ses amis, les familiers de sa cabane. Cela

n'était guère rassurant déjà ; mais, je le répète, la première cause de notre terreur était l'abîme sans fond du *Youdic*. Aujourd'hui je ne m'occuperai pas du reste.

Un soir l'homme du Yunn-Ellé avait passé sous la galerie de l'hôtel Roquefeuille. Tandis qu'assis sur le perron nous écoutions s'éloigner le cri lugubre du montagnard et le bruit de ses gros sabots frappant le pavé, quelqu'un commença une légende où le pillawer remplissait un rôle si extraordinaire, que ce récit nous donna à tous le frisson. De longues années écoulées depuis cette époque n'ont pas tellement obscurci ma mémoire, que je ne puisse retrouver encore les faits principaux d'une histoire qui m'impressionna.

L'héroïne du récit était la fille du châtelain de Primel, en Plougasnou : elle nous apparaissait d'abord à notre âge, par une froide veillée de Saint-Sylvestre, entourée de poupées manchotes, de volants brisés, d'assiettes et de tasses microscopiques, ébréchées pour la plupart. La mère était assise à côté de la petite Renée, et tandis que celle-ci continuait ses jeux, elle la considérait d'un air pensif. Les chiens du manoir aboyèrent ; et bientôt l'on vint prévenir la dame qu'un vieillard, un Cornouaillais, demandait l'hospitalité pour une nuit, et qu'il se chauffait à la cuisine en attendant qu'on lui servit à souper. Son cheval, qui paraissait exténué de fatigue et dont il était facile de compter les os, avait, de son côté, cher-

ché l'abri d'un hangar, et là se reposait en secouant ses longs crins chargés de neige. La châtelaine approuva tout, donna des ordres pour que l'hôte du Seigneur fût bien traité, et l'enfant descendit à la cuisine pour voir l'habitant des montagnes. La conversation s'engagea entre l'héritière de Primel et l'homme du Yunn-Ellé qui se ténait à califourchon sur un grand sac. Les préoccupations de Renée étaient celles de tous les enfants la veille du jour des étrennes : elle attendait pour le lendemain tant de jouets, tant de surprises, qu'elle n'espérait pas dormir de la nuit. Le vieillard souriait malignement : « Et moi aussi, dit-il en frappant sur le sac, je vous réserve là quelque chose, un cadeau que vous trouverez sur votre table au point du jour. »

Renée aurait bien voulu voir de suite ce que pouvait lui apporter un homme dont l'apparence était si misérable ; mais, sourd à ses instances, le pillawer baissa la tête et se mit à ronfler si bruyamment, que la jeune fille remonta bien vite dans la salle où sa mère travaillait au coin du feu.

Le lendemain, dès qu'il fut possible de distinguer les objets, l'enfant se précipita hors de son lit, et courut à la table sur laquelle le présent du vieillard devait se trouver. Hélas ! ce n'était que des livres d'étude dont le titre seul provoquait l'ennui. — Renée s'était approchée de la fenêtre pour mieux s'assurer de la mystification. En jetant les yeux sur le chemin, elle vit l'homme du

Yunn-Ellé qui s'éloignait assis sur son affreuse haridelle, les deux jambes pendantes du même côté de la bête, et tenant à l'ouverture de son sac tous les jouets dont l'enfant s'était si bien divertie jusque-là.

— « Au Youdic ! » cria le vieux larron en fermant le sac et avec un geste moqueur.

Renée voulait qu'on le poursuivît.

— « Non, dit la châtelaine. Ah ! ma fille ! s'il n'emportait jamais que des hochets ! »

Le septième anniversaire de la soirée où l'homme du Yunn-Ellé avait si mal répondu à son cordial accueil, Renée était prosternée avec une de ses compagnes dans la chapelle d'un couvent. Après une longue et fervente prière, les jeunes filles se levèrent ensemble pour se rendre au réfectoire où les sons de la cloche les appelaient ; mais elles n'étaient pas tellement en retard qu'il ne leur fût permis de faire une petite halte dans le jardin et d'échanger de pieuses et amicales paroles. Renée portait encore l'uniforme des pensionnaires, tandis que son amie avait pris l'habit de novice.

— « Ah ! disait l'héritière de Primel, combien je t'aime, ma bonne Louise, et qu'il me serait pénible de quitter ce saint monastère où j'ai passé de si doux moments avec toi ! D'autres peuvent rêver le monde ; moi je n'ambitionne qu'un voile comme le tien et la certitude de vivre toujours au milieu de mes chères compagnes, dans la riante solitude du cloître. Te souviens-tu de cette char-

mante peinture de l'amitié que nous lisions dans saint Augustin : « Rire et causer ensemble, se donner des témoignages d'égards mutuels et d'une mutuelle affection, faire en commun d'agréables lectures, s'associer encore dans ses récréations, apprendre tour à tour quelque chose les uns des autres..... de toutes ces marques d'une bienveillance réciproque que le cœur exprime par la bouche, par les yeux et de mille autres manières pleines de charmes, il se fait comme un feu qui amollit les âmes et de plusieurs semble n'en faire qu'une. »

— « Oui, Renéa, tu dis vrai ; l'amour de Dieu et l'amitié chrétienne sont de grands biens. Mais es-tu certaine de trouver toujours le bonheur ici ? de ne jamais regretter les plaisirs du monde ?

— « Ces plaisirs, je ne veux pas les connaître, du moment que pour les goûter il faudrait séparer mon sort du tien. Éloignée de ma bonne Louise, il me semble que le désert se ferait autour de moi, et que dans tout ce qui passerait sous mes yeux je ne verrais plus que ton absence. Je comparerais les discours des indifférents à tes paroles affectueuses ; je me rappellerais l'expression de ton regard, le son de ta voix, et ce que j'entendrais me ramènerait à chaque instant par le regret à ce que j'aurais perdu. Non ! vois ce papier ; c'est une promesse que je me suis faite à moi-même : j'ai copié ces lignes dans une lettre de saint Basile, et je les porte toujours sur mon cœur.

La novice sourit et prit le papier ; on y lisait ces mots : « J'ai laissé derrière moi les villes avec tous leurs embarras ; j'y ai renoncé sans peine. « L'unique moyen de recouvrer sa liberté, quel est-il ? De fuir le monde, de le fuir tout entier. »

On entendait le trot d'un cheval sur la route, le long des murs du jardin ; et au moment où les jeunes filles entraient au réfectoire, quelqu'un frappait à la porte du couvent.

Un moment après la tourière remit une lettre à madame la supérieure : — « C'est pour mademoiselle de Primel ; le messenger est un montagnard : il dit qu'il vient du Yunn-Ellé et qu'il y retourne. »

La supérieure lut l'épître et conduisit Renéa dans une chambre séparée où elle la laissa seule à ses réflexions. Madame de Primel annonçait à sa fille son intention de la retirer du couvent dans quelques jours. Il était question dans cette lettre d'étoffes nouvelles, de projets de fêtes, et même d'une demande en mariage pour la charmante pensionnaire par le vicomte du Cosquérou qui l'avait vue plusieurs fois au parloir. Le gentilhomme était aimable, les robes devaient être ravissantes, les fêtes splendides ; Renéa sentit son cœur battre avec violence sans trop savoir encore si l'émotion qu'elle éprouvait était un sentiment de peine ou de plaisir. Accoudée sur la fenêtre, elle cherchait à se rendre compte de ses impressions, quand elle vit un petit vieillard qui traversait

la cour et se dirigeait au trot de son maigre cheval vers la campagne. Il leva la tête, et tout en ricanant présenta à la jeune fille un billet ouvert qu'il jeta dans le sac à chiffons, en répétant d'une voix grêle : — « Encore au Youdic ! » Renéa porta la main à sa ceinture : l'extrait de saint Basile n'y était plus.

Quelques années après, la ville la plus rapprochée du Cosquérou, Morlaix, était en fête, et dans un petit hôtel de la rue des Nobles une femme élégante et de vingt-cinq ans à peine se disposait à faire sa toilette de bal :

« Il est bon de se réjouir le jour de la Saint-Sylvestre, disait-elle à son mari, et de commencer l'année en dansant. »

Comme elle parlait, une femme de chambre entra d'un air effrayé, et annonça que le troisième fils de madame la vicomtesse paraissait fort agité dans son sommeil.

— « Renéa, dit le mari avec un accent de reproche, sera-ce le troisième de nos enfants qui, au commencement d'une maladie, recevra des soins étrangers parce que sa mère préfère ses plaisirs à des devoirs qui demandent une abnégation constante ? Ces réunions où ta beauté attire tous les yeux te font oublier parfois que le mariage et la maternité ne sont pas choses légères. N'as-tu pas entendu la chanson de la mariée dans nos campagnes :

« Peines et fatigues m'attendent ; trois ber-

« ceux au coin du feu ; trois autres au milieu de la maison. Allez, courez aux fêtes et aux pardons, jeunes filles ; mais moi je ne le puis plus ; il faut que je reste ici. »

La jeune mère essuya quelques larmes et courut à son enfant. « Ah ! murmurait-elle, demain nous retournerons au Cosquérou pour ne plus le quitter. »

— « Au Youdic ! au Youdic ! » criait dans la rue l'homme du Yunn-Ellé en froissant entre ses mains les fleurs, les rubans, la gaze qu'il mêlait sans vergogne aux haillons contenus dans son sac. Renéa prêta l'oreille à cette voix connue ; et regardant son fils que brûlait la fièvre, elle le serra contre son cœur : on eût dit que le vieillard des montagnes menaçait d'enlever l'enfant comme il faisait des parures de bal et des frivoles plaisirs de la jeunesse.

Combien d'années s'écoulèrent ? Dieu le sait ! Mais chaque fois que revenait la nuit où commence une année nouvelle, Renéa entendait le trot du cheval ou le bruit des gros sabots du montagnard, et alors son cœur se troublait, car elle savait que si l'homme du Yunn-Ellé lui faisait de temps à autre quelques présents, il emportait beaucoup plus qu'il ne donnait. L'incertitude où elle était de ce qu'elle aurait à regretter dans cette veillée de la Saint-Sylvestre la préoccupait péniblement, et souvent sa mère, à qui les visites du Cornouaillais avaient coûté, l'une après l'autre,

la santé, la gaieté, toutes les douceurs de la vie, entendait la jeune femme se plaindre de ne pouvoir écarter du Cosquérou le méchant vieillard. La personne qui nous racontait ceci prétendait qu'un pacte souscrit avec le démon, par un ancien seigneur de Primel, donnait au mystérieux voyageur un pouvoir absolu sur cette famille. La mère de Renéa le croyait elle-même ; aussi ne savait-elle comment consoler sa fille un soir de décembre que celle-ci passait dans les larmes et sous le pressentiment d'un immense malheur. La vieille dame, disions-nous, avait vu disparaître ses forces, tout ce qui fait le charme de l'existence, hors l'amour maternel qui ne s'use jamais parce qu'il doit remonter au ciel aussi pur, aussi ardent qu'il descend pour nous du foyer divin. Renéa tenait les mains de la malade dans ses mains tremblantes : « Oh ! que j'ai peur, disait-elle, de cet abîme qu'ils nomment le Youdic et qui ne rend jamais ce qu'il a pris une fois ! »

— « Ma fille, répondait la châtelaine de Primel, le Youdic est, en effet, un lieu terrible ; trois chemins ont leur entrée dans ce gouffre ou plutôt par cette sombre porte : celui du néant pour les choses, et pour les hommes ceux du paradis et de l'enfer. Dieu fasse, quand viendra l'heure... »

Renéa n'écoutait plus la voix affaiblie de sa mère : un homme était debout devant la porte du salon ; il ouvrait cette porte et jetait aux pieds de la jeune femme un vêtement de deuil. La malade se leva en chancelant :

— « Je suis appelée, » dit-elle ;

Et sans que les prières, les sanglots pussent l'arrêter, aidée du vieillard, elle monta sur le cheval qui partit d'un trot plus rapide. On entendit à peine l'adieu plaintif que la mère adressait à sa fille chérie. Celle-ci était étendue sans mouvement sur le plancher : il lui semblait que les pas du cheval lui meurtrissaient la poitrine.

Achèverai-je cette histoire qui s'assombrit de plus en plus ? Non, j'en ai dit assez pour justifier devant mes jeunes lecteurs la terreur que nous causait le pauvre chiffonnier de la Cornouaille, et pour faire comprendre à leurs pères combien une légende en apparence inutile, invraisemblable, peut renfermer quelquefois d'idées sérieuses et mélancoliques. Si j'entends passer sans frémir à présent l'homme du Yunn-Ellé, le sens caché de sa légende n'en demeure pas moins gravé dans mon esprit. Oh ! les jeux de l'enfance, les premiers rêves de vie paisible, les plaisirs de la jeunesse, les objets mêmes de nos affections les plus saintes, qu'ils sont vite emportés dans l'abîme par le voyageur infatigable à qui la faute de nos ancêtres a donné tout pouvoir sur la race d'Adam ! — Ce vieillard, nous ne le voyons pas, nous ne l'entendons pas le trot de son cheval, mais nous le reconnaissons à nos pertes successives et aux déchirements de notre cœur. Pour le malheureux qui vit en dehors des espérances éternelles, cette nuit où l'année finit, où l'année commence, devrait être

navrante, pleine d'angoisses, entre les biens évanouis et ceux qu'il est menacé de se voir ravir. Il en est autrement pour le vrai chrétien; et cependant lui aussi ne peut songer à la fuite du temps, à tout ce qu'il nous faut donner en tribut aux années à mesure qu'elles nous quittent, sans un tré-saillement douloureux. Du reste, ce sentiment pénible est très-souvent salutaire : il nous rappelle notre infirmité, le peu de durée des biens terrestres, le besoin d'aspirer plus haut et de chercher notre premier appui dans un amour immortel et infaillible.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

TABLE.

PRÉFACE.	v
LA FERMIÈRE DE KERSAINT.	11
I. Souvenir d'enfance.	13
II. La Fontaine de Saint-Samson.	26
III. La Pêche du Goémon.	41
IV. La Foire de Lanhouarneau.	56
FRÈRE LOUIS, DE MORLAIX.	73
LA MANSARDE DU PÈRE COMTOIS.	91
I. Introduction.	93
II. Le Banc de Pierre.	96
III. La Parole de Lazare.	108
IV. Un bon Père de Famille.	118
V. Cyprien.	131
VI. La Terrasse du Pensionnat.	145
VII. La Romance.	158
VIII. Henriette et Babet.	173
IX. Le Rouleau d'Or.	185
X. Trois Langues de Femmes.	197
XI. Une dot comme on n'en veut plus.	211

- XII. Les Trésors de l'Émigrant.
 XIII. La Béquille du Grand-Père.
 XIV. Conclusion.
 LA LÉGENDE DE CESSON.
 L'HOMME DU YUNN-ELLÉ.

221
 230
 243
 245
 265



- LE SAINT-SACREMENT, ou les Œuvres et les Voies de Dieu, suite de *Tout pour Jésus*, par le R. P. FABER, supérieur de l'Oratoire de Londres; trad. par M. F. de BERNHARDT. 2 vol. in-18 angl. 7 fr.
- PROGRÈS DE L'ÂME DANS LA VIE SPIRITUELLE, par le R. P. FABER, docteur en théologie, supérieur de l'Oratoire de Londres, auteur de *Tout pour Jésus*. Ouvrage traduit de l'anglais par M. F. de BERNHARDT, avec l'autorisation spéciale de l'auteur. 2^e édit. 1 fort vol. in-18 anglais. 3 fr. 50 c.
- TOUT POUR JÉSUS, ou Voies faciles de l'amour de Dieu, par le R. P. FABER; trad. sur la 4^e édit. angl. par M. de BERNHARDT. 1 vol. in-18 angl., orné d'un beau portrait de l'auteur. 3 fr.
- Abrégé du même ouvrage. 1 vol. in-18. 1 fr. 60
- DE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS, précédé d'une Introduction sur le Jansénisme, par le R. P. DALGAIRNS, de l'Oratoire de Birmingham, traduit sur la 2^e édition anglaise avec l'autorisation spéciale de l'auteur, par M. l'abbé POULIDE, de l'Institution Notre-Dame-d'Auteuil, suivi d'un *Discours sur la Dévotion au saint Cœur de Marie*, par le R. P. DE MAC CARTHY, S. J. 1 vol. in-18 anglais. 3 fr.
- L'ÂME A L'ÉCOLE DE JÉSUS ENFANT. Considérations, Exemples, Pratiques pour tous les jours de l'année; ouvrage traduit librement de l'italien par M. l'abbé BAYLE, auteur de la *Vie de saint Vincent Ferrier*. 1 beau v. in-18 angl. 3 fr.
- EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE sur les matières de controverse, par BOSSUET. Nouvelle édition, augmentée des variantes des exemplaires d'essai, appelés *édition des amis*; des variantes des éditions données au public, et d'une préface nouvelle par Alex. de SAINT-ALBIN. 1 très-beau vol. in-18 raisin glacé. 2 fr. 50
- Le même ouvrage, sans les *variantes et la nouvelle préface*; édition collationnée avec le plus grand soin sur les éditions originales. 1 vol. in-18. 80 c.
- BEAUTÉS DU CULTE CATHOLIQUE, par M. l'abbé RAFFRAY. 3^e édit. 2 vol. in-12. 3 fr.
- ADIEUX DU PRÊTRE. Lectures sur la Nécessité, les Obstacles et les moyens du Salut; par le même. 3^e éd. 2 v. in-12. 3 fr.
- Ces deux ouvrages sont approuvés par Mgr l'Évêque de Saint-Brieuc.

ALBINA ou LA PIEUSE MODISTE, histoire contemporain
(1807-1841), traduite de l'italien par M. l'abbé Ch. MELOT
Ouvr. appr. par Mgr l'Evêque de Dijon; suivie de *Armell
Nicolas* et de *Jacqueline Bachelier*, dite l'illustre pénitente
de Béziers. 2^e édition. 1 vol. in-12. 1 fr. 80 c.

VIE DE SAINTE CLAIRE D'ASSISE, suivie de Notices sur les
principales Saintes de son Ordre. 5^e édit., revue et augm.
du *Récit de l'Invention du Corps de sainte Claire* en 1850,
par M. l'abbé F. DEMORE, chanoine honoraire de Marseille.
1 vol. in-8°. 6 fr.

— Le même ouvr. sans les Notices. 1 vol. in-18 angl. 3 fr.

Cet ouvrage est approuvé et recommandé par Mgr l'Evêque
de Marseille.

VIE DE SAINT VINCENT FERRIER, de l'Ordre des Frères-
Prêcheurs, par M. l'abbé BAYLE, suivie du *Traité de la Vie
spirituelle*, de saint Vincent FERRIER. 1 vol. in 8°. 6 fr.

— Le même ouvrage, sans le *Traité*. 1 vol. in-18. angl. 3 fr.

MÉDITATIONS sur les Vérités et les Devoirs du Christianisme,
pour tous les jours de l'année, par Mgr CHALLONER; traduites
de l'anglais par M. l'abbé VIGNONNET; avec approbation de
Mgr Pie. 3 beaux et forts vol. grand in-18 angl. 6 fr.

CONVERSION DU PIANISTE HERMANN (R. P. Augustin) et du
PEINTRE BAUER (R. P. Marie Bernard, tous les deux israé-
lites de naissance, aujourd'hui Carmes-Déchaussés). 3^e édit.,
revue et considérablement augmentée. 1 vol. in-18. 1 fr. 25

CONVERSION DE MARIE-ALPHONSE RATISBONNE, relation
authentique, par le baron Th. de BUSSIÈRES. 1 v. in-32. 50 c.

— Le même ouvrage, avec une belle gravure. 60 c.

CONVERSION D'UNE FAMILLE PROTESTANTE, par madame
Camille L. 1 vol. grand in-32. 50 c.

LES PETITS RÉDEMPTEURS DES AMES, Conseils, Prières à
l'usage des associés à la Sainte-Enfance, par M. l'abbé
A. MAITRIAS, rédacteur des *Annales de la Sainte-Enfance*.
1 vol. in-32. 1 fr.

— Le même ouvr. gr. in-32 vélin, orné d'une grav. 1 fr. 50

HISTOIRE de l'abbaye de Cluny, par M. P. LORAIN. 1 vol. in-8.
2^e édit. 6 fr.

HISTOIRE de l'Abbaye de Morimond, 4^e fille de Cîteaux, par
M. l'abbé DUBOIS. 2^e édition. 1 vol. in-8°. 4 fr.

ŒUVRES complètes du cardinal PACCA, trad. par M. QUEYRAS.
2 vol. in-8°, avec portraits. 10 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS